
No 154.
25
KJacobi

LIVRE SANS NOM.

DIVISÉ

EN CINQ DIALOGUES.

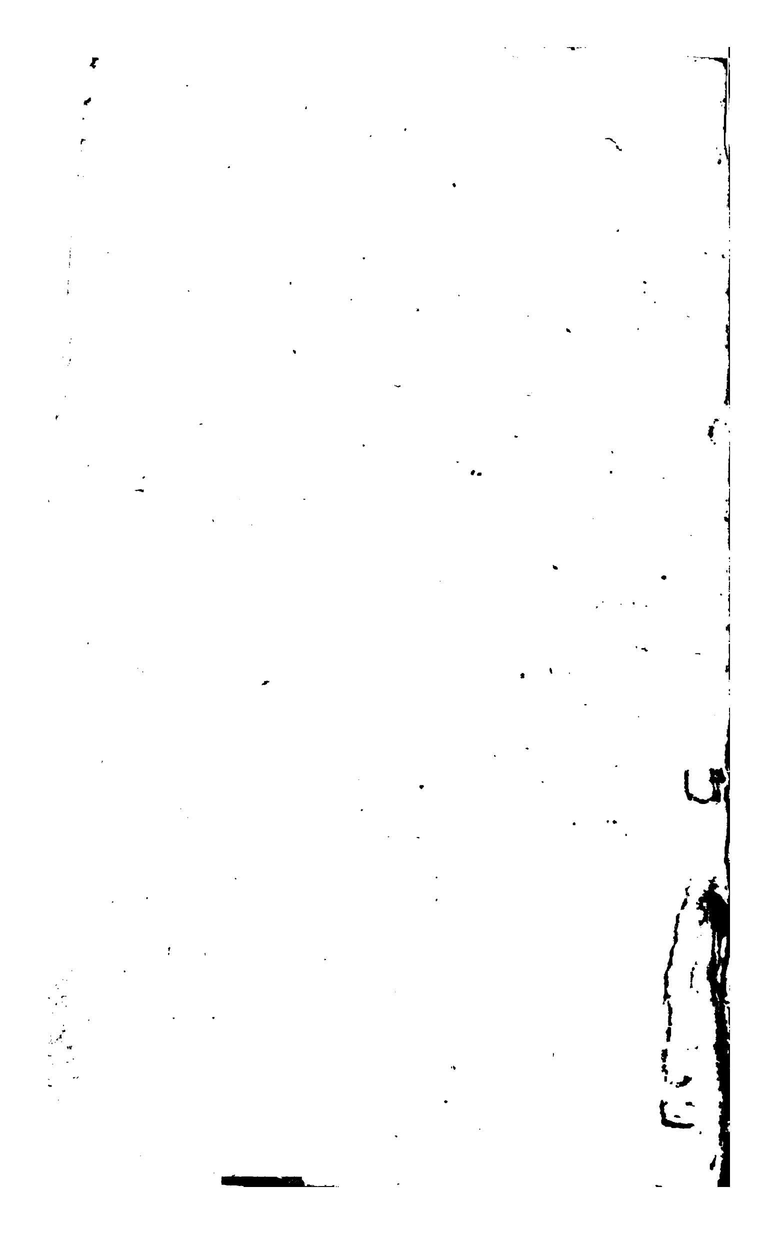


A LYON,

Chez HILAIRE BARITEL, ruë Merciere, à la Conſtance.

M. DC. XCV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

J'AY été du temps à déliberer si je ferois une Preface à ce Livre qui pourroit fort bien courir le monde sans cela. Car aprés tout que dire dans cette Preface? Expliquer ce qui est contenu dans le Volume, dire que c'est un choix de plusieurs jolies choses en Proses & en Vers, propres à des-ennuyer; ajoûter que parmi les choses agréables, on y en verra de bonne & de morales. Les uns trouveront fade ma morale, & les autres ne voudront point se des-ennuyer dans mes plaisanteries. Je consens donc que chacun suive son goût. *Arliquiniana* partagea l'année derniere les sentimens de tout Paris, ce Livre-ci fera peut-être la même chose, & ne s'attirera pas moins de critiques. Je serois bien fâché que cela n'arrivât pas; mal-

heur au Livre dont on ne dit rien, & heureux l'ouvrage qui fait dire des impertinences: s'il devenoit insipide, parce qu'un bel esprit dit qu'il est parfaitemãt mauvais, pour lors la critique seroit fâcheuse, mais il n'en est pas ainsi, & on fait quelque difference entre le sentiment d'un bel esprit & celui d'un homme sensé.

Je nediray donc rien de ce Livre, chacun en jugera, j'écouteray les critiques & les approbations, & de tout cela je prendray sans vanité & sans aigreur, ce que je trouverai raisonnable. Ce que j'ose assurer est que dans tout l'Ouvrage on ne trouvera pas une expression hautaine ny orgueilleuse. J'entens ces manieres de parler de quelques gens qui décident souverainement, & qui traitent d'ignorans les personnes éclairées. Ceci sort de la Preface, mais je ne puis m'en taire. Est-il possible qu'on ne trou-

vera aucune teinture d'honnêteté dans la plûpart de ceux qui écrivent, n'y a t'il personne que nous qui ayons de l'esprit & du merite, sommes-nous les seuls sçavans, & les seuls capables de décider un point de morale ? Toute la Theologie est-elle si fort dans nôtre tête, qu'il n'en reste plus pour les autres. Il y a long-tems que je ne lis aucun Livre sur des matieres serieuses où je ne trouve de ces expressions orgueilleuses, pour ne pas dire insolentes, contre des gens qui ne meritent aucun mépris. Mais qui parle ainsi ? Ce sont des personnes distinguées par des dignitez & par certaines élevations de fortune, qui imposent au public, quoi qu'ils n'ayent bien certainement qu'un merite mediocre, & qui à l'abri d'une prévention favorable, parlent des personnes habiles avec un dédain qui irrite les honnêtes gens.

Veritablement la modestie est un grand trait d'éloquence ; Les plus beaux endroits de Ciceron, ne sont pas ceux où il se louë ; l'amour propre nous fait aussi-tôt prendre un parti contraire, & nous sommes toûjours prêts à égratigner une personne qui veut s'embellir à nos dépens. *Cela est ainsi*, disent ces gens-là, *c'est être ignorans, & même ignorer les principes que de parler autrement*. Et cela est dit sur des choses tres-problematiques. Encore une fois, les expressions modestes donnent un grand poids aux Ouvrages. Je reviens donc, & je dis que je ne crois pas avoir jamais mis en usage, & encore moins dans ce Livre, aucune de ces expressions, je ne les connois point, ni ne les veux connoître.

Pour quelques paroles & quelques vers de galanterie, j'avouë que je ne les ay pas negligez, mais cela ne doit blesser personne. Je parle

en plusieurs endroits de cocuage, & mes petites histoires y visent, mais je n'approuve pas pour cela les femmes qui manquent de fidelité à leurs maris, & quand je dis dans quelques vers du premier Dialogue, qu'*au moins elles ne choisissent pour leurs Amans que des personnes qui puissent mettre d'honnêtes gens dans leurs familles*, je ne prétens pas qu'elles prennent cela à la lettre, mais quand elles ont une sottise à faire, il vaut encore mieux qu'un honnête homme soit de moitié, qu'un échappé de la mandille. En un mot, je n'ai autre dessein ici que de réjoüir, & non pas de donner de mauvaises idées. Cependāt quelque susceptible que soit le Lecteur, il n'y trouvera que tres-peu d'endroits qui puissent égayer sa malignité, & encore pas un mot ne soüillera son imagination, s'il ne se peint lui-même les objets d'une maniere opposée à mon intention.

Les Lecteurs ſont ſouvent injuſtes, & parce qu'ils ſe ſentent fragiles, ils veulent trouver dans les paroles des autres ce qui n'eſt que dans leur eſprit, je les diſpenſe de me prêter leurs idées, qu'ils s'arrêtent aux miennes ſeules, & je ſuis ſeur que leur vertu ne ſera point endommagée. Je ſuis bien aiſe de prendre ces précautions contr'eux ſur les endroits de galanterie, cõme ſur l'application qu'ils pourroient faire des petites hiſtoires que je raconte. Je ſçai que la curioſité eſt une paſſion violente, & qu'elle redouble quand il s'agit de découvrir une galanterie, ſçavoir qui eſt la femme qui a fait infidelité à ſon mari, c'eſt une démangeaiſon qui ne donne repos à un Lecteur ni jour ni nuit, c'eſt celle-ci, c'eſt celle-là. Pourquoi ſe tant tourmenter pour démêler un Cocu, cela eſt-il bien rare, & ne peut-on ſe contenter de ceux que l'on connoît, ſans

s'attacher, comme Mercure, des *aî-les aux talons*, pour courir aprés les autres ? Ceux qui liront mon Livre auront beau raiſonner, ce ne ſera ni celui-ci, ni celui-là, qui ſera Cocu, mais peut-être eux-mêmes. Je ſçai que tel à lû ſa propre hiſtoire dãs Arliquiniana, qu'il a eu la ſottiſe d'appliquer à ſon compagnon. Ces mépriſes ſont ordinaires, ainſi & pour leur interêt & pour celui des autres, point d'aplication je les en prie. Finiſſons ici les avis, venons à des choſes plus agréables.

Dans la page 22. où je parle de l'amour de Villa Mediana pour la Reine Eliſabeth, j'ai oublié deux traits aſſez jolis. Cette Princeſſe qui ne croyoit pas étre celle qui fût aimée par cet Eſpagnol, voyans toutes les galanteries qu'il faiſoit dans les tournois, lui dit un jour qu'elle vouloit abſolument connoître ſa Maîtreſſe. Aprés que Villa Mediana ſe fut long-tems défendu, cedant enfin à ſa curio-

ſité, il lui promit de lui en envoyer le Portrait. Le lendemain il lui fit donner un paquet, la Reine n'y trouvant qu'un petit miroir, & s'y voyant elle-même, comprit auſſi-tôt l'amour de l'Eſpagnol. Voilà le premier trait.

Le ſecond, c'eſt que la Reine luy ayant fait ſentir ſa temerité par des voyes ſecrettes; Villa Mediana, qui devenoit tous les jours plus ardent & plus paſſionné, parut dans un Tournois avec un habit couvert de flâmes, comme un damné, avec cette deviſe: *Mas atormentado, menos arrepentido*, plus tourmenté, moins repentant.

Ces deux choſes m'ont paru aſſez jolies pour ne les pas oublier: peut-être qu'on ne m'en ſçaura pas beaucoup de gré, à la verité l'on ne trouve aujourd'hui gueres d'Amans auſſi paſſionnez pour leurs Maîtreſſes, que Villa Mediana l'étoit pour Eliſabeth; mais il faut eſperer que le temps deviendra meilleur. Les Dames me remercieront toûjours de raporter un ſi

bon exemple, dont elles pourront tirer quelque utilité.

Peut-être trouvera-t'on mauvais que je place certaines personnes, entr'autres des fous, dans les Chãps Elisées, mais les fous à mon sens ne sont pas les moins heureux , sans cela que deviendroient les Poëtes & les Philosophes ?

Enfin que les Lecteurs detestẽt mon Livre, qu'ils y rrouvent des absurditez, qu'ils *écrasent* mes expressiõs, j'en suis tout consolé. J'entens les *Lecteurs Auteurs*, & encore les *Auteurs Francs*, peuple jaloux & livide, race de gens qui habitent dans les trous du Parnasse comme les Rats dans ceux d'une vieille maison. Aujourd'hui un d'eux à fait son possible pour ternir la reputation d'une Tragedie que tout le monde applaudit. Cet Auteur prétend dissiller les yeux du public, lui qui vient de nous donner un Livre si fade, qu'il pourroit servir d'Emetique. Il n'est pas le seul de decider orgueilleusement ; il y a environ

un mois que me trouvant à la lectu-
re d'une Tragedie, deux Auteurs, ſoi
diſans Poëtes, parce qu'ils ont fait
quelques mauvaiſes farces, & qu'ils
ſçavent par cœur *les Grenoüilles d'A-
riſtophane*, firent cent interruptions
& dirent pluſieurs duretez à celuy
qui liſoit, & cela avec un air
d'inſolence, qui les rendit odieux à
toute la Compagnie. A tout moment
ils citoient Horace & la Poëtique
d'Ariſtote, comme s'ils l'euſſent en-
tenduë. Enfin ils firent ſi bien que
la Tragedie ne fût leuë que juſqu'au
commencement du ſecond Acte, a-
prés quoi le lendemain ils dirent à
quelques illuſtres de leur caractere,
ſans l'avoir veuë, que c'étoit la plus
méchante Piece du monde. Les Au-
teurs honnêtes gens, & qui ſçavent
vivre, n'ont pas cés manieres; je ne
crois pas mêmes qu'ils les connoiſ-
ſent: au contraire, ſçachant la peine
qu'il y a réüſſir, on les trouve toûjours
prõpts à aider les perſonnes qui veu-
lét ſuivre leur ſentiment.   LIVRE



LIVRE SANS NOM.

DIALOGUE PREMIER.

EN revenant d'un voyage d'Italie, j'allay auſſi-toſt voir Arlequin pour lui rendre compte de commiſſions qu'il m'avoit données à Boulogne. Aprés cela je lui demanday des nouvelles de la Comedie Italienne. elle ne va pas mal, me dit-il, mais depuis la Matrone d'Epheſe, où j'ay été obligé d'apprendre par cœur un Rôle François, je ſuis accablé de mon Perſonnage, d'autant plus que preſentement les Auteurs font tom-

ber ſur moy tout le poids de la Comedie. Je luy dis que étant agréable au public , autant qu'il l'étoit, il luy ſeroit difficile de ſe diſpenſer de cette fatigue ; tout eſt bon , luy dis-je , pourveu que vous le diſiez, & les choſes les plus communes reçoivent de vôtre voix ſeule des agrémens particuliers. Dans la nouvelle Comedie que nous allons repréſenter , me dit-il, l'Auteur me fait Marquis, & comme en cette qualité, j'ay droit de chaſſe ſur tous mes Sujets , je vais dans la Ferme du Docteur prendre ſa fille & tirer ſon *chapon de la broche.

Un homme d'un certain caractere, repris-je, a fait quelque choſe de ſemblable dans une Province , la nuit il ſe déguiſoit en Laquais pour aller voir une Payſane, mais ſon pere le regala une fois à coups de bâtons ; cette avanture, me dit Arlequin , a fait aſſez de

bruit, quelque ſoin qu'on ait pris de l'étouffer. Cependant cette fille eſt mariée à un homme qui l'a toûjours regardée comme une Veſtale. Les hommes ont beau faire, reprit-il en ſoûriant, les filles ſont ſouvent comme les pieces de drap, on les croit entieres, & ſouvent on en a levé bien des échantillons; vivons, luy dis-je, ſur la bonne foy là-deſſus, les éclairciſſemens ſeroient dangereux, & la curioſité eſt ordinairemẽt mal payée.

Cet homme de ce certain caractere, ajoûtay-je, n'étoit capable de rien, beaucoup de préſomption. & beaucoup d'ignorance, quand on luy parloit d'une affaire, il la renvoyoit touſiours à ſon Secretaire; Comme moy, dit Arlequin, quand je fais le Medecin, je ne ſçay pas lire, & quand on me preſente quelque conſultatiõ pour avoir mon avis, je la renvoye à Scaramouche qui eſt ma Mule.

Vous expliquez assez bien, luy dis-je; la capacité du personnage, mais n'estes-vous pas surpris qu'il se soit laissé traiter à coups de bâton, luy qui a été autrefois Lieutenant dans le Regiment de...... il est vray, me dit Arlequin, qu'il y acquit beaucoup d'honneur : pendant que son Regiment combattoit, il s'alla cacher dans un Moulin à Vent, où il pensa estre écrasé par la Meule. Son courage est à peu prés comme celuy que je marque contre un Traiteur au commencement d'une Comedie, aprés avoir reçû mille coups, j'entre sur le Theatre avec un bruit épouvantable, disant fierement à mon Maistre que j'ay bien blessé le Faquin, cependant la blessure étoit qu'il m'avoit enfoncé les machoires à coups de poing, & qu'il avoit retiré ses mains pleines de sang.

Ces plaisanteries, luy dis-je, ne sont pas desagréables dans vos

Comedies, le mal eſt qu'elles ne ſont pas toutes également bonnes. J'en conviens, me dit-il, mais elles ne laiſſent pas de divertir certains jeunes gens, qui ne viennent à nôtre Theatre que pour rire, qui rient, de tout, & ſouvent ſans ſçavoir pourquoy. Nous joüons ſouvent devant ces ſortes de gens, & il faut leur donner des plaiſanteries de leur portée, faute dequoy on trouveroit ſouvent une grande ſolitude dans nôtre Theatre. Je ſuis fâché, luy dis-je, que vous ayez preſque quitté vos anciennes Pieces, elles étoient du goût de toutes les perſonnes de bon ſens, on y trouvoit pluſieurs choſes utiles pour les Mœurs, & vôtre Theatre étoit un lieu où j'oſe dire qu'en y voyant le ridicule du vice, on ſe ſentoit porté méme par la ſeule raiſon à prendre le parti de la vertu. Si nous ne repréſentions que nos anciennes Pie-

ces, me dit-il, nôtre Hôtel seroit peu frequenté, & je vous répons ce que Cinthio repondit autrefois à saint Evremont, que l'on verroit mourir de faim de bons Comediens avec des Comedies excellentes. Au moins, luy dis-je, ne croyez pas que je blâme vos nouvelles Pieces, au contraire elles sont pleines d'esprit, & renferment des satyres ingenieuses, qui ne seroient pas inutiles, si on les écoutoit avec reflexion, avec tout cela j'aime mieux vos anciennes. Vous n'êtes pas le seul, me répondit-il, si les Comediens Italiens n'eussent jamais paru en France, peut-étre que Moliere ne seroit pas devenu ce qu'il a été. Je sçay qu'il connoissoit parfaitement les anciens Comiques : mais enfin il a pris à nôtre Theatre ses premieres idées ; Vous sçavez que son Cocu Imaginaire est *il Ritratto* des Italiens, Scaramouche in-

terrompu dans ses amours a produit ses Fâcheux, ses contre-tems ne sont que, Arlequin, Valet étourdi, ainsi de la plûpart de ses Pieces, & dans ces derniers tems son Tartufe n'est-il pas nôtre Bernagasse. A la verité il a excellé dans ses Portraits, & je trouve ses Comedies si pleines de sens, qu'on devroit les lire comme des instructions aux jeunes gens, pour leur faire connoistre le monde tel qu'il est. Cependant ces excellens originaux Italiens ne nous produisent plus rien; & nous ne les representons encore quelquefois que pour conserver le veritable goust de la Comedie.

Pendant que nous causions, le tems s'éclaircit & devint beau, Arlequin me proposa une promenade en un Jardin à demi lieuë de Paris, quand nous y fûmes; Ce lieu-cy, me dit-il, à vû naître les amours d'un grand Prince

avec une perſonne fort aimable, on me dit que ce fut en ſe promenant tous deux un matin à l'entour de ce Partere qui étoit plein de fleurs, comme vous le voyez, que ce Prince acheva de perſuader ſa Maiſtreſſe. Si c'eſt celle que je m'imagine, luy dis-je, elle n'avoit pas beſoin d'être perſuadée, jamais perſonne n'a tant aymé & n'a eu une paſſion plus fidele & plus deſintereſſée. Un jour, reprit Arlequin, étant tous deux aſſis ſur ce marbre que vous voyez au bout de cette grande allée, elle traça ſur le ſable avec le bout de ſa canne le nom de ce Prince & le ſien en forme de lacs d'amour, aprés quoy appercevant le Jardinier dans un Partere, elle l'appella pour luy recommander de faire enſorte que ce lacs d'amour ne fuſt point effacé; le Jardinier, qui étoit homme d'eſprit, couvrit cet endroït, il apporta dans les rayes

de petites fleurs, & peu de tems aprés ces deux Amans y revenans furent agréablement ſurpris de cette galanterie, qui a fait la fortune du Jardinier. Il la meritoit bien, luy dis-je, je ne ſçache pas que perſonne que lui ſe ſoit aviſé juſqu'à cette heure de fixer les ſignes de l'amour d'une femme d'une maniere ſi agréable. A la verité, reprit Arlequin, écrire l'amour avec des fleurs, c'eſt prendre des caracteres bien tendres.

Quand le Prince les vit, il n'eut pas lieu de craindre le ſort de cet Amant, qui liſant ce que ſa Maîtreſſe avoit écrit pour luy ſur le ſable au bord de la Mer, qu'elle mourroit plûtoſt que de changer, eut le chagrin de voir ces paroles effacées par un flot qui les couvrit.

Les Françoiſes, luy dis-je, font l'amour aſſez agréablement. J'ay trouvé plus de libertinage en Ita-

lie qu'en aucune Ville de France, & quoy qu'on dise de la discretion & du secret des Amans de ce Païs-là, il m'a paru qu'ils ne ménageoient gueres les apparẽces.

C'est bien autre chose en Espagne, me dit-il, j'ay demeuré quelque tems à Madrit, & je n'ay veu en lieu du monde un pareil libertinage. Quand les femmes sont seules dans l'Eglise ou en la ruë, elles trouvent mauvais que les hommes ne les accostent pas, elles vont avec une Mante noire, ne se découvrant qu'un œil pour les agacer. Elles leur demandent toûjours quelque chose au delà de la conversation, & les plus honnestes ne sont pas fâchées qu'on le leur offre;les vieilles tiennent à honneur d'être appellées comodes & naturelles, & les jeunes n'aiment point qu'on les estime modestes, cette vertu ne passant parmi elles que pour un dé-

faut de beauté & de merite. En France on obtient quelquefois des faveurs d'une femme avec une Promesse de Mariage, tout le contraire en Espagne, si vous l'approchez pour l'épouser, elle ne veut point de vous, mais elle vous embrasse de tout son cœur si vous voulez vous contenter d'être son Amant. Elles ne vont aux Eglises que pour y plaire, leurs plus ardentes Prieres ne consistent qu'à demander au Ciel des Amans; & comme sur cet article leurs Directeurs ne sont pas bien difficiles, leur principale vertu est de bien employer leur jeunesse pour gagner dequoy faire prier Dieu pour elles aprés leur mort. J'ay oüi raconter autrefois, lui dis-je, tout ce que vous me dites, mais je ne pouvois me le persuader, comme les hommes ont une opinion assez mauvaise de la plûpart des femmes, je ne les écoutois que comme des

gens prévenus qui veulent prévenir les autres par de fausses imaginations. Cela peut être vray en France, reprit-il, mais en Espagne, il y a peu de maisons sans y trouver du libertinage, & un jour une Espagnole me disoit à Rome, & avec un air assez serieux, que les Vierges folles n'avoient été folles que pour avoir été Vierges. Ce que je viens de dire, continua-t'il, me fait souvenir d'un autre trait que j'ay appris de Spessafer. Vn jeune homme de Madrit se vantoit de n'avoir ny Larron ny putain dans sa famille, sa mere luy donnant un soufflet; *Picaro*, luy dit-elle, *est-ce ainsi que tu renies ton pere & ta mere qui t'ont mis au monde*. Voilà le caractere des Espagnoles.

Ce qui est étrange, est que presque tous les Grands d'Espagne, au lieu d'avoir quelque inclination secrette avec une femme qui mé-

nage les apparences, s'attachent à des Courtisanes exposées à la débauche publique.

On m'a raconté autrefois, luy dis-je d'un Prince Espagnol, qu'il n'avoit du goût que pour ces abandonnées, à la verité son favori l'avoit jetté dans ce dereglement. J'entens, me dit Arlequin, de qui vous voulez parler, presque tout le monde le connoît, & son nom n'est plus un mystere, mais peu de gens sçavent la piece que luy fit une Courtisane. Le Prince ne luy donna une fois que quatre pistoles, la Courtisane outrée de son avarice s'habilla en garçon, & l'alla voir dans cet équipage; elle luy dit qu'elle venoit prendre avec luy le plaisir de la conversation, quand elle sortit luy jettant une bourse de 200. pistoles, *Assi pago mis putas*, luy dit-elle fierement, & s'en alla sans vouloir la reprendre, & depuis elle

eut un ſi grand dédain pour luy, qu'elle ne voulut plus le voir. Je luy demanday ſi les Eſpagnoles étoient belles, elles auroient un beau teint, me répondit-il, s'il étoit naturel, mais elles ſe fardent toutes, & ſe chargent les joües de tant de vermillon, qu'il ſemble qu'elles ayent le viſage enflâmé, leur taille eſt petite ou mediocre, un air vif, les manieres aſſez engageantes, & quand un homme riche tombe entre leurs mains, elles ont une infinité d'adreſſe pour profiter de l'occaſion. L'Amiral de Caſtille fit donner en une ſeule fois quatre-vingt-mille écus à une de ces Courtiſanes qu'il aimoit, & un Genois fit preſque la même choſe pour une autre qui penſa ruïner ſa fortune.

On m'a dit autrefois, luy dis-je, qu'en Eſté pendant la nuit, elles ſe donnent au premier venu au bord du Mançanarés, c'eſt une de

leur débauches, reprit Arlequin, mais on ne les voit point au visage, & on les approche sans les connoître, moins, comme vous voyez par amour que par une brutalité naturelle à la Nation. A propos du Mançanarés, ajoûta-t'il, les Espagnols l'ont chanté dans leurs Poësies comme un Fleuve considerable, luy qui n'est qu'un Ruisseau d'eau bourbeuse, & encore est-il ordinairement à sec; à la verité Charles-Quint y a fait bâtir un beau Pont, qui un jour donna occasion à un Ambassadeur de dire. *Menos puento, o mas agua*, aussi on dit que ce Pont attend la Riviere, comme les Juifs attendent le Messie. Peut-être, me dit-il, que je vous ennuye pas un détail de Madrit, dont vous n'êtes pas trop curieux; au contraire, luy dis-je, il y a long-tems que je vous l'aurois demandé, si j'avois crû que vous en eussiez été si bien instruit.

Apprenez-moy,je vous prie,le caractere des hommes de ce Païs-là. Les Eſpagnols de qualité, reprit-il, ſont honnêtes gens, polis, & n'ont preſque rien de la fanfaronnerie de la Nation,l'inſolence n'eſt que parmi le peuple, qui a ſi bonne opinion de ſon merite, qu'il traite de *Gavachos* tous les autres peuples de l'Europe, quand il veut loüer un Etranger, il dit qu'il a mis le pied en Eſpagne, ſe perſuadant qu'il ſuffit de reſpirer l'air du Païs, pour avoir un merite parfait, ils ſe diſent tous Gentils-hommes, quand un Artiſan a travaillé quelque temps dans ſa Boutique, qu'il a pris ſon épée & ſon poignard, il s'apelle *Cavalleros*, comme un homme de qualité, mais cette extravangance ne leur vient que de ce qu'ils ne voyagent point,& qu'ils demeurent toûjours en Eſpagne, qu'ils croyent le centre de l'eſprit & des grandes ver-

tus. On voit tel Eſpagnol ſi rempli des viſions de Nobleſſe, que s'il voyoit un homme entre les bras de ſa femme, il ne daigneroit pas le regarder, de peur d'être obligé de le ſaluer. J'ay lû quelque part cette plaiſanterie, qui marque aſſez bien le caractere de la Nation, les gueux mêmes exigent du reſpect, & en leur refuſant l'aumône, il ne faut pas oublier le complîment de *Perdone Vueſſa merced, no tengo dineros.* Il me ſouvient d'une rodomontade que me répondit un Eſpagnol à qui je demandois le chemin de Madrit. Il me dit que je ne pouvois le manquer, étant *el major camino que tenga il mundo.*

Cette réponſe m'en rappelle une autre que me fit un Caſtillan en me montrant l'Eſcurial. Comme il me vouloit faire admirer quelques mauvais Tableaux qu'on voyoit parmi d'autres excellens,

qui étoient dans une galerie. Il n'y en a point de pareils au monde, me dit-il fierement, puiſqu'ils ſont dans un lieu où ſe promene le Roy. Ces jours paſſez, luy disje, je me promenay avec un homme qui accompagna M. le Mareſchal de Grammont quand il fut à Madrit pour le mariage du Roy, aprés m'avoir dit pluſieurs choſes des Eſpagnols, il me raconta une piece aſſez plaiſante que fit le Duc d'Oſſone, Viceroy de Naples à une jeune veuve qu'il aimoit, & qu'il ne pouvoit rendre ſenſible, il ſçût qu'elle n'étoit pas également cruelle pour tout le monde, & qu'un gros Moine alloit la nuit là deſennuyer dans ſa ſolitude, le Duc le fit épier, & ſçachant qu'il étoit avec elle, il alla inveſtir la maiſon avec ſes gardes, & commanda qu'on luy ouvrit de la part du Roy, les Valets n'eurent pas le loiſir d'avertir leur Maîtreſſe, qui fut ſur-

prise avec le Reverend, le Duc d'Ossone passa le reste de la nuit à la railler, & sur les sept heures du matin il fit monter sur une Mule le devot Pere, un trompette devant, & dans tous les Carrefours aprés avoir sonné, il demandoit que si quelqu'un avoit besoin d'un Moine consolateur des veuves, il l'en accommoderoit. Ensuite il le mena de Couvent en Couvent, demandant qui avoit perdu un Moine, enfin ayant trouvé le sien, il le remit au Superieur, & le pria d'avoir un peu plus de soin de sa vertu. Cependant, reprit Arlequin, cette galanterie étoit supportable : mais je ne puis souffrir ces Courtisannes qui font profession de déreglement : quelque mal que vous en pensiez, luy dis-je, elles ont quelquefois des sentimens de generosité extraordinaire, témoins les deux Maîtresses du Duc de Medina. Je n'aime point ces

ſortes de creatures, mais je ne puis m'empêcher de leur rendre juſtice. Ce Duc ayant long-tems aimé une de ces femmes, la voulut quitter, & pour la conſoler de ſa perte, il lui envoya un Contrat de vente qu'il lui faiſoit d'une de ſes Terres, qui valoit dix mille livres de rente. Il y a peu de femmes en France, qui à ce prix là ne vouluſſent perdre tous leurs Amans. Cependant cette Courtiſane qui aimoit veritablement le Duc, ayant déchiré le contrat le lui renvoya, lui écrivant qu'elle eſtimoit ſi fort ſon cœur, qu'aucun bien ne la payeroit jamais de ſa perte, & qu'elle lui feroit voir tout le reſte de ſa vie que perſonne ne l'en pourroit consoler. Ce qui arriva, & dans la ſuite elle renonça entierement à la galanterie.

Ce même Duc aima dans ſa jeuneſſe une autre Courtiſane qu'il avoit trouvée dans un lieu public;

la soupçonnant d'infidelité, il lui dit qu'elle sçavoit le lieu où il l'avoit prise, & qu'elle s'y en pouvoit retourner, & le lendemain il lui envoya huit cent pistoles pour faire son voyage. La Courtisane outrée d'un traitement si injuste, dites au Duc, dit-elle au Gentilhomme, que j'ay aymé son merite & non pas son bien, il ne me faut que deux pistoles pour m'en retourner, je n'en veux pas davantage, & dans le moment tirant de sa poche les clefs de son cabinet, portez-lui ces clefs, ajoûta-t'elle, il trouvera toutes les pierreries, & tous les habits qu'il m'a donnez, je n'emporte que celui que j'ay, & je le lui laisserois volontiers, s'il étoit bien-séant à une femme qui a été aimée d'un aussi grand Seigneur, de sortir de chez lui toute nuë. Cette réponse toucha si sensiblement le Duc de Medina, & le desabusa si fort de sa

prévention, qu'il courut luy en demander pardon, il luy envoya deux mille pistoles le lendemain, & quelques années aprés il luy donna un établissement considerable.

Si je ne craignois, me dit Arlequin, que vous ne me tournassiez en ridicule de vous raconter la passion de Villa Mediana pour la Reine Elisabeth, aprés les galãteries du Duc de Mediana pour des Courtisanes, je vous dirois quelque chose qui vous feroit plaisir, je ne pense pas, luy dis-je, que cela fasse tort à la vertu de cette Princesse. La conversation ne garde point de pareils égards, & je crois qu'on peut la soûtenir par des traits differens, quoy qu'ils n'ayent aucun rapport ensemble. Je sçay quelque chose des amours de Villa Mediana, c'étoit un temeraire, on m'a dit qu'il parloit de cette Reine en Amant plûtost qu'en Sujet, & même il parut un jour masqué d'un habit

tout couvert de Reales, avec cette divise, *Mis amores son reales.* Cette indiscretion fit parler tout le monde, & on entendit facilement ce qu'il vouloit dire, je n'en sçay pas davantage. Je vais, me dit Arlequin, vous apprendre le reste. Sa passion le porta pour divertir la Reine, à faire préparer une Comedie en machines, qui luy coûta plus de cent mille écus, aprés qu'elle fut représentée, il fit mettre le feu au Theatre & à la Maison, & cela pour avoir le plaisir d'embrasser cette Princesse en la sauvant des flâmes. Je ne sçaurois loüer sa témerité, mais je ne puis assez plaindre son amour. Vous sçavez que par un ordre secret il fut poignardé dans son Carrosse, mais un trait du Roy d'Espagne que je ne veux pas oublier, aussi-tost qu'il eut appris cette nouvelle, il courut avec une compassion apparente

la dire à la Reine, & en même tems il obſerva ſon viſage, cette Princeſſe liſoit dans ſon cabinet, & ſe contentant de lever les yeux tranquillement, je ſuis fâchée, dit-elle de ſa mort. Le Roi voyant ſon indifferénce pour Villa Mediana, revint au moment de ſa jalouſie, & fut fâché en lui-même de l'avoir fait tuer.

Les Eſpagnols, repris-je ; ſont quelquefois temeraires dans leurs amours, mais ils ſont toûjours galans. Il vient tout à l'heure de me ſouvenir d'une galanterie qui arriva à Paris au Mariage de la Reine d'Eſpagne, vous ſçavez que le Marquis de Los Balbazes y vint pour cela. Quelque temps aprés le Duc de Paſtrano apporta le Portrait du Roi d'Eſpagne, & comme ces deux Eſpagnols avoient veu Madame de..... à Madrit, ils..... Je vous prie, interrompit Arlequin, de me dire qu'elle femme

me c'eſt, que Madame de. . . . . .
elle fait tant de bruit dans le monde, que je voudrois bien connoître ſon vray caractere. Jamais femme, repris-je, n'a fait naître tant d'envie & tant d'amitié. Son merite luy fait amies toutes celles qui le peuvent ſoûtenir ſans jalouſie, mais pour les autres, c'eſt une raiſon de haine & d'éloignement. Sans blâmer la conduite de perſonne, & approuvant ou excuſant tous les défauts,elle trouve moyen de ſe faire des ennemies. Au reſte femme au monde ne fait mieux, ny plus naturellement les honneurs dans toutes les occaſions, elle eſt née avec une grandeur aiſée & douce, qui oblige tout le monde ſans accabler perſonne. & c'eſt une qualité ſinguliere en elle de paroître au deſſus des autres ſans bleſſer leur vanité.

Vous ſçavez que le Marquis de Los Balbazes donna chez lui une

feste magnifique à la Reine d'Espagne, il vint prier Madame d..... d'en faire les honneurs. Dans ce temps-là le Marquis de...... faisoit l'Amant de cette Dame, mais il n'y réüssissoit pas, & ce mauvais succés le fâchoit, d'autant plus qu'elle affectoit des agrémens pour le Duc de Pastrano, qui ne venoient pourtant que de l'honnesteté qu'on étoit alors obligé d'avoir pour les Espagnols. Aprés le dîné le bal commença, c'étoit je pense au mois d'Aoust, comme la chaleur étoit extrême, & la Compagnie nombreuse, la Reine d'Espagne s'y trouva mal, & l'on fut obligé de la faire passer dans la chambre prochaine pour la tirer de l'air chaud qui la suffoquoit. Madame de...... qui étoit assise entre le Duc de Pastrano & le Marquis de...... alla où étoit la Reine, & par une distinction obligeante, elle, voulut bien

prier le Duc de Pastrano de garder sa chaise. Le Marquis de..... suivit Madame de....... alors le Duc donnant sa commission à un de ses Gentilshommes, & piqué de jalousie, alla dans le lieu où étoit la Reine, & s'approchant doucement de Madame de...... à qui le Marquis parloit; Madame, lui dit-il à l'oreille, vous m'avez bien ordonné de garder vôtre chaise, mais qui gardera vôtre cœur? Moy, Monsieur, lui répondit-elle en soûriant. La Reine revint de son évanoüissement, & rentra un moment aprés au Bal, qui fut suivi de la Comedie, & des autres divertissemens qu'on lui avoit préparez.

Je ne vous demanderay pas, me dit Arlequin, le caractere de ce Marquis, il prend assez de soin de le faire connoître lui-même, beaucoup de vanité, lui dis-je, une grandeur affectée. A vous dire le

vray il faut que le ſang coule par bien des canaux differens avant qu'il ſe purifie, & il reſte encore je ne ſçay quoy de groſſier du levain de nos premiers Peres, que nous ne pouvons bien filtrer. Ces gens nouveaux ont beau farder leur nobleſſe, on y voit toûjours des rides, ou au moins elle eſt comme la femme d'Horace, dont le viſage étoit beau, mais qui traînoit aprés elle une queuë de poiſſon. Il me ſouvient d'avoir vû autrefois un homme de rien qui étoit aimé par une femme de Qualité, elle le vouloit faire paſſer pour un Gentilhomme deſcendu d'une ancienne Maiſon d'Allemagne, mais elle avoit beau faire, les manieres de cet Amant détruiſoient tous les ſoins de ſa Maîtreſſe, & quelque choſe qu'elle fiſt pour le meſler avec des gens de condition, à peine voyoit-il paroître un Laquis, qu'il lioit avec

lui une conversation qu'on voyoit bien lui étre naturelle. Les vrais grands Seigneurs, dit Arlequin, ont ordinairement le cœur comme la naissance, accoûtumez à la grandeur, ils negligent mille choses petites à leur égard, qui paroissent importantes à ceux qui n'ont qu'une Noblesse naissante, qu'ils ne sçavent soûtenir que par une mauvaise gloire. Ce sont ces Messieurs, repris-je, qui sont toûjours les dupes des flateurs. Une flaterie quelque grossiere & quelque découverte qu'elle soit les touche sensiblement. A propos de flaterie, me dit Arlequin, je viẽs de me souvenir d'ũ trait assez agréable, c'est la flaterie la plus fine que vous puissiez vous imaginer, contenuë dans la réponse d'un Espagnol au Roi Philippe Second; cet Espagnol lui ayant presenté un diamant d'un tres-grand prix. Sire, lui dit-il, soixante & dix mille écus que j'ay

abregé en ce digne enfant du Soleil, ne ſont pas à mépriſer. *Señor, dixo, ſetenta mil ducados que abrevié en eſte digno nieto de Sol, no ſon de aſquear.* Le Roi ſurpris que cet Eſpagnol eût acheté ſi cher ce diamant ; à quoi penſiez-vous, lui dit-il à y mettre une ſi grande ſomme, *En que penſaviades quando diſteis tanto.* Sire, répondit l'Eſpagnol, je penſois qu'il y avoit un Philippe Second au monde. Ce Prince touché de cette réponſe, lui fit donner ſur le champ cent mille écus. Je ne ſçay s'il eut deſſein de payer le diamant ou la flatterie, mais je trouve qu'ils meritoient tous les deux une égale récompenſé.

Il faut convenir, reprit Arlequin, que la vanité domine bien dans les Eſpagnols, ils ſont vains ſans qu'ils y penſent, & c'eſt leur caractere, comme celuy des François d'être legers, & celui des

Italiens d'être jaloux. A propos de cela, il vient de me tomber dans l'esprit une chose que j'ay veuë autrefois quand j'étois à Madrit, on fit mourir deux voleurs; l'un pour avoir volé, & l'autre pour avoir recelé: comme on les conduisoit à la mort, le Voleur, comme le plus hardi, voulut avoir la droite sur le receleur, qui n'y pouvoit consentir. Le Confesseur fatigué de leur contestation *Dexamos estas vanitudes*, leur dit-il gravement; à la verité la ceremonie étoit assez inutile, & le point d'honneur n'étoit pas là trop bien placé.

Nous nous promenâmes, Arlequin & moy, dans ce Jardin avec assez de plaisir, nous entretenant de plusieurs choses differentes de l'Espagne & de l'Italie, quand nous vîmes paroître dans le tournant d'une allée deux jeunes femmes que nous connûmes, elles étoient

belles & bien-faites, & croyant être seules, elles rioient à gorge déployée. Apparemment, dis-je à Arlequin, qu'elles se racontent leurs aventures, & comme elles fournissent matiere de conversation à tout le monde, il est bien juste qu'elles prennent part au divertissement public. A peine nous eurent-elles apperceus, qu'elles coururent dans une autre allée, c'est Madame de...... & Madame de...... me dit-il, elles ne viennent pas ici sans dessein, & je parie que avant que nous sortions, nous découvrirons quelque intrigue. Sçavez-vous, lui dis-je, la plaïsanterie que l'une d'elles a faite à Mademoiselle....... Cette Demoiselle avoit un Amant aimé depuis vingt ans; fy, me dit Arlequin en riant, un amour aussi ancien en France est une chose scandaleuse; aussi, repris-je, cet Amant a fait une nouvelle incli-

nation, Madame de...... que vous venez de voir, pour consoler l'ancienne Maîtresse, fit préparer il y a environ un mois un chariot couvert de noir, & rempli de Musiciens & d'instrumens, qui allerent sur le minuit à la porte de la désolée chanter des paroles sur la mort d'Adonis, qu'ils faisoient semblant de porter au tombeau.

Vous sçavez, me dit-il, que la Dame dont vous me parlez a une fille de six ans, bien jolie & bien éveillée, & qui danse admirablement bien, un jour elle charma tout le monde en un Bal, & le Comte de...... ne put s'empêcher de la prendre entre ses bras & de la baiser, elle le remercia, & comme sa mere fit semblant de la gronder : hé Mama, lui dit-elle en embrassant ses genoux, je veux aymer le vin & les hommes comme vous.

Une autrefois sa mere étant chez

elle avec deux ou trois de ſes meilleures amies, aprés leur avoir fait admirer ſon travail en tapiſſerie, elle voulut faire ſemblant de jetter la petite fille par la feneſtre, vous m'aimez trop pour me faire du mal, lui dit-elle, & comme ſa mere lui dit qu'elle ne l'aimoit pas tant que ſa bande de tapiſſerie, je ſuis pourtant vôtre plus bel ouvrage, répondit-elle, & celui que vous avez fait avec le plus de plaiſir.

Je ſuis perſuadé, lui dis-je, que la Dame donc nous parlons, n'a point ſur ſon compte toutes les hiſtoires qu'on lui donne, mais ſi elle en avoit quelqu'une, ſon mari en ſeroit la cauſe en bien des manieres; il l'a épouſée dans une grande jeuneſſe, elle étoit vertueuſe, & élevée par une mere qui lui faiſoit voir toutes les mauvaiſes ſuites des engagemens. A peine ſon mari l'eut chez lui, qu'il de-

rangea ces bonnes inſtructions, il ne lui tint que des diſcours de libertinage. il la fit confidente de ſes avantures, & pardeſſus cela, il attira chez lui des amis libertins, avec qui il diſoit devant elle mille choſes en termes ſignificatifs, ſans permettre qu'elle ſortiſt de la compagnie, & voulant, diſoit-il, la faire à la fatigue, ſi par hazard il y avoit réüſſi, ſes foibleſſes ſeroiẽt bien pardonnables.

Vous ſouvenez-vous, me dit Arlequin, de cette affaire qui fit tant de bruit l'année derniere; Vn Gaſcon & un hypocrite aimoient deux femmes, un des maris pourſuivit le procés, mais il perdit faute de preuves. Dans ce tems-là je vis des Vers où l'on faiſoit parler la Juſtice, qui abſout les deux Amans, aprés quoi elle donne pluſieurs inſtructions à differentes perſonnes, qui bien pratiquées ne ſeroient pas inutiles. Les Voici.

Arrest de la Justice.

JE donne grace aux deux coupables,
Leurs faits ne sont pas condamnables,
B..... est joly garçon,
Adroit, plaisant, enfin Gascon,
Son humeur est fort enjoüée,
Il n'a point de vertu plâtrée,
Il va directement au fait,
Et ce donne pour ce qu'il est.
Pour P...... avec sa morale,
Avec son air mortifié,
Son exterieur humilié,
Sa mine luy sera fatale.
Je n'aime point ces animaux,
Nommez Philosophes moraux;
Habitans assidus de toutes les ruelles,
Qui se font un devoir de contempler les belles,
Et qui pieusement en parlant de vertus,
Fabriquent nombre de Cocus.
Qu'ils les fassent tête levée.
Comme les font les gens d'épée,
Et non pas par devotion,
En dirigeant l'intention.
R...... * Cocu reprend ta femme,
Et cheris-là comme ton ame,
Et sur tout appaise le bruit
Qui s'est répandu cette nuit;
Sois persuadé que cocuage
Et la clause de mariage,
Clause observée exactement,
Et quand une femme y renonce,
On l'en releve en Jugement;

* La Justice parle au mari d'une de ces femmes.

C'eſt en ſa faveur qu'on prononce.
La Loy, pour ce fait ſeulement,
La traite toûjours de Mineure,
J'en ſçay telle de ſoixante ans
Qui n'eſt pas encore majeure.
Cette clauſe tire ſon droit.
Des principes de la nature,
C'eſt en vain qu'un mari murmure,
S'il prend le cas pour une injure,
C'eſt un ſot, qui ſans fondemant,
S'oppoſe à nôtre Jugement.

Peres tyrans de vos familles,
Vous qui ſacrifiez vos filles
A des jaloux vieux & puants,
Parce qu'ils ſont plus opulens
Que les jeunes qu'on vous propoſe,
Vous devriez tout être pendus,
Si vos filles ſont des Cocus,
Vous ſeuls, vous en êtes la cauſe.
Et vous, vieux fous, quand vous ſentez
Quelque choſe..... vous m'entendez,
Un treſſaillement qui domine,
Qui chaſſe vôtre humeur chagrine,
Vous penſez auſſi-tôt que vous rajeuniſſez,
Il n'en eſt rien, vous vous trompez,
C'eſt la nature qui badine.
Point de jeunes femmes pour vous,
N'achetez pas de tels bijous,
Ces accouplemens je vous jure,
Sont des pechez contre nature.

Quant aux maris qui font les beaux
Les doucereux, les demoiſeaux,
Que l'on voit dans toutes les feſtes,
Qui ſement par tout leurs amours,
En un mot qui content leurs jours
Par le nombre de leurs conqueſtes;

Vous les croyez du mal exclus,
Vous croyez leurs femmes fideles,
Ils sont Cocus & recocus,
Et des recocus les modeles,
Et cela pour bonnes raisons,
Ces Adonis, ces Cupidons
Ne vont debiter leurs fleurettes
Qu'à des Coquettes ;
Ils sont graves dans leur maison,
Le chagrin paroit sur leur front.
Si leurs femmes, quoy que jolies
S'approchent pour les embrasser,
Glacez à leurs galanteries,
Leur soin est de les repousser.
L'Amant survient plein de tendresse
Avec une douceur qui plaist,
Il se plaint, il soûpire, il presse,
Il est galant, il est discret,
La femme ne balance guere
Entre l'Amant & le mari,
Elle choisit le Favori,
Et laisse le mari severe,
Voilà comme ces Adonis.
Se trouvent justement punis,
C'est bien fait d'embellir leur teste
D'une creste,
Qu'ils font porter à leur voisin :
Mais aprés tout, vaille que vaille,
Ce n'est qu'un droit de represaille,
Chacun de vous joüe au plus fin.
Chez luy vous plantez un panache,
Chez vous il court en faire autant ?
Enfin l'on voit que chacun tâche
De paroitre reconnoissant,
Sur tout que la femme & la fille
Ne choisissent aucun faquin,

C'est avoir un cruel destin,
D'être reduite à la mandille.
Belles prenez pour vos Amans,
Des hommes jeunes & galans,
Dont le sang, l'esprit, le merite
Fasse approuver vôtre conduite.
Méprisez tous les médisans,
Comme si vos amours n'étoient que pecadilles.
Vos maris seront trop contens,
Si vous mettez par vos Amans,
D'honnêtes gens dans leurs familles.
Que si quelque Cocu maltraitte;
Ou seulement s'il inquiette
Sa femme pour ses rendez-vous,
S'il s'avise d'être jaloux,
Il sera puni je lui jure,
Comme perturbateur du cours de la nature.
Qu'à l'avenir ce Jugement
Serve par tout de Reglement;
Ainsi l'ordonne la Justice,
Et comme c'est cas de Police,
Tous les Iuges dans leur détroit,
Ne suivront que le même droit.

Aprés qu'Arlequin, eut achevé, sçavez-vous, ajoûta t'il, ce que dit la femme en sortant de l'Audiance quand on eut jugé en sa faveur. Elle rencontra son amie, & courant à elle, ma Chere, lui dit-elle, mon Cocu a perdu sa cause: au lieu de retourner avec

lui elle choisit un Couvent, mais comme elle est pleine d'agrémens, & que malgré ses galanteries son mari l'aimoit toûjours, il la fit prier de revenir, & la receut avec toute la tendresse imaginable.

Voilà, dis-je, où ordinairement aboutissent les grands vacarmes des maris contre leurs femmes. Vn valet dans Terence les explique en peu de mots, querelles, injures, contestations, & puis la paix. J'avouë que les femmes ne sont pas toûjours dans l'austetité de la vertu, & qu'elles sentent par fois des fragilitez, qui égratignent la fidelité du mariage mais en ce cas les maris les doivent plaindre, une fois il faut bien vivre avec les vivans, & n'aller pas détruire par un entestement dénaturé les besoins de la nature. Je vois bien, me dit Arlequin, que vous entrez en belle humeur. Si vous aviez une femme

coquette, nous verrions un peu comment vous vous y prendriez. Si ma femme, repris-je, n'en prenoit que moderément, je n'aurois pas le mot à dire, & je ſerois du ſentiment d'une femme de Qualité, qui m'aſſuroit qu'une de ſes amies étoit fort reglée, parce qu'elle n'avoit eu que cinq ou ſix affaires en ſa vie. Que ſi ma femme faiſoit comme une coquette de ma connoiſſance, qui veut changer d'Amant tous les mois. & qui même en fait des proviſions pour la neceſſité, je ſuivrois l'Exemple du Marquis de...... Madame, lui dirois-je, j'ay compati à vos foibleſſes juſqu'à cette heure, vous ſçavez bien que je n'ay jamais interrompu vos plaiſirs tant que vous vous êtes ménagée devant le monde. Je ne puis plus vivre avec vous honneſtemēt. je ſçay bien que le monde eſt un viſionnaire, mais on eſt obligé par

bien-séance de se conformer à ses visions. Vous m'avez apporté dix mille livres de rente, reprenez-les : separons-nous & vivons en repos. La chose fut ainsi concluë, & passa au Parlement sans bruit, mais seulement comme une ceremonie d'usage suivie en pareilles occasions. Depuis ce tems-là ces deux époux ont vécu dans une parfaite tranquillité. La Dame alla toûjours son chemin. Dans la suite, elle agaça même jusqu'à son mari, tant elle étoit friponne ; & le mari portoit le cocuage avec tant d'honneur & tant de plaisir, qu'un soir se trouvant avec le Duc de L. . . . chez un de leurs amis, il lui reprocha qu'il étoit le seul Amant de sa femme dont il ne fust pas le confident.

Aprés tout, me dit Arlequin, quand une femme veut avoir des avantures, quelque surveillant que l'on soit, il est impossible de l'en

empêcher. Vn mari a beau être rusé, avoir des grisons pour compter les pas de sa femme, elle en fait qui trompent leur vigilance, & les Metamorphoses luy sont aussi naturelles, qu'elles l'étoient aux divinités fabuleuses. J'aime beaucoup mieux un mari sage & judicieux, tel que ce Magistrat du Parlement de. ..... on ne peut trop admirer le soin qu'il eut de ménager la reputation de sa femme. Elle avoit un Amant aimé, sans amour chicanoit son mari, il le luy avoit dit plusieurs fois, de toutes les manieres, en colere & en douceur, & la femme trouvoit les plaintes de son mari si raisonnables, qu'elle étoit fâchée que son devoir fust vaincu par sa fragilité. Il n'y avoit qu'un éclat à faire, & à reveler au public sa turpitude, & le Magistrat étoit trop sage pour donner une pareille Comedie. Vn de ses Laquais s fort im-

prudent, qui avoit reçu quelque chagrin de la femme dont il sçavoit le commerce, l'apprit au mari, comme s'il ne l'avoit pas sçû. Vn matin le Laquais ayant vû entrer l'Amant, dans le tems que le mari étoit au Palais, il le fit sortir de l'Audience; quand il fut chez lui, il donna un pistolet au Laquais, & le fit mettre en une petite montée obscure, ou donnoit une porte de la chambre de sa femme, & lui avec un autre pistolet entra par celle du grand Escalier, il les surprit en flagrant delit: & sa presence les pensa tuer de frayeur. Cependant il se contenta de faire sortir le galant sans bruit par la porte de cet Escalier, aprés quoi appellant le Laquais qu'il avoit posté dans la petite montée, il lui dit, qu'il n'avoit trouvé personne avec sa femme, & qu'il avoit grand tort de lui venir faire de

pareils rapports, là dessus faisant le fâché, il lui paya ce qu'il lui devoit & le congedia, comme un calomniateur qui vouloit mettre le desordre dans sa famille.

Je n'ay jamais rien vû de si judicieux, lui dis-je, & ce mari me paroît si honnête homme, que c'est dommage qu'il soit Cocu, mais ce mal respecte peu la vertu, & les plus sensez s'y accoûtument: à la verité du commencement avec peine, mais aprés ils seroient peut-être fâchez de changer de fortune. Vôtre histoire, ajoûtay-je, me fait souvenir d'une autre presque toute semblable. Vn homme d'un tres-grand merite avoit une jeune femme, qui trebucha, trouvant plus de goust dans le galant que dans le mari, chose toute ordinaire. Le mari tomba malade, & son mal dura plus d'un an. Pendant ce tems la femme reduite au Calãdrier des Vieil-

lards, ſe dédommagea d'ailleurs, & le mari fut tout *émerveillé* qu'au bout de ſa maladie, ſans avoir travaillé une ſeule fois, il trouva ſon ouvrage parfait. Vn matin il entra dans ſa chambre, & s'étant aſſis au chevét de ſon lit, il luy dit qu'il venoit ſe réjoüir avec elle de la benediction miraculeuſe que Dieu répandoit dans ſa famille. La femme honteuſe luy demanda pardon; De tout mon cœur, lui dit-il, mais à condition que vous me direz ſincerement qui eſt celui que vous aimez. C'eſt, Monſieur de..... luy dit-elle en rougiſſant; J'en ſuis ravi, reprit le mari, c'eſt un parfaitement honnête homme, & de tres-bonne Maiſon; vous avez bien choiſi, je vous en ſçay gré, faites-le venir manger avec nous, Je veux être de ſes amis. & avoir ſoin de ſes affaires, mais au moins, ajoûta-t'il, je vous prie, tenez-vous-en à

luy, elle le luy promit, & lui a toûjours tenu fidellement sa parole. Cette histoire, me dit Arlequin, ne m'étoit pas inconnuë, mais une chose que vous ne me dites pas, tant que cette femme a été sage, elle a fait enrager son mari; & ses galanteries l'ont renduë traitable; C'est l'ordinaire, repris-je, la vertu de beaucoup d'honnêtes femmes est pleine de ferocité & pour un petit tort qu'elles ne font pas à leurs maris, elles les tourmentent sur la moindre apparence de galanterie. Vne fois allant voir Monsieur le Duc de.... je le trouvay seul se promenant dans sa chambre comme un homme accablé de chagrin, en disant mille fois s'il seroit assez malheureux pour ne trouver personne à la Cour qui voulust être l'Amant de sa femme; elle le desoloit tous les jours sur ses intrigues fausses ou veritables, & elle se proposoit toû-

jours à lui comme un modele de fidelité. Il n'y a gueres d'hommes aguerris sur les manieres du monde qui ne trouve incommode la sagesse de sa femme, quand il faut l'acheter aux dépens de son repos. Je connois, reprit Arlequin, une infinité de femmes qui ont de l'honnêté & de la douceur, & qui ne se sçavent aucun gré de leur moderation, parce qu'elles se la sont renduë naturelle par une sage conduite, ces femmes ne sçavent soupçonner personne de galanterie, & quelque chose qu'elles voyent, elles croyent toûjours se tromper, elles jugent toûjours bien des autres par elles mêmes, & ne peuvent s'imaginer qu'elles ayent du penchant au libertinage par la facilité qu'elles sentent à pratiquer la vertu. Je demeuray d'accord de ce qu'il venoit de me dire, & je lui en citay plusieurs exemples. Cependant le jour s'avan

s'avançoit, & comme il faisoit un peu chaud nous sortîmes du jardin, & l'aprés-diné aprés la Comedie nous fismes une partie pour la campagne, où nous fûmes quelques Jours, nous promenans tous les matins au frais, & nous entretenans à nôrte ordinaire de toutes les choses qui se presentoient à nôtre imagination.

DIALOGUE SECOND.

TOut le monde sçait que dans un tems de l'année, le Theatre Italien est fermé pendant trois semaines. Il le fut une fois pour un mois, & ce fut au mois d'Avril, qui se trouva parfaitement beau. Arlequin & moi allâmes à la campagne voir un de nos anciens amis, que nous avions vû autrefois en Italie, & qui avoit fait avec nous un voyage en Sicile. Cet ami avoit

dans la Brie à vingt-deux lieuës de Paris, une maison assez jolie, située dans des bois, voisine de plusieurs hameaux, où nous fûmes reçûs avec plaisir ; & comme nôtre amy n'étoit pas marié, nous eûmes la liberté de nous promener à toutes les heures du jour & de la nuit, seuls, où tous ensemble, de mesler dans nos discours des plaisanteries, & de bannir toutes les ceremonies qui font souvent le supplice des conversations.

L'arrivée d'Arlequin en cette maison fut sçûë le lendemain dans tout le voisinage ; & comme tout le monde le connoissoit de reputation, on le venoit voir par curiosité, comme un ours. On le regardoit de tous les côtez, & une Demoiselle d'un hameau voisin, aprés l'avoir consideré bien attentivement, *vrayment*, dit- elle tout bas à sa cousine, *il est fait comme un autre homme*.



Nous paſſâmes quatre ou cinq jours avec nôtre amy à voir les environs de ſa maiſon, qui ſont fort agreables. Un endroit ſur tout nous fit ſouvenir d'une petite ſolitude qui eſt prés de Naples; cette Ville eſt charmante, nous dit-il : Il n'y a que la domination des Eſpagnols qui y ſoit facheuſe; auſſi, ajoûta Arlequin, cela a fait dire à un Italien, que *Naples étoit un morceau du Ciel, tombé entre les mains des demons.* Dans ce tems-là on nous parla d'une aſſez belle maiſon qui étoit à cinq ou ſix lieuës de-là, elle appartenoit à un homme d'un âge déja avancé, qui fatigué du monde, où il avoit eu des emplois conſiderables, s'étoit retiré pour y mener une vie tranquille, ſans pourtant renoncer au commerce de ceux de ſes amis qui avoient du rapport à ſes ſentimens. Il étoit alors à Paris, & nous prîmes ce

tems-là pour aller voir sa maison. Il n'y avoit rien de magnifique; mais c'étoit une agreable retraite pour un Philosophe : aprés avoir tout vû, celui qui nous la montroit, nous ouvrit l'appartement du maître, où il fut obligé de nous quitter pour quelques momens. Nous y vîmes des tableaux assez agreables, entr'autres celui de l'amour qui pleure de ce qu'il n'a point de corde à son arc, & qu'il ne sçait où en prendre. Venus qui le tient par la main se moque de lui; & lui montrant ses beaux cheveux blonds, elle le console, & lui promet de lui en donner. De-là nous entrâmes dans une galerie pleine de devises, entr'autres un lys au dessus d'un feu attisé par l'amour, & fondant en eau, avec ces paroles, *de mi amor mi pianto.* Un amour fuyant, & traînant son arc aprés lui, avec ces paroles, *mon mal me suit.*

Mais celle-cy me parut digne d'un Philoſophe, qui trouve amer le monde juſques dans ſon repos lité ; c'eſt une mer tranquille, avec ces paroles latines, *amara quies.* Nous trouvâmes dans ſon cabinet pluſieurs Vers qui parloient de la douceur de la vie retirée, & de la paix qu'on ſent dans l'éloignement du grand monde, & nous y lûmes ceux-cy traduits de Seneque,

Qui voudra de l'amour adore les caprices,
Qu'il marche d'un pas ſeur entre ſes precipices,
Le cœur plein de tranquillité,
Fuyant les yeux de tout le monde,
Dans une aimable oiſiveté.
Mon eſprit jouïra d'une douceur profonde,
Et n'étant connu d'aucun grand
Mes jours couleront doucement.
Ainſi lorſque ſans bruit j'auray paſſé ma vie,
Comme un pauvre vieillard je mourray ſans envie.
Que la mort eſt cruelle à qui meurt élevé,
Eblouïſſant les yeux par quelque diadême
Sans avoir jamais pû ſe connoître ſoy-même.

Aprés cela il nous mena dans un petit appartement ſecret, qui pouvoit paſſer pour un Hermita-

ge ; c'étoit un pavillon au milieu du jardin. Nous entrâmes d'abord dans un petit vestibule peint de diverses figures, ensuite dans une sale, sur la porte de laquelle, nous apperçûmes deux Vers Latins, qui en deffendoient l'entrée aux passions : *Personne*, disoient ces Vers, *n'entre icy s'il n'est seul, & vous n'étes pas seules.* Je lûs sur la porte de la chambre, que c'étoit dans ce lieu où il étoit permis de demeurer avec soy-même. Mais ce qui nous plût davantage, ce fut un petit jardin plein de fleurs, il y avoit à l'entrée quatre Vers Latins: *En voyant ce jardin*, disoient-ils, *vous voyez le tableau de la vie humaine ; les hommes & les fleurs naissent & meurent de la même maniere, si ce n'est que souvent les hommes ne fleurissent jamais.* La personne qui nous montra cette maison étoit un homme d'esprit, qui avoit eu la confiance de

son maître pendant qu'il étoit dans le commerce du monde ; il nous dit que son maître rebuté de la fortune, avoit choisi cette retraite, où il vivoit tranquillement, passant à lire une partie de sa vie, & l'autre à cultiver ses fleurs. Aprés nous avoir dit plusieurs autres choses, nous le quittâmes fort satisfaits des hõnestetez qu'il nous avoit faites. En arrivant chez nôtre amy, ses gens nous dirent qu'un procez qui se jugeoit incessamment l'avoit appellé à Paris quand il y pensoit le moins, & qu'il nous laissoit les maîtres de sa maison. Nous y demeurâmes, bien persuadez qu'il seroit fasché si nous faisions la moindre ceremonie. Nous ne sõgeâmes donc qu'à nous promener, & à diversifier nos occupations.

Sur le declin du jour en nous reposant au bout d'une forest qui donnoit sur le grand chemin, nous

vîmes venir de loin l'équipage de Madame L. D. D. V. B. qui alloit en une de ses Terres. Quand elle fut passée, voilà, me dit Arlequin, une des plus honnêtes femmes de la Cour; je sçay, lui dis-je, que la calomnie n'a pû mordre sur sa conduite; elle a pourtant des ennemies qui ne manquent pas de bonne volonté; & si jamais elles ont prise sur elle... Je vous entẽds, interrompit Arlequin, elles ont fait tout ce qu'elles ont pû, du vivant du Duc son mary, qui étoit jaloux sans raison. Il faisoit son possible pour la faire devenir laide, & il mettoit toutes les nuits des bougies allumées au chevet de son lit pour l'empêcher de dormir. Il l'a tourmentée en mille manieres, jusqu'à l'obliger de faire la malade pour ne pas aller à des bals où elle êtoit conviée. Tout le monde voyoit sa peine avec ai-

greur, & elle étoit la ſeule de ne pas s'en plaindre. Son mary, lui dis-je, eſt mort de..... ouy; interrompit-il, il mourut il y a quelques mois d'une mauvaiſe gloire, ou plûtôt d'une choſe qu'on lui dit qui bleſſa ſon orgueil. Le chagrin le prit, & il n'en eſt pas revenu. Mais ſçavez-vous l'avanture de cette Dame depuis qu'elle eſt veuve, avec le Comte de Fuentes, dernier Ambaſſadeur d'Eſpagne; j'en ay ouy dire quelque choſe, lui dis-je, mais vous me ferez plaiſir de me l'apprendre. Le Comte de Fuentes, reprit-il, étoit un des hommes des plus galans d'Eſpagne, coquet juſque au point, que avant qu'il vint en France, la Reine lui fit deffendre d'y avoir des galanteries, & quand il fut arrivé elle le lui deffendit elle-même. Malgré ces deffenſes il s'aviſa de jetter les yeux ſur Madame de... D'abord il lui fit con-

noître son cœur par des soins, & par des billets, qui ne rouloient que sur sa beauté & ses agrémens; & dans la suite il parla plus intelligiblement; en sorte que Madame de.... qui jusques-là n'avoit fait que badiner, fût obligée de répondre en termes precis. Elle reçût agreablement la declaration, mais à condition qu'elle auroit une confidente.

Le Comte y consentit, ravy de l'avoir trouvée si peu blessée de son amour. Comme il l'alloit voir tous les jours, une aprés-dîné trouvant chez elle la Comtesse de Fuentes, sa femme; presentement, leur dit Madame de... que nous sommes tous trois seuls, j'ay à vous dire, à vous, Madame, une affaire où il y va de ma gloire, & de mon repos; ce commencement attira l'attention de ces deux Epoux qui la remercierent de la confiance qu'elle avoit en eux? Voicy,

reprit-elle, de quoy il s'agit. Monsieur vôtre mary m'aime ; il y a quelques jours qu'il me fit une declaration, je l'ay reçûë à condition que j'aurois une confidente ; je croy, Madame, que je n'en sçaurois choisir une plus sage que vous ; je vous prie de me prendre sous vôtre conduite, afin que je puisse me regler sur vos conseils.

A peine Madame de..... eut cessé de parler, que la Comtesse de Fuentes se prit à êclater de rire. L'embarras où étoit le Comte le rendoit immobile : & ce qui acheva de le petrifier, s'il m'est permis de parler ainsi, ce fut quand le Comtesse répondit qu'il étoit extremement coquet, qu'il avoit une infinité de maistresses, à chacune desquelles il faisoit des sermens, que la derniere lui faisoit oublier toutes les autres, lui ayant ouy dire plusieurs fois qu'en amour comme en autre chose, le plaisir

present devoit effacer tous les plaïsirs passez, qu'elle pouvoit prendre ses mesures là-dessus. Monsieur de..... entra dans ce temps, qui interrompit la conversation, où apparemment le Comte de Fuentes se seroit mal deffendu. Dans la suite il ne laissa pas de continuer d'aimer Madame de..... au moins *in peto*, sans lui en parler qu'en plaisantant. Cependant il lui demanda permission de la faire peindre, à quoy elle ne voulut pas consentir. Voicy ce qu'il fit; il alla un matin chez Ferdinand, qui en ce tems-là passoit pour le plus habile homme de France, parce que une femme de qualité le disoit, & que ses amies la vouloient croire sur sa parole. Il commença par lui donner cinquante pistoles; aprés quoi il lui dit qu'il venoit lui faire peindre une femme qu'il n'avoit peut être jamais vüë; ce qui se trouva vray, parce que

Ferdinand n'étant à Paris que depuis peu de temps, n'avoit pas encore veu toutes les femmes de la Cour. Le Comte de Fuentes le pria de ne se point rebuter , & seulement de le bien comprendre, il lui dit que la Dame avoit le visage ovale , les yeux grands , vifs & noirs , le teint beau & naturel, la bouche petite , les joües assez rondes, & un air de gayeté répandu sur son visage & sur toute sa personne.

Ferdinand qui peut-être n'avoit pas l'imagination assez vive , ne retint pas trop bien ces traits , il fit le mieux qu'il put , cependant le Portrait n'étoit point ressemblant. Le Comte de Fuentes se tua pendant sept ou huit jours à le lui faire racommoder, mais tous ses soins furent inutiles. Comme l'amour ne manque pas d'inventions , il se souvint que Madame de...... avoit chez elle des Ta-

bleaux du Titien ; il dit à Ferdinand de la faire prier qu'il les allaſt copier, & cela, afin de la voir & de la peindre elle même, elle y conſentit. Mais comme elle prit garde qu'en ſe promenant dans la chambre, Ferdinand la regardoit à la dérobée & qu'il la peignoit, elle ſe ſouvint qu'elle avoit refuſé ſon Portrait au Comte de Fuentes, & que ce pourroit bien être là une invention pour l'avoir. Cette penſée lui inſpira au moment une petite malice qui trompa l'eſperance du Comte, & qui déconcerta Ferdinand, elle alla prendre un maſque dans ſon cabinet, rentra maſquée dans la chambre, & s'étant aſſiſe dans un fauteuil vis à vis du Peintre, elle prit un Livre qu'elle faiſoit ſemblant de lire, épiant de temps en temps ſi Ferdinand la regardoit, & ſe réjoüiſſant en elle-même de l'embarras où il étoit ; cette Co-

medie dura quatre ou cinq aprés dînées. Enfin Ferdinand se doutant qu'elle n'eust deviné son intention, & desesperant du succés, mit un masque sur le Portrait, & le presenta ainsi au Comte de Fuentes, qui ne put s'empêcher de rire, se voyant luy-méme la dupe de sa galanterie. Cependant comme ce Portrait, tout masqué qu'il étoit, représentoit bien les yeux de Madame de...... il le garda, & ce fut sur ces yeux qu'il fit les vers suivans.

Que ay en tus ojos inés,
Que me matan; me matan,
Y no so que es, que me matan,
Me matan y no so que es,
Que ay en tus ojos inés,
Ojos de immortal desden,
Deçid que remedio espero,
Que quando os miro, me muero,
Y si no os miro tambien,
O tyrana de mi bien,
Di me piadosa, & Cortés,
Que ay en tus ojos inés.

Vous sçavez, ajoûta Arlequin, que quelque tems aprés, la guer-

re entre les deux Couronnes l'obligea de s'en retourner, on m'a dit depuis peu de jours qu'il eſt mort. Je ſens, lui dis-je, quelque choſe de bien tendre dans les vers que vous venez de me dire, je ne comprens pas comment les Eſpagnols qui ſont ſi fiers, conſervent tant de tendreſſe dans leurs ſentimens, & je trouve en general leurs galanteries ſi delicates, que je doute que les François ſoient capables de les imaginer.

Je ſuis ſurpris, me répondit Arleqnin, que vous n'en deviniez pas la cauſe. Les Eſpagnoles n'ont point de liberté, comme elles ne font l'amour que par des jalouſies, leurs Amans inventent mille moyens de les voir, & les obſtacles redoublent leur paſſion. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même en France, on n'a pas tant de difficultez à ſurmon-

ter, & on ſe rencontre facilement, pour peu que l'on en ait envie. Si les Eſpagnols, ajoûta-t'il, ont beaucoup de tendreſſe, avoüez-moi auſſi qu'ils ont une fierté bien extravagante.

Une Reine d'Eſpagne, continua-t'il, dont j'ay oublié le nom, perdit le Roy ſon mari, qu'elle aimoit beaucoup ; elle fut tellement indignée contre Dieu de le lui avoir oſté, qu'elle fit un Edit par lequel elle deffendoit à tous ſes peuples de croire en lui de ſix mois, pour lui apprendre à vivre. Vous riez de la viſion de cette Princeſſe, écoutez l'autre trait, c'eſt une réponſe qui fut faite par un Grand d'Eſpagne en apprenant la mort de ce même Prince : *où eſt-il mort*, demanda-t'il fierement, on lui répondit qu'il étoit mort dans ſon lit. *Ie ne m'étonne pas*, reprit l'Eſpagnol, *que Dieu l'ait tué, puiſqu'il l'a pris avec avanta-*

ge, s'il l'avoit pris corps à corps il auroit bien été homme pour luy. Se lo tomasse cuerpo à cuerpo faesse bien hombre por el. Je vois bien présentement, lui dis-je, pourquoi dans une Satyre un Auteur dit que l'Ange rebelle avoit été créé sous le Ciel d'Espagne. Cet Ange, dit l'Auteur, voulut parier avec Dieu, parce qu'il avoit l'humeur Espagnole. L'orgueil, reprit Arlequin, a quelque chose de si odieux, que c'est le seul vice qui ne peut se souffrir luy-même, les yvrognes, les joüeurs, & les autres débauchez, sont ordinairement bons amis, mais les orgüeilleux ne peuvent compatir ensemble, & la superiorité qu'ils prétendent les uns sur les autres les rend insupportables à eux-mêmes.

A propos de cela, ajoûta-t'il, il me souvient d'une avanture qui arriva au Duc d'Albe dans le tems que le Roy d'Espagne l'Envoya au

Roy de Portugal pour des choses dont le recit seroit presentement inutile. Le Roy de Portugal ordonna à un des plus grands Seigneurs de sa Cour d'aller au devant de luy à quelques lieuës de Lisbonne. Comme ils venoient tous deux dãs le même Carrosse, parlans de differentes choses du Portugal. Le Duc d'Albe luy demanda si la Cour étoit belle ; Le Portugais blessé de cette demande, & pretendant que le Duc ne devoit pas douter qu'elle ne fust au dessus de toutes les Cours du monde. On y voit, répondit-il fierement, cent hommes comme vous, cinquante comme moy, vingt-cinq comme vôtre Roy, cinq comme Dieu, & le Roy mon Seigneur : *Ciento come vos, cinquanta come io, vintecinque come il vostre Re, cinque come Dios, & il Re mi Sennor.* Le Duc qui sentit bien la fierté de cette réponse devint müet, &

n'en voulut pas ſçavoir davantage.

Avoüez, lui dis-je, que toutes ces extravagances marquent un terrible déreglement d'imagination, & qu'un orgüeilleux de ce caractere approche bien prés de la folie. C'eſt du Portugal, reprit Arlequin, que nous ſont venuës toutes les façons de parler outrées. Les Portugais ne diſent rien, quelque bas & quelque petit qu'il ſoit, qu'en des termes lumineux, & s'ils décrivent une chaumiere, leurs paroles ſont ſi hors de propos magnifiques, qu'on la prendroit dans leur deſcription pour quelque Palais enchanté. Ce que vous me dites, repris-je, m'eſt venu ſouvent dans l'eſprit, en penſant aux expreſſions outrées que j'ay veuës dans des Livres François qui ſatyriſent, ou qui loüent, & où d'ailleurs on peut trouver du bon ſens. Par exemple, dans la Preface des

Satyres du sieur de Courval Bonnet Gentilhomme Virroïs, imprimée l'an 1621. si je ne me trompe. Cette Preface est remplie d'expressions les plus extravagantes qu'on puisse imaginer.

Quand il parle contre les abus & les malversations des Financiers de son temps, il les appelle des ames ulcerées de symonies, tou- " tes pourries & putrefaites de sa- " crileges, gangrenées d'injustices, " chancrées & estiomenées de lar- " cins, gens qui fuyant le Soleil " & la lumiere de toute reforma- " tion, ne tirent & n'empruntent " leurs biens que dans les éclipses " du desordre ; Chats-Huants & " Chauve-Souris qui ne volent li- " brement qu'en la nuit de nos con " fusions. Vaultours & Corbeaux " rapineux qui ne se repaissent & " engraissent que des charognes " puantes de nos corruptions. Et " quelques lignes plus bas, aprés

avoir dit, qu'il ne craint ny leur indignation ny leur ressentiment, il ajoûte qu'il ne cherche que la
„ verité, & que ancré sur ce ferme
„ rocher, & affermi sur le cube de
„ cette belle résolution, &c. J'ay lû ce Livre: me dit Arlequin, & j'ay pris dans la même. Preface plusieurs choses que j'ay accommodées en Italien dans mes roles. Par exemple cet endroit: Aprés avoir loüé les Juges incorruptibles, qu'il compare au Fleuve Alphée, qui traverse la Mer sans se saler, pour aller porter ses eaux douces & claires à la Fontaine d'Arethu-
„ se. Ainsi font ces Messieurs, ajoû-
„ te-t'il, qui passent à travers l'O-
„ cean des concussions & rapines
„ sans rien retenir de leur saleu-
„ re, & vont rendre les eaux de
„ leur conscience pures & nettes
„ à la Fontaine d'Astrée. Si donc
„ continuë-t'il, j'ay censuré les
„ méchans qui le dos tourné à l'é-

quité. prenent le large de leurs "
appetits corrompus, & courent "
à toute bride où les rapineux "
estans de leurs avares passions les "
transportent. Ja à Dieu ne plai- "
se que je veüille pour cela te- "
merairement calomnier le Corps "
de la Justice, ny blâmer l'inte- "
grité des Parlemens, que je re- "
vere & adore comme les hauts "
Epicicles de la royauté, & arcs- "
boutans de l'Etat. Parlemens, "
qui représentent autant de Cieux "
diaphanes & crystalins en pure- "
té & solidité ; tous relevez de "
couronnes royales de nôtre Mo- "
narque, rehaussez de sa gran- "
deur, diaprez de sa gloire. Cieux "
qui n'ont pour Soleil que nôtre "
Roy, pour Pole que sa puissan- "
ce, pour Colures que sa bonté "
pour Meridien que son auto- "
rité, pour Orison que sa volon- "
té, pour Tropiques que ses Or- "
donnances, pour Zodiaque que "

„ la diversité des Chambres de Ju-
„ stice. Cieux, étoilez de vertus,
„ lambrissez de grandeur, azurez
„ de majesté, parsemez de diadé-
„ mes, enrichis de tapis, damassez
„ de Fleurs de Lys. Cieux qui ont
„ leurs Etoiles fixes, & leurs Astres
„ errants. Fixes ceux desquels la
„ conscience assise sur le cube so-
„ lide de l'équité, ne se détourne
„ jamais de la droite orniere de
„ la Justice. Astres errans, Les Ju-
„ ges qui se précipitent dans les
„ larges & creuses fondrieres de
„ l'iniquité, & se perdent dans les
„ broüillards & obscurs nuages de
„ l'injustice. Il acheve par ajoûter
que c'est à ces derniers à qui il
adresse ses Satyres.

Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que les Gascons tiennent dans leurs expressions quelque chose des Espagnols; assez, me répondit-il, leurs gasconades sont des rodomontandes adoucies. Par exemple celle

celle-ci : Vous connoiſſez Madame la Ducheſſe de ...... que l'on appelloit autrefois Mademoiſelle de .... elle avoit une ſœur, on les envoyoit toutes deux aux Eaux de Bourbon avec un équipage convenable à leur qualité. Un Eſcuyer Gaſcon avoit ſoin de cet Equipage, & dans tous les lieux où il paſſoit, il ne manquoit pas de commander abſolument, pour laiſſer à tous les hoſtes des idées de ſa Nobleſſe & de ſon autorité. Un ſoir dans un Bourg, il demanda à l'hoſteſſe ſi elle avoit de bon vin, quoy que les autres le trouvaſſent bon, il le trouvoit deteſtable. L'hoſteſſe qui étoit femme d'eſprit, connut d'abord le caractere de l'homme, elle luy fit apporter des vins de differentes ſortes, mais ils étoient tous mauvais à ſon goût : Mordis, Madame, luy dit l'Eſcuyer, je vois bien que vous ne me connoiſſez

pas, je bois à mon ordinaire le plus excellent vin du Royaume; & comme la femme le pria de lui en dire le nom : *C'est du vin Emetique*, lui répondit-il fierement, *& je n'en veux point d'autre.*

Je vais par occasion, ajoûta-t'il, vous dire une plaisanterie d'un Laquais Gascon du même Equipage. Ce Laquais étoit parvenu à acheter une montre, & pour s'en faire honneur devant tous ses Camarades, il leur demandoit à tout moment s'ils vouloient sçavoir qu'elle heure il étoit. Ses Camarades pour se mocquer de sa vanité, lui faisoient passer sa vie à tirer sa monstre de sa poche & à l'y remettre; à la fin le Gascon connoissant la raillerie s'en fâcha. Un jour étant sur la porte de la ruë, le hazard fit qu'un passant, qui apparemment avoit besoin de sçavoir l'heure : luy demanda qu'elle heure il étoit; le Laquais prenant

la demande pour une injure, lui donna un grand soufflet, & s'étant pris l'un l'autre, ils se battirent si vigoureusement que l'on fut obligé de leur jetter un sceau d'eau sur la tête pour les separer. Ensuite on leur démanda la cause de leur querelle, chacun dit ses griefs, & le mal entendu étant éclairci, ils s'embrasserent tous deux avec une grande amitié, qu'ils allerent cimenter dans le Cabaret, aprés quoi ils se quitterent, se demandant bien pardon de tous les coups qu'ils s'étoient donnez,

Peu de tems aprés étant revenus à la maison de nôtre ami: nous trouvâmes un souper fort propre, ensuite dequoy nous allâmes encore faire quelques tours dans le Jardin. Charmé du clair de Lune, de la tranquillité de l'air & du profond silence de la nuit. Le beau lieu, dis-je à Arlequin,

pour faire une déclaration d'amour. Serez-vous toûjours fou, me répondit-il, & n'est-il pas temps que vous pensiez à quelque chose de plus sérieux ? Ne vous souvient-il plus, repris-je, de cette Ode où Horace se plaint à Neere de luy avoir été infidele, c'étoit dans une nuit belle comme celle-ci qu'ils se redoubloient leur tendresse ; la Lune éclairoit comme elle fait à present : Neere l'embrassoit, luy jurant de l'aimer aussi long-temps que le vent feroit voltiger les cheveux d'Apollon. Cependant..... je vous entends, interrompit Arlequin, Neere le quitta pour un autre, n'est-ce pas l'ordinaire du cœur d'être toûjours inquiet, & de ne demeurer jamais en repos. Quelque fidelité que se jurent les Amans, il n'est pas en leur pouvoir de se tenir leur parole : on quitte souvent une Maîtresse aimable & belle, pour une

autre qui ne l'eſt pas, les plus grands charmes ſe trouvent dans la nouveauté, & comme dit un de nos amis.

La beauté retient mal un infidele Amant,
Ce n'eſt pas toûjours pour une autre plus belle,
Pour une plus nouvelle,
On court au changement.

Neere n'avoit peut-être pas grand tort de quitter Horace, ſa petite figure étoit mal propre à fixér un cœur, & à vous dire le vray, ſuivant ce que j'ay lû de luy, je me le repréſente comme un pigmée bourſoufflé, qui ne pouvoit tenir en haleine une grande paſſion. A la bonne heure, repris-je, mais pour revenir à ce que je vous diſois, ne trouvez-vous pas ce lieu bien propre pour faire une déclaration; Horace, me dit-il, dont vous venez de parler, étoit plus ſage que vous, vous ſçavez ce qu'il écrivoit à un de ſes amis qu'il avoit tort d'être jaloux

de lui, puiſqu'il touchoit à ſon huitiéme luſtre ; ſuivez ſon exemple. Vous me condamnez, repris-je, à m'enterrer de bonne heure. Il eſt tems, repliqua-t'il d'abandonner les folies du monde quand on eſt en âge de les connoître. Vous m'entendez bien, ne vous expoſez plus à badiner dans une ſaiſon où les badineries ſont ridicules. Mais, pourſuivit-il, pour revenir à ce que vous me diſiez de cet agréable lieu propre à faire une declaration. Je dirois volontiers ce qu'à dit un homme d'eſprit, pourquoy faut-il que toutes les declarations ſe reſſemblent, & n'en peut-on faire qu'avec des paroles. Au moins, luy dis-je, crois qu'il n'y a que ce moyen pour ſe faire entendre.

Vous vous trompez, me dit Arlequin, ne vous ſouvenez-vous point d'avoir vû dans mon Cabi-

net un petit tableau qui représente une jeune fille, & deux petits Amours à ses pieds, qui en badinant se jettent des Roses à la tête, Ce Tableau étoit dans la chambre de cette fille. Un jeune homme qui l'aimoit passionnément sans oser le lui dire, s'avisa un jour en cachette de peindre auprés de ces deux Amours, un troisiéme, le visage passionné, & la regardant avec une extrême attention. Le lendemain la Demoiselle y prit garde, cette galanterie en dit plus que n'auroient fait toutes les declarations du monde, & le troisiéme amour, quoy qu'en peinture, ne laissa pas de faire de grands progrés, la Demoiselle lui ouvrit la bouche, & lui donna la liberté de parler. Je ne veux pas vous dire les suites, vous ne manqueriez pas d'en faire quelque conte : à la verité la belle changea d'Amant quelque temps aprés & l'autre

ſe conſola de ſa perte.

Nous continuions ſur la même matiere, quand nous arrivâmes au bout d'une terraſſe, d'où à la clarté de la Lune nous découvrîmes dans un valon la belle maiſon de M. D. I...... Voilà une maiſon, luy dis-je, dont la Maîtreſſe, quoy que touchant à ſon neuviême luſtre, n'a pas été moins ſenſible, ſi vous ſçaviez ſa derniere avanture, luy dis-je, Vous..... Je l'ay ſçûë autrefois, interrompit-il, de ſon confident, qui me l'a dit quelque temps aprés qu'elle fut morte. Je vais vous la raconter. Vous connoiſſez D..... & vous ſçavez qu'il a été Page du Duc de..... perſonne au monde n'a un caractere d'eſprit plus propre à conduire une intrigue avec ſuccez. Ce talent le fit beaucoup aimer de ſon Maître. Ils vécurent tous deux enſemble pendant pluſieurs années, juſqu'à ce que le Duc fut obligé de ſe

marier. Comme la femme qu'on luy proposa, étoit fort au dessus de luy, la premiere chose qu'elle demanda, ce fut l'éloignement de D...... sans quoy elle rejettoit toute sorte de proposition. Le Duc disputa quelques jours, mais inutilement; il fit en particulier mille protestations à ce confident, il luy donna une somme considerable, & luy promit une protection éternelle. Un matin à la pointe du jour l'envie le prit de s'aller promener au Jardin Royal pour dissiper sa tristesse; à peine y fut-il entré qu'il apperçût au bout d'une allée deux femmes masquées tres-propres & tres-bien faites, il vit que l'une passoit dans l'allée prochaine, & que l'autre venoit à luy. Elle luy dit sans se démasquer qu'elle le cherchoit depuis quelques jours, pour luy apprendre qu'il y avoit des gens sensibles à sa peine, & qu'il ne tiendroit qu'à luy de se

servir de l'occasion que la fortune lui offroit pour se consoler. D.... surpris de ce discours, ne rêpondit que des remercimens generaux, mais cette femme le pressa si bien, & lui fit voir tant d'avantage & tant de plaisir, qu'il consentit à tout ce qu'elle lui proposoit, & ils prirent rendez vous pour le lendemain matin dans la grande allée de l'Arsenal.

D..... trouvoit cette avanture si extraordinaire, qu'il fut sur le point de manquer au rendez-vous. Cependant il y fut & il trouva les deux mêmes personnes masquées & habillées comme le jour précedent, assises du côté du Mail, qui s'amusoient à regarder la Riviere. La premiere chose par où commença une de ces inconnuës, ce fut de lui donner une bourse avec trois cent pistoles, le priant de l'accepter, & en cela de donner à celle qu'il devoit aimer, une pre-

miere marque de sa tendresse. Quelque désolé que fut ce jeune homme, un si beau commencement le remit d'autant plus, qu'il luy fit envisager de plus belles suites. Il fit des remercimens à peu prés comme ces femmes les demandoient, aprés quoy il fut question de se démasquer. La conversation étoit déja un peu vive, & les sentimens commençoient à paroître. Enfin à peine les inconnuës furent démasquêes, que D...... vit deux femmes jeunes, les yeux pleins d'amour & de feu. Il fut fort embarrassé qui étoit celle à qui on le donnoit, & elles pour se divertir le laisserent quelques momens dans cet embarras, & le presserent de choisir celle vers qui il sentoit que son cœur panchoit le plus. Comme le choix étoit dangereux, il répondit obligeamment sans se déterminer. Enfin on le détermina; leur inclination fut extrême, &

cette maiſon que vous voyez dans ce valon a caché les beaux endroits de leur tendreſſe. Il l'y venoit voir toutes les ſemaines comme un homme qui faiſoit des allées & des venuës avec un air myſterieux pour une affaire importante. Cependant, luy dis-je, cette femme avoit donné des ſcenes aſſez connuës, & paſſoit pour une perſonne aſſez naturelle. Il eſt vray, reprit Arlequin, mais comme ſes folies avoient fort terni ſa reputation, elle s'étoit retirèe dans cette maiſon où elle ne voyoit perſonne, & cela, non pas pour changer de conduite, mais pour ſe faire un dehors de vertu qui puſt tromper les credules. & donner au monde des idées de reformation. Il me ſemble, repris-je, avoir oüi dire que leur amour ne dura pas long-temps; c'eſt ce que j'allois vous raconter, reprit Arlequin, Voici comme il finit.

D.... ſoit par tendreſſe, ou par interêt, étoit devenu paſſionné pour cette femme ; mais elle, au contraire, qui étoit friponne naturellement, avoit trouvé le moyen de commencer une nouvelle intrigue avec Dorbigny, qui l'alloit voir en certains jours que D.... ne devoit pas s'y rencontrer : Cependant le hazard fit qu'il y alla un ſoir qu'on ne l'attendoit pas. La confidente fut fort embarraſſée de l'apparition ſubite de cet amant que le long uſage commençoit de rendre ennuyeux. La Dame qui vouloit cacher cette intrigue à ſon nouveau favory, fit dire à l'autre qu'elle étoit avec un de ſes parens, qui l'étoit venu voir pour une affaire, & qu'elle le prioit de ne point paroître, de peur que ſa preſence ne fit imaginer quelque choſe de peu avantageux à ſa reputation. D.... ſe retira auſſi-tôt, faiſant

ſemblant de croire ce qu'on luy diſoit, mais il paſſa la nuit dans ce valon, rodant autour de la maiſon, pour voir la fin de l'aventure. Le matin à la pointe du jour, il vit un cheval à la petite porte du parc, qui donne vers le bois que vous voyez ; un moment aprés il apperçût un homme qui en ſortoit, accompagné d'une femme, & il les vit tous deux s'embraſſer, & ſe dire un adieu apparemment bien tendre, il crût connoître Dorbigny, mais pour en être mieux aſſuré, il alla à lui comme un voyageur qui s'eſt égaré, & qui demande le chemin ; l'autre lui répondit qu'étant étranger en ce pays-là, comme lui, il étoit bien faſché de ne pouvoir lui rendre ce petit ſervice. Aprés s'être ſeparez D..... au deſeſpoir de l'infidelité de ſa maîtreſſe, reſolut de lui aller dire mille injures ; dans cette penſée il fut à la

petite porte par où étoit sorty cet amant ; il vit sur l'herbe un porte-lettre brodé d'or , où il trouva plusieurs lettres , & le portrait de sa maîtresse ; qu'apparemment Dorbigny avoit laissé tomber en montant à cheval. Cette avanture lui fit changer de dessein ; & resolut de se vanger par un endroit plus cruel pour elle que tous les reproches d'infidelité, ausquels ses amans l'avoient accoûtumée ; il lui écrivit une lettre sanglante ; & pour achever de la desesperer , il lui dit que Dorbiyny la méprisoit jusqu'au point qu'il avoit sacrifié ses lettres & son portrait à une personne qui les lui avoit remis entre les mains , & qu'il les lui feroit voir pour l'accabler de confusion.

Dieu sçait l'effet terrible que fit cette lettre ; la femme vint aussi-tôt à Paris , & fit prier D.... de l'aller voir. Aprés une infinité

de reproches, & de menaces, il luy montra les lettres & le portrait, ſans vouloir les lui rendre, & il ſortit comme un homme furieux, & capable de ſe porter aux plus violentes reſolutions. Sans doute que l'hiſtoire auroit eu des ſuites faſcheuſes, mais dans ce tems-là Dorbigny fut obligé de ſortir de France, pour des raiſons, & les choſes ne furent pas plus avant.

Cette femme fit tout ſon poſſible pour appaiſer D.... mais il tint bon, & ne voulut jamais revenir; il ſe retira dans ſa Province avec le bien que le Duc ſon maître lui avoit donné, & on m'a dit qu'il y vivoit dans une paix & une tranquillité achevée. Je demanday à Arlequin s'il étoit marié, & il me répondit que non. Je m'en doutay bien, repris-je, car il eſt aſſez mal-aiſé de joindre la paix avec une femme. Ces

jours passez un homme de qualité me disoit qu'il avoit trois grands maux ; la goutte, la nephretique ; & une femme. Il est vray qu'il me parloit en riant, mais au travers de sa plaisanterie je ne laissois pas de voir une sorte de verité. Cependant, me dit Arlequin, celle que vous entendez, est un exemple de vertu ; j'en conviens, repris-je, mais voicy quatre Vers qui vous apprendront le caractere des femmes vertueuses.

Le Juste au sentiment du Sage,
Peche sept fois, & davantage.
Et la femme juste, combien ?
Ma foy le Sage n'en dit rien.

Malgré vos Vers.me dit-il, je vais vous raconter de quelle maniere la personne dont nous parlons donna à son premier mary les bons sentimens que nous luy avons vûs Non pas , s'ils vous plaît, lui dis-je, vôtre Histoire est trop serieuse, gardons là pour quand nous serons dans une hu-

meur philosophique. Mais au lieu de cela, je veux vous dire une petite friponnerie d'une jeune personne, que j'appris ces jours passez. Cette friponnerie ne fera aucun tort à vos femmes de vertu. aussi bien je vous vois l'esprit qui vise à la morale; & quand il est en chemin vous sçavez bien qu'il n'y descend pas, mais qu'ils s'y precipite.

Pour éviter cet inconvenient, repris-je, écoûtez-moy, & vous verrez une friponne qui jouë son mary assez plaisamment. A Paris une femme de famille, mariée par politique depuis deux ans, à un jeune homme qu'elle n'aimoit ny ne haissoit, avec cela, jolie, pleine d'esprit; & par un miracle extraordinaire, bonne, & sans orgueil. Cette femme, dis je, alloit souvent joüer dans une maison, où elle n'avoit jamais perdu que son argent, parce qu'elle ne joüoit qu'-

avec des femmes. ou qu'avec des hommes interessez, & peu propres à lui gagner le reste. Cependant comme le diable ne dort jamais, un jour elle rencontra dans cette maison un jeune homme fait à peindre, & dans lequel elle crût voir mille bonne- qualitez qui n'y étoient pas. Il se parurent à peu prés l'un à l'autre avec les mêmes agrémens, & se laisserent échaper des bluettes qui firent en peu de jours une incendie qui ravagea leur cœur avec beaucoup de rapidité. Vous voilà entousiasmé, me dit Arlequin, & si vous n'y prenez garde, vous les allez tous deux reduite en cendre avãt qu'ils se soient rien dit ny rien fait. Ils se diront, repris-je, & ils se feront avant qu'il leur arrive aucune catastrophe. A la premiere occasion ils se dirent les choses les plus passionnées : Ils se crurent tous deux, & se sentirent assez obligez

l'un à l'autre pour se recompenser ; aprés quoy ; suivant l'ordinaire des violentes passions, le torrent passé, l'eau reprit son cours naturel, & n'eut rien que de doux & de tranquille.

Cependant comme un amant n'est jamais satisfait, & que l'amour donne quelquefois des pensées bizarres, celuy cy devant jaloux du mary de sa maistresse, & la querella de ce qu'elle couchoit avec lui, comme si c'eût été sa faute. Voicy le moyen de n'y pas coucher, reprit-il ; il lui dit de prendre une ardoise, de se l'appliquer sur le sein pendant quatre ou cinq nuits, & qu'elle lui laissa faire le reste. Cette femme obeït, l'ardoise lui rendit le visage plombé ; le mary ; la belle-mere, & toute la famille, furent surpris d'un changement si prompt, & on apprehenda les suites, l'amant sans témoigner prendre trop d'interest

à cet accident, dit qu'il connoissoit un Medecin habile, sur tout pour ces sortes de maux ; il luy dit l'indisposition, & lui insinua que le mary avoit eu avant son mariage quelques petites galanteries, dont peut être il n'étoit pas trop bien guery, qu'en tout cas, ces maux lui avoient laissé dans le temperamment un mauvais levain, facile à communiquer à sa femme, qui tiroit toutes ses humeurs malignes pendant la nuit. Il ajoûta qu'il croyoit qu'une separation de lit étoit necessaire, que neanmoins ils s'en rapportoit à son sentiment, & que pour lui ne connoissant rien dans les maladies, il ne parloit que par conjecture Le Medecin donna d'abord dans son avis ; l'autre le pria de ne pas dire ce qu'il venoit de lui confier, mais seulement d'y penser, & de former là-dessus sa resolution. Aprés que le Medecin eût vû la

malade, il prit le mary en particulier, & luy dit que comme Medecin, & comme Chrétien, il étoit obligé de luy parler en conscience. Il luy demanda s'il n'avoit pas eu autrefois certaines choses secrettes, dont il ne fût pas bien guery; qu'il connoissoit clairement que la maladie de sa femme venoit d'une communication d'humeurs mauvaises, qui se faisoit pendant la nuit, qu'il luy conseilloit de ne pas coucher avec elle, qu'auparavant il ne se fût mis dans les remedes, qu'autrement le mal auroit des suites fascheuses pour elle, & qu'en un mot il ne répondoit pas de sa vie.

Ce discours étonna fort le mary, qui se retira dans un appartement separé, & se mit dans les remedes. Pendant ce temps-là, sa femme, qui ne mettoit plus d'ardoise, reprit sa premiere santé; l'amant le fit remarquer au Medecin, qui le

disoit au mary ; & mille fois le jour ce bon homme demandoit pardon à sa femme de l'avoir mise en danger de sa vie. Trois mois aprés, croyant être en bonne santé, suivant les regles de la Medecine, il revint au lit de sa femme. L'amant au desespoir, ordonna encore les ardoises, qui firent le même effet ; le Medecin revint, tout surpris que ses remedes eussent été inutiles ; il dit au mary qu'assurement il n'étoit pas encore guery, que sa maladie êtoit inveterée, & qu'il avoit en luy un levain ancien qu'il falloit expulser par des remedes violens. Le mary plus effrayé qu'auparavant, se remit dans les remedes, qui cette fois le penserent tuer. Cependant comme il étoit jeune, & qu'il avoit un bon fond de temperament, il revint en convalescence.

Dans ce temps la femme eut

quelque demêlé avec sa fille de chambre, qui étoit sa confidente. Cette fille pour se vanger, avertit secretement le mary, à qui elle dit tout, & s'offrit de luy faire entendre leur conversation. Le mary en sçût plus qu'il n'en vouloit apprendre ; & la patience luy échapant à la raillerie outré qu'ils faisoient de sa simplicité, il entra dans sa chambre comme un homme furieux. L'amant disparut, & sa femme se sauva dans la chambre de sa mere, comme une personne desesperée. La mere tâcha d'apaiser son gendre; cependant elle fit au moment conduire sa fille chez une des ses parentes ; le lendemain on la mena dans un Convent, & aussitôt on eut recours à un Ministre, qui arrêta l'affaire. Depuis, les choses ont entierement changé ; la femme est morte, & l'amant par un revers de fortune, à quoy se

doivent

doivent assez attendre les gens de son caractere, a été obligé de se sauver dans les pays étrangers, pour éviter la peine de ses concussions.

Le lendemain se passa à jouër aux échets; nous lûmes; nous reçûmes quelques visites., & ce jour-là nôtre promenade fut courte. Le jour suivant étant tous deux éveillez à la pointe du jour, nous allâmes nous promener au bord d'une prairie, extrêmement étenduë, c'étoit sur la fin d'Avril, & la saison étoit avancée, nous montâmes sur une hauteur, d'où l'on découvroit un beau païsage. Arlequin qui aimoit la campagne, aprés avoir consideré un peu de temps tous les environs du lieu où il étoit, il faut avoüer, me dit-il, que la vie champêtre a quelque chose de bien doux: je lui dis que pour la bien goûter il falloit être sans desirs & sans am-

bition, & se contenter des seuls plaisirs, & des seuls biens de la nature, sans quoy la campagne n'étoit qu'un triste sejour, où l'homme se presentant toûjours à lui, se donnoit un spectacle desagreable. C'est une chose bien chagrinante, reprit-il, que d'être reduit à s'entretenir soy-même, lorsqu'on n'a rien de bon à se dire. Quand Monsieur le Chancelier le Tellier étoit en sa Maison de Chaville. Il envioit toûjours le bonheur d'un berger qu'il voyoit tous les matins assis au haut d'une roche, joüant du flageolet, pendant qu'il gardoit son troupeau. Ce sage Ministre montant un jour à saint Germain l'escalier avec Monsieur Colbert, pour aller au Conseil, un étourdy qui descendoit, passa entre eux, & les heurta en passant. Monsieur, dit Monsieur le Tellier à Monsieur Colbert, cet homme est bien heu-

reux, & Monsieur Colbert lui en demandant la raison ; c'est, reprit Monsieur le Tellier, qu'il ne nous connoit ni vous ni moy. Ces personnes sentent bien en quoi consiste le bonheur ; & quand ils parlent ainsi on doit les croire sur leur parole. J'ay autrefois oüy parler d'un païsan de saint Germain qui n'avoit jamais vû le Roi; on l'envoya chercher pour lui demander si cela étoit vray ; le païsant répondit que ouy. Le Roi lui demanda s'il avoit du bien, & le païsan lui dit que jusques-là, son travail lui avoit donné ce qu'il lui étoit necessaire pour vivre, & qu'il n'en souhaittoit pas davantage. Il voulut sçavoir s'il étoit marié, & s'il avoit des enfans; ce bon homme lui répondit à tout: Et comme le Roy sçût qu'il avoit un jardin il lui offrit des fleurs & des arbres pour l'embellir. Ce païsan se sentant obligé de cette offre,

lui demanda pardon s'il ne l'acceptoit pas, lui disant qu'il ne mettoit dans son jardin que des choses necessaires à la vie ; & comme le Roy le pressa : Sire, lui dit-il, si je reçois cette grace, je seray obligé de venir souvent me presenter à Vôtre Majesté, pour l'ẽ remercier, & cela troublera mon repos : Je n'ay jamais vû vôtre Cour que presentement, ne me donnez rien qui m'oblige d'y revenir, Le Roy touché de cette réponse, laissa aller ce bon homme, sans le presser davantage, admirant sa moderatio.. & son indifference.

J'avois appris cette histoire, luy dis-je, du Comte de.... qui étoit à saint Germain en ce temslà : ce bon homme trouvoit son seul plaisir dans la vie champêtre, qu'il avoit toûjours aimée. En effet, reprit Arlequin, peut-on rien voir de plus heureux qu'un homme qui se contentant du bien de

ses peres, passe ses jours à le cultiver.

Heureux celuy qui sans affaires,
Suivant l'exemple de ses peres,
Voit couler ses plus jeunes ans
Dans la culture de ses champs.
Eloigné du bruit des trompetes
Et charmé du son des musettes,
Sans craindre les flots agitez,
Il goûte en ces lieux écartez,
Dans le repos & le silence,
La paix, le calme & l'abondance.
Il voit mener dans des valons,
Paître ses bœufs & ses moutons,
Il enferme son miel, le present des abeilles,
Il tond ses brebis tous les ans,
Et lorsque les roses vermeilles,
Viennent couronner le printemps,
Il en amasse des corbeilles,
Pour les offrir aux Dieux protecteurs de ses
champs.
Tantôt couché sous un vieux chêne,
Retenu par un doux sommeil,
Le zephir de sa tendre haleine,
Le rafraîchit à son reveil,
De son lit de gazon il écoûte les plaintes,
Que se font dans les bois les oiseaux amoureux

Je suis fâché, me dit-il, d'avoir oublié le reste; c'est une version, ou une imitation d'une Epode d'Horace, où il décrit les plaisirs de la

vie champêtre. Ces plaisirs m'ont toûjours touché sensiblement. Donnez-moi, je vous prie, ajoûta-t-il, la liberté de faire icy quelques reflexions ; le lieu où nous sommes me les inspire. Je sçay, lui dis-je, tout ce que vous m'allez dire. Il n'y a rien de si charmant que la vie champêtre, pour un homme qui en sçait joüir. Il faut pour cela, reprit-il, que l'heritage de nos peres nous suffise, & qu'il ne soit pas assez grand pour faire naitre des passions, qui puissent agiter nôtre cœur ; alors le monde nous laisse en paix, parce que nous ne lui demandons rien ; nos défauts ne nous attirent aucun mépris, & nos vertus, si nous en avons, ne donnent aucune jalousie, toûjours contens du monde ; nous ne craignons ni ses biens ni ses maux ; & toûjours contens de nôtre fortune, nous n'avons que de remercimens

à lui faire de la mediocrité où elle nous a mis, & des grands biens qu'elle ne nous a pas donnez, Nôtre chaumiere nous est un abry contre les chagrins, & nous ne voyons aucun soin voltiger autour des lambris de nôtre chambre. Les jours se levent clairs & serains pour nous; l'air que nous respirons est toûjours pur; les passions mêmes respectét nôtre cœur, & si nous en sentons quelquefois, ce ne sont point celles qui sont venuës dans le monde aprés la corruption de la nature, mais celles qui étoient dans l'état d'innocence, sans aiguillon, & sans desordre; & qui n'alterent jamais, ny la raison ny la vertu.

Vous me ravissez, lui dis-je, & si je racontois quelque jour ce que vous venez de me dire, personne ne me voudroit croire; vos pensées sont d'un homme si éloigné du caractere dont on vous

croit dans le monde, qu'on les prendroit pour les meditations d'un Philosophe. Les personnes, me dit-il, qui ne me voyent que sur le Theatre, ne me connoissent point tel que je suis; mon habit & mon masque leur déguisent mon visage & mes sentimens, mais mes amis particuliers sçavent que les plaisanteries du Theatre me touchent bien moins que les reflexions de la Philosophie: ç'a été, reprit-il, dans une de ces reflexions, qu'en lisant un jour les Odes d'Horace, je traduisis quelques Vers de celle qu'il écrit à Licine.

Licine, vous vivrez dans une paix profonde
Eloigné du bruit & du monde.
Celuy qui sçait aimer la mediocrité,
Dans sa cabane en seureté,
Inconnu, sans Palais, à couvert de l'envie,
Goûte tranquillement les douceurs de la vie,
Un grand pin par les vents est souvent agité,
Les Châteaux élevez d'un poids precipité,
Par leur débris pesans, accablent les campagnes,
Et la foudre détruit les sommets des montagnes.

Heureux un cœur bien preparé
Quand tout luy rit, il craint un changement
contraire,
S'il est malheureux il espere
Du sort, un bonheur assuré.

Voilà, ajoûta-t-il, les sentimens que donne la vie champêtre : Nôtre cabane nous met en sureté contre les entreprises de la fortune. Ha, je vous en prie, luy dis-je, vous m'accablez par vôtre Philosophie, & je vous vois aujourd'huy d'humeur, que si Socrate revenoit au monde, il ne feroit que blanchir contre vous.

Dans ce temps-là nous apperçûmes assez prés de nous un jeune berger & une assez jolie bergere, qui apparemment ne se haïssoient pas ; il nous parut que la bergere grondoit son amant : En effet, elle le repoussoit, & s'éloignoit de luy sans vouloir l'écoûter. Le berger, qui sans doute vouloit marquer du res-

ſentiment, ſe mit à chanter ces quatre Vers.

Dans nos bois ſur la fougere,
Tircis chantoit l'autre jour,
Heureux qui vit ſans bergere,
Heureux qui vit ſans amour.

La bergere bleſſée de ces paroles, ſe retourna de dépit, & luy dit qu'elle le feroit bien repentir de ſa chanſon. Sa petite colere nous réjouït. Nous n'eûmes pas le loiſir de voir leur racommodement, qui arriva ſans doute, comme il arrive toûjours en pareilles occaſions, Comme le Soleil commençoit à être chaud, nous fûmes d'avis de revenir. Nous nous amuſâmes à lire le reſte du jour. Le ſendemain nous allâmes rendre quelques viſites à d'honnêtes gens avec qui nous avions fait connoiſſance, & le jour d'aprés nous revinſmes à Paris, d'où une affaire imprevûë m'éloigna, & nous

ne pûmes, Arlequin & moi nous réjoindre qu'à Fontainebleau, où nous reprîmes nos conversations de la maniere que je vais dire.

DIALOGUE III.

AU retour de mon voyage, je passay quelques jours à Paris, aprés quoi j'allay à Fontainebleau pour voir les divertissemens de la Cour. Le soir de mon arrivée les Comediens Italiens répréfenterent Arlequin valet êtourdi, & le lendemain le Roi fut à la chasse, les Dames y étoient, les unes en Carosse & les autres à Cheval, mais toutes plus belles & plus brillantes que le Soleil.

N'est-il pas vray, dis-Je à Arlequin, que voilà un peuple bien éveillé & bien fretillant. Ne trouvez-vous pas aussi les hommes biẽ faits, me rêpondit-il, voyez ces

deux-là. Ce sont les perles de la Cour, luy dis-je, mais c'est dommage qu'ils soient un peu étourdis; vous connoissez bien mal vôtre Nation, reprit-il. Trouver étrange qu'un François jeune soit étourdi. Il y en peut avoir par hazard qui ne le soient pas, mais je ne voudrois pas être condamné à les chercher. Ces deux jeunes gens que nous venons de voir, ajoûta-t'il, tout étourdis qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir des intrigues infinies. Il y a trois ou quatre jours que la Cour se promenant sur le soir dans les Jardins, deux filles de la Ville les regardoient, & puis se disoient l'une à l'autre, ma cousine, voilà qui ouvre furieusement l'appetit; elles disoient bien d'autres choses, mais je n'ay garde de vous les apprendre, on m'a assuré depuis quelques jours que vous êtes devenu babillard, que vous publiez tout ce qu'on

vous dit, & qu'il ne faut se fier à vous qu'à bonnes enseignes. Ne craignez rien là-dessus, lui dis-je, je sçay taire ce qu'il faut ; à la verité je ne fais pas scrupule de raconter les bagatelles du monde tel qu'il est : mais croyez-vous qu'on ne puisse tirer aucune utilité de mes paroles, elles ne sont pas si inutiles que vous pensez. On y découvre le caractere de bien des personnes, & comptez-vous cela pour rien. Quand on a à vivre dans le monde, n'est-on pas bien aise de le connoître ? J'en demeure d'accord, me dit Arlequin, mais comment est-ce que les histoires que nous nous disons quelquefois peuvent faire connoître le monde: On ne peut pas mieux, lui dis-je. Par exemple, ces jours passez j'allay voir Madame........ vous sçavez toute pieuse qu'elle paroît, qu'elle n'échappe gueres l'occasion, & qu'elle sçait écrire des bil-

ſets auſſi galans que femme de la Cour; cependant elle garde un dehors de vertu exemplaire, à cauſe d'une jeune perſonne fille de ſon mari, dont elle a bien voulu ſe charger. J'entray dans ſa chambre dans le temps qu'elle lui faiſoit des leçons de ſageſſe. *Ma bonne Mama*, lui répondit-elle en lui baiſant les mains, *vôtre morale m'effraye, mais vôtre vie me raſſure.* Peut-on mieux que par ce trait là découvrir l'hypocriſie de la belle-mere.

Un autre trait de la même enfant. Il me ſemble, dit Arlequin, qu'elle ne m'eſt pas inconnuë; elle ne doit pas l'être, repris-je, nous en avons parlé cent fois. N'eſt-ce pas elle, repliqua-t'il, que le Chevalier de...... vouloit baiſer en badinant. Oüi, luy répondis-je, c'eſt elle-même, j'allois vous le dire, le Chevalier a prés de ſoixante ans, il lui dit qu'elle le pouvoit

baiser sans peché ; *C'est pour cela*, répondit-elle, *que je ne le veux pas faire*. Cette réponse ne fait-elle pas bien voir le caractere de la petite friponne ?

Vous me faites souvenir, me dit Arlequin, d'un trait qui marque bien la folie d'une femme. C'est Madame de....... Il seroit mal-aisé de trouver une personne qui eust plus d'esprit, c'est une conversation telle qu'on la veut, sublime, ou aisée, sur les modes, sur les sciences, ou sur la galanterie, elle parle admirablement bien, & elle écrit encore mieux s'il est possible. Cependant elle a une folie qui la rend ridicule ; Voici ce que c'est, quand elle lit, & qu'elle est à la derniere ligne de la page, elle se met un masque sur le visage avant que de tourner le feüillet, de peur qu'en le tournant elle ne fasse du vent qui l'enrhume. Voilà, lui dis-je, comme les histoires, ou

plûtoſt les petits traits hiſtoriques, découvrent le caractere des gens, ainſi pour revenir à ce que je vous diſois il n'y a qu'un moment, je ne trouve nullement inutile tout ce qui peut donner cette connoiſſance.

Il y a long-temps, me dit Arlequin, que je connois cette femme, elle n'eſt plus jeune, il y a même quelques années qu'elle ne l'eſt plus, mais elle l'étoit beaucoup quand je vins en France. Elle n'avoit alors que douze à treize ans, belle, un air vif & plein d'eſprit, pourtant un peu feroce, mais malitieuſe, ſur tout quand elle paroiſſoit parler avec ingenuité. Dãs ce temps on parloit de Madame de..... qui n'égratignoit pas ſes Amans, & cette petite fille dit un jour *qu'elle etoit ſi bonne, ſi bonne* qu'elle ne refuſoit jamais rien. Monſieur le......aima dans ce temps-là cette fille, & ce fut lui

qui fit pour elle ces vers imitez d'Horace, qui convenoient si bien à sa passion. Je ne sçay si je m'en pourray souvenir. Arlequin resva quelques momens, aprés quoy ; je les tiens me dit-il. Les Voici :

Vous me fuyez, belle Bergere,
Comme un Faon qui cherche sa mere
Sur des rochers inhabitez,
Le moindre objet frappant sa veuë,
La moindre feüille qui remuë,
Le fait mourir de peur dans ces lieux écartez.
Helas ! je vous poursuis, mon aimable Bergere,
Non comme un Tigre devorant,
Cessez de suivre vôtre mere,
Il est temps de suivre un Amant.

Dans ce temps-là nous vîmes venir à cheval Madame ...... qui galopoit de si bonne grace, que Talestris ne s'en fust pas mieux acquittée. Elle est belle & d'une santé vigoureuse, ne sçavez-vous point, me dit Arlequin, qu'elle a perdu un Procés contre le Duc de ..... Non, luy dis-je, je ne sçavois pas même qu'ils eussent un Procés, car je les ay veus plusieurs fois se par-

ler comme de bons amis ; cela vous étonne-t'il, reprit Arlequin, quelques affaires que les honnêtes gens ayent ensemble, ils conservent toûjours la même politesse. Les injures & les malhonnêtetez ne conviennent qu'à des Plaideurs faquins, qui défendent leur droit par des manieres brutales, & qui soutenus de Procureurs fripons, & d'Avocats calomniateurs, veillent continuellement à surprendre leurs Juges, mais les gens de condition ne plaident point ainsi. Pour revenir à ce que je vous disois, reprit Arlequin, vous sçavez que la Dame dont nous parlons avoit une belle-sœur, qui n'a jamais voulu se marier, parce qu'elle aimoit ce Duc. En mourant elle lui laissa une de ses Terres d'un revenu assez considerable, que le pauvre garçon avoit assurément bien gagnée. Madame...... prétendit que la donation étoit nul-

le, & la voulut faire casser. Je ne sçay point le dêtail de la procedure, mais le Duc gagna son Procés. En sortant de l'Audiance, la dame s'approchant de lui, Monsieur, lui dit-elle, vous avez eu à bon marché la Terre que vous m'ôtez. *Je suis ravi, Madame,* lui répondit-il, *que vous sçachiez ce qu'elle me coûte. Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir pour le même prix.*

A propos, reprit-il, achevez-moi l'histoire que vous me racontiez ces jours passez de la nouvelle mariée que vous salüâtes à la Comedie. Tres-volontiers, lui dis-je, il y a deux ans que son pere la maria par interest à un homme assez sot, mais riche, & qui ne l'aimoit point. Il lui avoit promis deux cent mille francs, argent comptant; cependant il ne lui donna le jour des nôces que cinquante mille écus, lui promettant le reste dans un mois. Le gendre, homme massif

comme un Financier qu'il étoit. fut ſurpris du procedé, mais par honneur il y conſentit. Une heure aprés il ſe raviſa, & réſolut de n'approcher point ſa femme qu'il n'euſt receu toute la dot. En effet, la nuit quand on l'eut couchée, & que chacun ſe fut retiré, le mari demeura muet & immobile, ſans donner le moindre ſigne de vie, & cela dura cinq ou ſix nuits. La femme ſurpriſe, luy demanda la cauſe de ſon engourdiſſement, il lui répondit que ſon pere l'avoit trompé, qu'il ne lui avoit pas donné les deux cens mille francs qu'il lui avoit promis, & qu'il ne l'approcheroit point qu'il ne fut entierement payé. Le pere fut obligé de le ſatisfaire, aprés quoi elle s'attendit à paſſer la plus belle nuit de ſa vie, mais voyant que ſon mari recommençoit à dormir. *Monſieur*, lui dit-elle en l'éveillant, *mon Pere ne vous a-t'il pas*

payé le reste de ma dot ?

Dans ce moment nous vîmes passer le Comte de...... à cheval, qui couroit vers l'endroit où étoit le Roy. Il me fait souvenir, lui dis-je, d'une chose qui arriva à son pere à Madrit, Vous sçavez qu'il étoit dans la Cour d'Espagne pour des affaires qui..... Je sçay, interrompit il, tout ce que vous me pourriez dire là-dessus. En faisant, repris-je, auprés du Roy les affaires de son Maître, il faisoit les siennes auprés des Dames, comme il étoit galand & plein d'esprit, il plut à une femme, à la verité d'une vertu mitigée, & plus distinguée par sa condition que par l'austerité de ses mœurs. Ils s'aimerent tous deux long-temps & avec une fidelité exemplaire ; cependant le Comte revint au temperamment de sa Nation, & comme François, il eut quelque goust pour le changement.

Sa Maîtresse s'en apperçut, sçachant un jour qu'il devoit aller à la Comedie, elle voulut être avec lui dans sa Loge, & remarquant qu'il faisoit des airs gracieux à sa nouvelle inclination, qui étoit vis à vis, elle lui donna un soufflet devant le Roi & toute la Cour, *Assi trato un traydor*, luy dit-elle, le Comte l'embrassa au moment, & l'on trouva son procedé fort galant.

La chasse continuoit toûjours, & le temps étoit parfaitement beau, le Cerf commençoit à être sur ses fins, & il fut pris au bord de la Forest du côté de Bourron. Nous étions, Arlequin & moi, sur une hauteur. En voyant courir le Prince D...... sçavez-vous, lui dis-je, ce qu'il fi accroire à un homme qui lui racontoit des choses merveilleuses, qu'il prétendoit avoir veuës autrefois à la chasse. Il lui dit qu'un jour un Cerf

fatigué s'arrêta, que le sonneur lui jetta sa trompe, & que comme ce Cerf se levoit pour courir encore, le bout de la trompe lui entra dans le derriere, & qu'en courant le vent fit toûjours sonner cette trompe pendant tout le tems de la chasse.

Et le Cheval qui arrête les Lievres, me dit Arlequin. Un Cheval qui arrête les Lievres, repris-je, vous ne sçavez donc pas la plaisanterie, repliqua-t'il, je vous la dirai une autrefois.

La chasse dura ce jour-là jusqu'à cinq heures, aprés quoi le Roi revint, & tout le monde s'alla reposer. Le soir les Comediens François devoient joüer, & les Italiens ne joüoient pas. Cela nous donna occasion, à Arlequin & à moi, de nous aller promener dans les Jardins. Nous apperçûmes au bout d'une allée, le bon...... qui tout bel esprit qu'il est, ne laisse pas d'être

le meilleur homme du monde. Aussi-tôt qu'il nous vit, il se glissa dans une allée voisine, il nous parut resver à quelque chose de serieux, & Arlequin faisoit scrupule de l'aller joindre. Je suis seur, lui dis-je, qu'il ne resve qu'à quelques nouvelles amours, & puis quand ce ne seroit que pour faire enrager un bel esprit, il faut aller interrompre sa réverie, ne risquons point cela, me dit Arlequin. Ces gens-là ont le sang chaud, & on s'attire des choses desagréables, bon de ses confreres, lui dis-je, mais de lui, un peu de froideur, qui passera en un moment. Nous l'allâmes donc chercher, & nous le coupâmes dans une allée, où il ne put fuïr. D'abord un serieux un peu chagrin ombragea son visage, deux ou trois rides parurent sur son front, Arlequin me fit signe; laissez-moi faire, lui dis-je tout bas. Un moment

ment aprés je le mis de bonne humeur, en luy promettant d'un excellent vin de Montalcin, qu'on m'avoit depuis peu envoyé d'Italie. Tout à coup son front s'applanit, & son triste visage se rasserena autant qu'il le pouvoit être, aprés quoy il nous demanda avec un air de confiance, si nous pourrions deviner ce qu'il faisoit; Je suis amoureux, nous dit-il, depuis que je suis à Fontainebleau, & je fais des vers pour ma Maîtresse, je finissois le dernier dixain.

Le Soleil ne luit pas sans tache,
L'amour même tout beau qu'il est,
Nous paroîtroit pour être laid,
N'étoit le bandeau qui le cache.

Ces vers sont jolis, luy dis-je, mais pourquoy dire que *le Soleil ne luit pas sans tache*; C'est, nous répondit-il, que ma Maîtresse est bossuë & louche, & par là je la console de ses défauts. Ne vaudroit-il pas mieux, repris-je,

ne luy en point parler du tout. Mais sçachons qui est cette bien-heureuse, qui a sçû trouver le chemin de vôtre cœur. Je m'imagine que ç'a été à force de merite & d'esprit. Elle en a beaucoup, répondit-il, mais elle ne sçait pas lire, & elle me fait enrager. Je ne puis luy écrire secrettement, & puis il y a encore un endroit plus tuant, c'est qu'elle me fait tous les jours des infidelitez. Ho fy, luy dis-je, je ne vous conseille pas de continuer l'avanture. Morbleu, reprit-il, j'ay déja, de compte fait, plus de deux cens Epigrammes contre mon rival. Nous le quittâmes un moment aprés, & apparemment que tout plein des belles qualitez de sa Maîtresse, louche & bossuë, il rentra dans ses premieres idées.

Quand nous l'eûmes quitté : hé bien, dis-je à Arlequin, que dites-vous d'un amour comme celuy-là ;

Il est bizarre, me répondit-il, mais enfin il y a des occasions où la belle & la laide excitent en nous les mêmes sentimens. Il ne faut point disputer des goûts, c'est un ancien proverbe ; il est vray, repris-je, mais il est tres-faux, il en faut disputer, il n'y a en toutes choses qu'un goût qui soit bon. Si pareille avanture m'arrivoit, pour me venger de l'amour, je le plumerois comme un Oyson. Quelle plaisante idée, reprit Arlequin, vous vient-il de l'amour, c'est une chanson de sainte Colombe, lui dis-je, que je vous veux dire, les vers n'ont rien de merveilleux, mais les idées en sont bizarres.

Quand le feu se met dans un bâtiment,
On s'interesse;
Pour l'appaiser on voit qu'obligeamment
Chacun s'empresse ;
Et moy, Philis, qui perd le jour,
Grillé de ton amour,
Loin de venir me secourir,
Tu me laisses rôtir.

Si ta rigueur, qui n'a point de raison,
Me veut détruire,
Je plumeray l'Amour comme un Oyson,
Le feray cuire,
Et de la graisse que j'auray,
Ma foy je mangeray,
Pour me venger de l'inhumain,
J'en froterai mon pain.

Voilà en effet des idées bien extraordinaires, me dit Arlequin, j'ay quelque chose de plus joli à vous dire de l'homme que nous venons de quitter. Sçavez-vous qu'il n'a pas toûjours aimé des filles indignes de luy, j'en connois une trés-agréable & pleine d'esprit, auprés de qui il a fait fortune autrefois, à la verité il étoit plus jeune, tres-plaisant, & les abstractions perpetuelles où il est tombé depuis, n'avoient pas encore dereglé son imaginatiõ. Il prit un jour de la jalousie d'un nouveau venu, qui le chagrinoit; & à qui il lui paroissoit que sa Maîtresse vouloit plaire : il sceut même que ce nouvel Amant avoit fait avec elle

une partie de plaisir à la Campagne, & qu'ils s'étoient écartés de la compagnie. Il luy témoigna son chagrin par les vers suivans. *

Dans cet Antre secret tout parfumé de Rose,
Que faisiez vous, Philis, avec ce beau garçon ?
Il vous parloit, il sentoit bon ;
Ne s'est-il point passé quelque petite chose ?
En pourroit-on sçavoir le nom ?
A qui desirez-vous de plaire ?
Peut-on apprendre ce mystere ?
Vos cheveux renoüez sont un ajustement,
Qui ne s'acorde nullement
A la simplicité de vôtre habillement.
Il sentira bien-tôt dans le fond de son ame
Le changement de vôtre flamme,
Ce mignon trop heureux charmé de vos appas ;
Que dira-t'il, helas !
En vous trouvant plus irritée
Que ne l'est la Mer agitée.
Le credule qu'il est, il croit en vous voyant
Que vous serez toûjour fidele,
Et que jamais un autre Amant
Ne pourra vous brûler d'une flamme nouvelle.
Malheureux ceux que vous éblouïssez,
Mal informez de vôtre esprit volage,
Je me suis sauvé du naufrage ;
Le tableau de mon vœu vous le témoigne assez ;
Au grand Dieu de la Mer en sortant de son onde,
Je viens de consacrer mes humides habits,
Le reste de mes jours dans une paix profonde,
Coulera doucement loin des yeux de Philis.

* C'est l'imitation d'une Ode d'Horace.

Ces vers sont assez jolis, lui dis-je, mais fient-ils revenir la belle, non, reprit Arlequin, elle continua toûjours sa nouvelle passion, & à la verité elle n'avoit pas grand tort, nôtre ami ne lui donnoit que des vers; l'autre la regaloit de Cadeaux & de promenades. Cela étant, lui dis-je, il n'y avoit pas à balancer. Vous pensez rire, repliqua-t'il, les femmes sont revenuës de la bagatelle, & les hommes ne sont plus d'humeur de perdre leur temps. Ils n'ont pas grand tort, lui dis-je, nostre goût est bien meilleur que celui de nos peres, & les femmes y trouvent bien mieux leur compte; le bon est que rien ne peut empêcher une intrigue quand on se met en tête d'en venir à bout. J'en conviens, reprit-il, & en voici la preuve toute prête. Vous connoissez bien Monsieur de...... il étoit entêté d'u-

ne femme, ſes parens formoient des obſtacles, des puiſſances mêmes s'en meſloient, ſon mari la gardoit à veuë dans une Maiſon de Campagne; cependant ils ſe voyoient ſouvent pendant la nuit, & un grand arbre ſervoit à l'Amant pour entrer dans ſa chambre, ce fut dans ce temps-là que l'on fit cette chanſon.

Quelque meſure que l'on prenne
Pour éloigner tous les Amans,
L'amour ſçait trouver les momens
Où la précaution eſt vaine,
En vain dans un lieu tenebreux,
Dans une noire ſolitude.
Un jaloux plein d'inquietude,
Va cacher l'objet de ſes vœux,
L'amour des plus obſcurs aſyles,
Penetre & [illegible] la nuit,
Et quand ſo[illegible]ambeau nous conduit,
Tous chemins deviennent faciles.

Il me ſemble, lui dis-je, avoir oüi dire que celuy qui attira à cette femme tous les chagrins qu'elle eut, ce fut Monſieur....... qui vouloit s'en faire aimer par force.

Je sçay tout cela, interrompit Arlequin, cet homme n'a pas été heureux en amour, & quelque vanité qu'il se soit donnée là-dessus, je sçay qu'il n'a réüssi qu'auprés des personnes qui étoient devenuës le rebut de tout le monde.

Vous sçavez bien, repris-je, qu'il a toûjours passé pour un fade courtisan, on dit de lui qu'il y a plus de vingt ans qu'il fait son possible pour parler comme un homme de qualité, sans y pouvoir parvenir; cependant, repliqua-t'il, il a de l'esprit; il est vray, lui dis-je, mais si son esprit étoit à vendre personne ne l'acheteroit. Il y a quelque temps qu'il s'alla promener aux Petites Maisons pour y voir les Fous, il en trouva dans la Cour un qui paroissoit avoir l'esprit doux, & s'entretenant avec lui, il fut surpris de le voir si raisonnable; il luy demanda pour-

quoi il étoit là, & qu'elle étoit la cause de son mal. *Monsieur*, lui répondit-il, *le mal que j'ay s'appelle Vapeurs dans vous autres gens de Qualité, mais dans nous on l'appelle folie.*

Cette réponse, reprit Arlequin, me fait souvenir de celle que fit un Corsaire à Philippe pere d'Alexandre, si je ne me trompe; ce Prince avoit sur la Mer plusieurs Vaisseaux, avec quoy il prenoit tout ce qu'il pouvoit à ses voisins, & le Corsaire n'en avoir qu'un, il fut pris & mené devant Philippe, qui lui reprochoit son brigandage: *Avec un seul Navire*, luy répondit-il, *vous m'appellez voleur, & avec cent Vaisseaux on vous appelle Conquerant.* Nous donnons souvent de beaux noms à des choses qui ne sont pas trop belles, dans le bien & dans le mal; le nom seul fait l'honneur ou l'infamie; une femme s'honore du nom

de *Coqnete*, & s'offenceroit de celui qu'elle merite.

Comme je vis Arlequin en train de moraliser, & que je n'avois pas envie de l'entendre. Vous dites vray, lui dis-je, en changeant de discours, qui diroit au bon ʼa.... qu'il est visionaire, il se fâcheroit, mais qu'on lui dise qu'il a l'esprit toûjours plein de belles idées ; il fait un rire gracieux qui marque bien qu'on le chatoüille au bon endroit. Cependant au fond c'est un visionaire, il n'est jamais où on le voit, toûjours abstrait quand on lui parle, & au lieu de répondre à ce qu'on lui demande, il fait à tout moment des *spropositi* ridicules. On me l'a dépeint tel que vous dites, reprit-il, mais aussi ne lui en fait-on point accroire, je l'ay trouvé d'assez bon sens autrefois, & il n'avoit point ces abstractions que vous lui donnez. Il en a présentement jusqu'au

point, repris-je, qu'au sortir de dîner avec ses amis, un moment aprês il ne les connoît pas dans la ruë. Un soir luy & moy fûmes au Convoy du pauvre Mitton, huit jours aprés il alla chez luy demander à sa Niéce des nouvelles de sa santé. Bien davantage, il avoit un Procés assez considerable qu'on devoit juger un certain jour. Monsieur de M...... son ami, luy envoya à la Campagne où il étoit, un Cheval pour venir solliciter les Juges, en chemin il oublia son Procés, il s'arrêta à une lieuë de Paris chez un de ses amis, où il parla de vers toute la nuit, & le lendemain il n'arriva qu'à dix heures du matin, que ses Juges étoient au Palais, il n'en trouva pas un ; & comme Monsieur de M..... luy reprochoit sa negligence, il luy répondit qu'il étoit bien aise de n'avoir trouvé personne, qu'aussi bien il n'aimoit point

à parler, ni à entendre parler d'affaire. Hé, vôtre ami Chapelle, me dit arlequin, n'a t'il pas eu de ces absences d'esprit. La Cour étant à Fontainebleau, & luy se trouvant à Paris, Monsieur D.... luy écrivit de le venir voir, Chapelle partit & arriva le soir à Fontainebleau, au lieu d'aller chez Monsieur D...... il coucha dans une Hostellerie, il oublia pourquoi il étoit venu, & retourna le jour suivant à Paris.

Il faut avoüer, luy dis-je, que les beaux esprits ont d'étranges défauts. Si étranges, reprit-il, que le nom de *bel esprit* est devenu une *grosse* injure, & dont un mediocrement honnête homme s'en offenseroit.

Laissons-là les beaux esprits, luy dis-je, aussi bien ny vous ny moy, n'avons rien à démêler avec eux, & le Ciel nous a placez en un étage du monde, bien inferieur

au rang qu'ils tiennent aujourd'huy. Je reviens, continuay-je, à ces absences d'esprits dont nous venons de parler.

Un homme de Qualité que toute la terre a connu, en eut une bien étrange. Il oublia le jour de ses nôces qu'il étoit marié, & le soir il auroit couché chez un Baigneur, si son valet de chambre ne l'eust fait souvenir qu'il avoit une femme. Sa femme, reprit Arlequin étoit donc laide, non, repliquai-je, elle étoit belle & agréable, & qui meritoit toute l'attention, non seulement d'un mari, mais d'un honnête homme. Une nuit à Versailles, ajoûtay-je, en descendant de chez le Roy, oubliant où étoit son carrosse, il entra dans celui d'un ami. Le Cocher qui le croyoit son Maître, le mena à Paris; il entra dans la Maison de son ami, la prenant pour la sienne, il crut que les person-

nes qu'ils voyoit étoient conviées à souper par sa femme, & il fut plus d'une heure qu'il ne pouvoit se figurer qu'il ne fust pas chez lui. Bien plus, continuay-je, une fois soupant chez Monsieur D...... Capitaine aux Gardes, il y perdit sa Reingrave, & ne la trouvant point, il ne se souvenoit pas s'il en avoit mis le matin en s'habillant.

Voilà justement, me dit Arlequin, l'aventure de nôtre illustre Poëte ; en revenant de souper de chez un ami, il perdit son haut-de-chausse en chemin. Mais, continua-t'il, n'avez-vous point sceu la bourasque de Poësie qui le prit chez son Procureur ; il a un ancien Procés & une nouvelle Maîtresse. Comme il écoutoit attentivement son Procureur qui lui parloit de son affaire, tout à coup Apollon le saisit, & il ne put jamais se dispenser d'écrire ces vers.

Quelle chose monstrueuse qu'une telle saillie dans l'étude d'un Praticien. La voici.

Que sont devenus mes beaux jours
Que sans chagrin & sans amours,
Mon cœur exemps de l'esclavage,
Toûjours libre & toûjors volage,
Ne formoit aucun mouvement,
Qui pust durer plus d'un moment.
Quand ma Maîtresse étoit colere,
Où qu'elle faisoit la severe,
Sans l'adoucir par ma languëur,
Je la laissois dans son humeur,
Je feignois pour une autre femme,
D'avoir une nouvelle flamme,
Et cachant mes vrais sentimens,
Par mille faux emportemens,
Sous cette legere apparence,
J'ébranlois son indifference,
Et souvent j'avois le bonheur
De trouver le chemin du cœur.
Quand celle-la faisoit la fiere,
Je retournois à la premiere,
Cent rivaux ne me touchoient pas,
Par tout je trouvois des appas,
Toûjours content point de tristesse,
chaque femme étoit ma Maîtresse,
Et sans me troubler je l'aimois,
Tant & si peu que je voulois,
Mais, helas ! ce n'est pas de même
Depuis le temps que je vous aime.

Je n'en sçay pas davantage,

luy dis-je, & j'en suis bien fasché, j'ajoûteray seulement que son Procureur dit par tout que ces Vers luy ont porté malheur, & que depuis ce temps-là il n'a pû tirer un double de ses Parties.

Nous étions Arlequin & moy dans l'appartement de la Reyne, où nous vîmes passer Madame de..... Sa beauté est mediocre comme vous voyez, luy dis je, mais sa naissance & sa vertu luy tiennent lieu de merite : ces jours passez il luy mourut un enfant, quoy que son mary en fût tres-fasché, il ne laissa pas de lui dire une plaisanterie. Madame, luy dit-il, vous auriez plus de soin de vos enfans, si vous sçaviez la peine que j'ay à vous en faire. Il est d'une famille à dire des folies ou des naïvetez, comme celle que son ayeul dit autrefois à la Reyne Mere sur sa femme

qui étoit grosse. Cette Princesse lui demandant si elle accoucheroit bien-tôt, il luy répondit que ce seroit quand il plairoit à sa Majesté.

Il me semble, me dit Arlequin, qu'en parlant de Madame de..... vous venez de me dire que sa beauté étoit mediocre, mais que sa naissance & sa vertu lui tenoient lieu de merite: Est-ce, luy dis-je, que je n'ay pas bien dit? non assurément, reprit-il: Vous étes donc de ces gens qui croyent que la naissance & la beauté font tout le merite du monde. Et selon vous, une femme de condition qui est belle, quoy qu'elle ne se distingue que par son orgueil, & ses injustices, est pleine de merite, c'est peut-être pour cette raison que ces jours passez vous loüiez tant la Comtesse de..... qui envoya cent mille francs à son parent pour

acheter une charge, pendant qu'elle plaidoit & se laissoit condamner pour payer à un creancier mille pistoles qu'elle luy devoit, Je vois bien, luy dis-je, que vous avez raison, la vertu seule devroit faire le merite, mais le monde n'est pas de vôtre avis, & vous ne le changerez pas. Je ne pretends pas le changer, reprit Arlequin; aussi ce n'est qu'à vous seul que je parle, & je voudrois bien vous montrer la fausseté de vôtre sentiment, pour vous faire prendre un meilleur party.

Qui croiroit, repris-je, que vous qui n'étes fait que pour réjouïr le public, fussiez capable de donner lieu à de bonnes reflexions. Pour peu que j'ouvrisse mon Seneque, me dit-il, en le tirant de sa poche, je vous accablerois de moralitez: Non, je vous en prie, luy dis-je, vous m'avez

assez catechisé sur le merite ; je suis converty là-dessus; gardez vôtre morale pour un autre fois. Je le veux bien, repliqua-t-il : Dites moi seulement, qui est cet homme qui vient à nous, je ne sçay pas son nom, lui répondis-je ; mais ces jours passez on me dit que c'étoit le parent du vieux Serain, à qui le Roy donnoit une pension, & qui a été tué depuis peu de jours. N'est-ce point lui, reprit-il, qui a donné au Roy un Placet pour avoir cette pension ? c'est lui-même, répondis-je. J'ay ouy dire les Vers, reprit Arlequin ; tout le monde les trouve jolis ; je les ay sçûs, & je les ay oubliez : ne vous fâschez pas, lui dis-je, les voicy.

AU ROY.

Serain ce vieux Capitaine,
Autrefois dans Baltasar,
Est allé joindre Cesar,
Là bas dans la sombre plaine !
Où sans ny suite ny char,

Ce grand Heros se promene.
Mais sa veuve pension,
Malgré son affliction,
Sent pour moy l'ardeur secrette
D'une forte passion ;
Et pour époux me souhaite.
Quoyque ce soit pour mon bien,
J'ay dit, je n'en feray rien,
Si le Roy ne le desire,
Que me commandez-vous, Sire ?

Il me semble avoir appris, me dit Arlequin, que le Roy avoit fait le mariage ? Ouy, luy dis-je, & les parties sont tres-bien assorties ; cet Officier plein de valeur manquoit d'argent, & la pension lui en donne.

Le mariage, de nostre amy, repliqua-t-il, n'est pas si bien assorty ; il s'en faut bien, lui dis-je..... Où est-ce que l'amour est allé chercher ces deux personnes pour faire une union si bizarre ; sa femme l'a trompé, & il croyoit trouver en elle toute autre chose. Mais, reprit-il, pourquoy precipiter son mariage, luy qui va si

lentement pour ses amis en pareilles affaires. Ma foy, nous donnons souvent dans des pieges que des gens bien moindres que nous sçavent éviter C'est icy le cerf & le limaçon. Citez-vous ces deux animaux, luy demanday-je, parce que ce sont des bêtes à cornes ? Non, non, interrompit-il, je parle serieusement ; c'est une fable qui contient une verité bien certaine. Ecoûtez-là.

FABLE.

Un cerf voulant un soir railler un limaçon,
Traînant à peine sa coquille,
Ah vrayment, luy dit-il, vous étes bien habile,
Et bien fort de porter ainsi vôtre maison,
Le limaçon piqué pour venger cette injure,
Au cerf qui bondissoit propose une gageure.
Tu vois bien la Ville prochaine,
Dit l'escargot plein de dépit,
Quoy que je sois le plus petit,
Eprouvons qui de nous aura meilleure haleine.
Celui qui le dernier entrera dans la Ville,
A l'autre cedera l'honneur,
Qu'on doit accorder au vainqueur,
En le reconnoissant comme le plus agile.
Le cerf en souriant accepte la gageure,
Il dort toute la nuit jusques au lendemain,

Considerant qu'à son allure,
Il n'avoit pour le plus qu'une heure de chemin.
Pendant qu'ainsi le cerf à son aise sommeille,
Le limaçon rusé ne prend aucun repos,
Et coulant doucement tout le long de son dos,
Il s'attache à son bois sans que rien le reveille.
A la pointe du jour nôtre cerf se transporte,
Au lieu qu'on avoit assigneé,
Et s'y voyant plûtôt qu'on n'eût ouvert la porte,
Il crût avoit gagné.
Mais lorsqu'en attendant le cerf las se repose,
Le limaçon qu'il avoit apporté,
Descend adroitement, joyeux, & transporté
D'avoir gagné sa cause,
Sous la porte fermée il coule sourdement,
Et pour rendre la chose exacte,
Au Greffier aussi-tôt il en demande un Acte,
Qu'il luy donne gratuitement.
Ainsi le cerf trompé reconnut dans la suite,
Que pour trop presumer on est le plus souvent,
Auteur des maux que l'on ressent,
Et que un moindre que nous évite.

J'entends bien, luy dis je, nôtre amy est le cerf; hé diantre ouy, reprit-il, mais c'est peu d'être cerf, il y a bien d'autres cerfs que luy, mais ils sont plus heureux, & leurs cornes ne gâtent rien dans leurs plaisirs ny dans leur fortune.

Dans le temps qu'il me parloit nous vîmes paroître Madame de....

qui vit à cette heure fort regulierement : Cette femme, reprit Arlequin, en un besoin, pourroit servir de modele pour une bonne conduite, mais il n'y a pas longtemps qu'elle faisoit des agaceries assez fortes au jeune Comte de.... qui n'y répondoit pas mal ; elle a pensé devenir folle de jalousie ; elle se déguisoit tous les jours sous des habits differens, pour découvrir ses intrigues : & quelque chose que luy dît sa confidente pour la moderer, elle luy répondoit qu'elle seroit beaucoup plus heureuse d'être certaine de l'infidelité de son amant, que d'en douter. Ce qui donna occasion à ce couplet de chanson que l'on chanta si long-temps san sçavoir sur qui on l'avoit fait.

Que le mal est extrême,
De voir soy-même,
Ce qu'on aime,
Porter en d'autres lieux son amour & ses feux ;
Je seray toûjours moins à plaindre ;

Voir Tirsis ailleurs amoureux
Est un tourment moins rigoureux,
Que d'en douter & de le craindre.

Peu de temps aprés, nous nous separâmes; Arlequin s'alla preparer pour la Comedie Italienne du soir, & moi j'allai chez Monsieur de..... avec qui j'avois une affaire. Le soir je fus à la Comedie, où les Dames étoient d'un brillant, à effacer jusques aux Divinitez fabuleuses : Dieu sçait combien d'œillades meurtrieres de tous côtez, & combien de minauderies. Mais enfin, c'est-là leur plus serieuse occupation, les femmes n'étant faites que pour plaire, n'ont pas grand tort de ne rien oublier pour rendre les hommes sensibles.

Le lendemain à la pointe du jour, Arlequin me vint voir; je ne sçai ce que j'ai, me dit-il, en entrant dans ma chambre, mais je n'ai pû dormir de toute la nuit; je

je me ſens la tête échauffée; peut-être auſſi que j'ay quelque petit chagrin que je voudrois bien vous confier ; je me levay, & nous allâmes nous promener à l'entrée de la foreſt, dans un endroit frais, & aſſez retiré, pour parler ſans crainte d'être ouy ; il me dit ſon chagrin, & ce que Madame L... luy avoit ordonné; je fis ſemblant d'abord d'entrer dans ſa douleur, aprés quoy je tâchay de le ramener, en luy faiſant voir que la choſe n'étoit pas injuſte ; & qu'il falloit quelquefois s'accommoder à la paſſion des jeunes gens, quand elle étoit legitime. Aprés avoir long-temps parlé là-deſſus, nous rencontrâmes Monſieur le Comte de S..... qui eſt de Savoye, & qui eſt parfaitement honnête homme ; il ſe promenoit ſeul, comme un homme qui penſoit profondement, & qui ne vouloit point de témoins de ſes réveries.

Comme j'avois envie de tirer Arlequin de sa tristesse, je lui parlay de Monsieur de S..... & du dessein que j'avois appris qu'il avoit de quitter le Monde. De-là nous tombâmes insensiblement sur la Cour de Savoye; ensuite nous parlâmes du Duc de Savoye., pere de celuy d'aujourd'huy. Arlequin me dit que ce Duc aimoit extrêmement le Roy, & qu'il prenoit une si grande part à ses Conquêtes, qu'il faisoit graver en lettres d'or le nom des Villes que le Roy prenoit, l'année, & & le jour, & qu'il mettoit cela dans sa chambre pour le faire voir à toute sa Cour. Aprés cela il me demanda si je sçavois combien il étoit galant: J'en ay ouy dire quelque chose, luy répondis-je, mais vous me feriez plaisir de me le redire; c'étoit un si aimable Prince, qu'on ne peut se lasser d'entendre parler de luy. Je me souviens,

reprit-il, de trois ou quatre choses qui meritent d'être racontées; je ne vous les diray peut-être pas par ordre de Chronologie, mais à cela prés, vous ne laisserez pas d'avoir du plaisir à les entendre.

La premiere, c'est la galanterie qu'il fit à Madame la Duchesse M...... quand elle alla en Italie. Elle sejourna quelques tems à Turin. Monsieur... qui la voyoit tous les jours, lui dit qu'elle ne pouvoit se dispenser de voir Madame Royale, Madame M.... promit d'y aller le soir du même, jour, mais auparavant elle voulut aller à la Venerie. Le Duc de Savoye sçachant cela, s'habilla d'un habit simple, & y alla le premier pour la recevoir, comme s'il eût été le concierge. Madame M..... étoit avec sa Demoiselle; en descendant de carosse. le Duc concierge, vint au devant d'elle, & lui fit voir tous les Appartemens, & les

Jardins ; aprés quoy il la mena dans un Cabinet plein de Curiositez , des Portraits des Princes de l'Europe , & de plusieurs Tableaux qui represen-toient des Batailles. Quand elle vouloit sçavoir qui étoient ces Princes, & l'histoire de ces batailles ; le Concierge le luy expliquoit parfaitement , & avec une grace qui la charmoit ; elle n'avoit jamais trouvé de Concierge d'un si agreable entretien,& elle fut sur le point de luy demander qui il étoit , & de le prier de s'expliquer luy-même. Comme elle voulut sortir , le Concierge la pria d'entrer auparavant dans une sale, elle y trouva une collation , non pas magnifique,mais propre,& telle qu'un Concierge galant pouvoit la presenter à une femme de sa qualité , luy demandant pardon de la traiter si simplement , & souhaitant que Monsieur le Duc de

Savoye y fût luy-même pour la recevoir comme elle le meritoit. Enfin il la conduisit à son carosse, & elle s'en retourna.

Ce soir-là même, comme je viens de vous dire, elle devoit aller voir Madame Royale. Aussi-tôt qu'elle fut partie, le Duc de Savoye monte à cheval, & vole à Turin; il prit des habits magnifiques, & quand Madame M..... vint au Palais, il alla au devant d'elle pour la recevoir; en voyant le Duc elle fut surprise, & encore davantage en entendant le son de sa voix, qui, ce luy sembloit, ne luy étoit pas inconnu. Pendant le soupé Madame M.... le regardoit avec une extrême attention. Madame Royale qui sçavoit la galanterie, prenoit plaisir de luy demander si elle étoit contente de la Venerie, & si le Concierge avoit eu l'esprit d'en bien faire les honneurs : à ces mots la Duchesse fixant encore

plus les yeux sur le Duc, témoigna un tel embarras, qu'on ne pût s'empêcher de rire assez pour lui faire démêler la verité. Enfin elle la sçût, & ne cessa plus de loüer la galanterie & l'honnêteté de ce Prince.

Vostre histoire m'a fait plaisir, lui dis-je, personne ne me l'avoit si bien racontée : de qui l'avez-vous apprise; c'est, me répondit-il, Monsieur de...., qui me l'a dit un soir dans ma loge aprés la Comedie. Voicy un trait galant que le Duc fit à Madame Royale. Vous sçavez que la coûtume de Turin c'est de donner des Sapates le six de Decembre, jour de saint Nicolas, ces Sapates sont comme les étrennes que nous nous donnons le premier jour de l'année, avec cette difference, que nos étrennes se donnent icy aux personnes mêmes, & qu'à Turin on cache le Sapate, pour avoir le plaisir de le faire

chercher à celle à qui on le donne. Le Duc de Savoye fit dans ce temps-là un Opera magnifique ; dont le sujet étoit le Jugement de Paris, quoy qu'il lui coûtât prés de cinq cent mille francs, il ne fût representé qu'une seule fois. A la fin de l'Opera Paris vint presenter la pomme à Madame Royale ; cette pomme étoit creuse, & si bien travaillé, qu'elle paroissoit parfaitement unie, & ne pouvoit s'ouvrir par aucun endroit ; cependant elle étoit pesante, & Madame Royale se douta bien qu'il y avoit quelque chose dedans. Enfin elle la fit tourner par tant d'endroits aux Dames, qu'elles trouverent le secret de l'ouvrir ; Madame Royale en tira un colier, des pendans d'oreilles, des agraphes, & toutes ces pierreries furent estimées plus de cent mille écus.

N'est-ce pas, demanday-je,

dans ce temps-là méme que ce Pince donna un Sapate à la Marquise de saint Mauricc , Dame d'honneur de Madame Royale. Ouy, répondit-il, & il en donna aussi au Marquis de saint Maurice, & voicy comment. Le Duc fût chez elle, & aprés avoir rodé seul assez long-temps dans son appartement;il ôta adroitement du chevet de son lit , deux petits oreillers de toile d'Hollande, couverts de dentelle; il en mit deux semblables , & s'en alla ; le soir la Marquise sçachant que le Duc avoit été chez elle, ne douta pas du Sapate ; on le chercha longs temps sans rien trouver, & elle se coucha. Quand ses femmes furent retirées ; elle prit à son ordinaire, les deux oreillers pour mettre sous sa tête ; en les prenant elle les trouva plus pesans que de coûtume : & ayant enfoncé ses doigts dedans , elle sentit quelque chose

qui resistoit; ayant appellé ses femmes, elle leur fit découdre les oreillers; de l'un elle tira un colier de perles, mais dans l'autre elle trouva quelque chose de plus beau & de plus precieux; c'étoit un colier de pierreries de l'Ordre de l'Annonciade, que le Duc donnoit au Marquis de saint Maurice, qui alors étoit son Ambassadeur en France. Je suis touché, lui dis-je, de tout ce que vous venez de me raconter; il n'y a rien de si grand, & de si digne d'un Prince, que ces manieres nobles & magnifiques; & un Prince avare est, comme disoit l'Abbé Vanisi, un avorton de Principauté; ce vice rend méprisables, mêmes les personnes qui sont dans une mediocre fortune. Nôtre amy R..... reprit Arlequin, ne sera pas méprisable par ce vilain endroit; c'est un prodigue, repartis-je : sçavez-vous les belles maximes

qu'il s'est fait, il les a mises en vers de peur de les oublier, & pour les dire à tous ceux qui les veulent entendre. Les voici.

Pecunieux Point ne seras de fait ny de consentement,
Poulce de terre tu n'auras qu'au jour de ton enterrement,
Tes pere & mere honoreras avec desinteressement,
Et rien d'eux tu n'heriteras que leur appetit simplement,
De ton vivant tu ne feras aucun Contrat ny Testament,
Papier timbré tu n'embleras, ny retiendras à ton escient ;
A tes heritiers laisseras ton exemple & tes ossemens,
Point de debiteurs tu n'auras, mais des creanciers seulement,
Et tes creanciers payeras d'un grand merci treshumblement,
Du bien d'autruy te serviras afin de vivre longuement,
Petite chambre habiteras, qui sera tout ton logement,
Aucun meuble tu n'y mettras, qu'un lit de l'ancien testament,
Et quelque vieille chaise à bras qui te servira d'aisement,

Connoissez-vous d.......me de

manda-t'il, il a des maximes bien differentes. Je vous allois parler de lui, repris-je, il se réjoüit moderement, Ch...... de chez le Roy le convia à un soupé : Voici comment il lui répondit.

BILLET.

Vous serez servi, Monsieur, comme vous le meritez, car vous êtes galant homme, & des plus honorables. A huit heures précises comptez que je suis chez vous avec grande provision de joie & de santé. Bon feu, bien des lumieres, un petit rost propre & bon, des verres sur tout clairs à l'œil, legers à la main, & minces à la lévre.

Les termes de ce billet, me dit Arlequin, me font sentir le goût delicat de l'homme. C'est un garçon agréable, repris-je, tres-réjoüissant, de bonne compagnie, qui aime le plaisir, mais avec mo-

moderation, & ſans perdre un moment de ſes affaires. Voilà les gens que j'eſtime, qui ſont eſtimables. Au reſte, quoy qu'il ſoit Gentilhomme, perſonne là deſſus n'eſt plus modeſte que luy; ces jours paſſez Monſieur de..... luy parloit avec mépris d'un homme de leur connoiſſance, ſe mettant fort au deſſus de luy, & diſant que pour eux deux qui étoient gens de Qualité, ils auroient une conduite digne de leur naiſſance. P..... le regardant: Apparemment, Monſieur, luy dit-il, ce que vous venez de dire n'eſt pas pour moy. Je ne ſuis nullement homme de Qnalité, pour vous, je n'ay rien à dire. Comme nous avançions toûjours dans la Foreſt, nous entendîmes deux hommes qui parloient aſſez haut, & qui à certains mots qu'ils diſoient nous parurent diſputer de Philoſophie, c'étoient deux Recollets de Ne-

mours qui venoient à Paris, & qui de peur d'oisiveté par le chemin, avoient formé sur je ne sçay quoy le sujet de leur contestation, l'un croyoit à Descartes, comme à Dieu; & l'autre deffendoit l'ancienne Philosophie comme l'Evangile.

Quand ils furent passez: avoüez-moi, lui dis-je, que voilà des disputes bien inutiles. En verité, c'est faire peu de cas de nôtre esprit, de passer la vie à le remplir d'idées si vaines. J'estime moins toutes ces disputes que les vers que je vais vous dire, un Abbé les fit pour Mademoiselle Giraud, aprés l'avoir entenduë répondre publiquement de toute la Philosophie chez Monsieur de Lesclache. Les voici:

* Grand œconome de la table,
Où l'esprit se nourrit & devient raisonnable,
Aristote de Cour, esprit incomparable,

* Tout le monde sçait que M. de l'Esclache avoit reduit sa Philosophie en tables.

La Sagesse aprés toy n'ira jamais plus haut,
Par toy le Philosophe a l'esprit agréable,
Et tourné comme il faut.
Il sçait discourir juste, & parler sans défaut,
Et la Philosophie, helas ! si miserable,
Morte sous la poussiere, & couverte de sable,
Dont la barbare Ecole injustement l'accable,
Revit par ta methode & revit plus aimable.
Mais lorsque l'on entend la divine Giraud ;
En elle plus qu'en tout, tu parois admirable,
Et cette Ecoliere adorable
Te rend un Maître heureux autant qu'inimitable.

Vous sçavans d'Universitez,
Gens d'*à parte rei*, Docteurs de Facultez,
Grotesques debiteurs d'Universalitez,
Dites, dites, pedans crottez,
Si tous vos Colleges ensemble,
Fust-ce Harcourt, Navarre, ou Beauvais,
Ont fait, ou s'ils feront jamais,
Un Maître és Arts qui lui ressemble.

A peine Arlequin commençoit à loüer ces vers, que nous apperçûmes Mademoiselle..... & sa Cousine, qui se promenoient en chantant. Nous n'entendîmes pas bien le premier couplet, ou apparemment un Berger exhortoit sa Bergere à l'aimer, mais voici le second :

La Bergere à ce recit
Fut ſenſible & s'adoucit,
Un doux tranſport la fit taire,
Pour pouſſer quelques ſoûpirs,
Tout le reſte du myſtere
Ne fut ſceû que des zephirs.

Cette Chanſon, me dit Arlequin, contient une Phyſique plus agréable que celle des bons Peres que nous venons de rencontrer. Nous allâmes au devant de ces deux filles que nous connoiſſions, & aprés avoir fait encore quelques tours de promenade avec elles, nous les reconduiſiſmes à Fontainebleau. Il y avoit déja plus d'un mois que le Roy y étoit, & ſongeoit à revenir à Verſailles; ce qui arriva peu de temps aprés; la Cour étant parfaitement ſatisfaite de tous les divertiſſemens que ſa Majeſté avoit donnés.

❧

DIALOGUE IV.

AU retour de Fontainebleau nous fûmes plus de trois mois, Arlequin & moy sans nous voir, à cause d'un Procés renvoyé au Parlement de Toulouse, où je fus pour le terminer. De là je vins à Montpellier, qui est à mon gré la plus agréable Ville de France. J'y arrivay au mois d'Avril, on commençoit à se promener à l'*Esplanade*, où j'allay par curiosité: deux filles connoissant que j'étois étranger, me vinrent approcher, & causerent avec moy tres-agréablement. Autrefois le Marquis de V..... m'assuroit qu'on étoit d'abord bien avec les femmes de Montpellier, & sur ce qu'un autre luy disoit qu'on n'étoit pas mieux avec elles le dernier jour qu'on les voyoit que le premier: il est vray, répondit-il,

mais on y est aussi bien le premier que le dernier, la réponse étoit maligne. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait quelques intrigues, ce seroit dommage si la galanterie languissoit parmi un peuple aussi joli & aussi éveillé. J'y étois encore quand la jalousie de Madame.. .. éclata contre sa Cousine, pour le Marquis de V..... Je l'allai voir pour me réjoüir avec luy de ses bonnes fortunes, & pour le prier de me donner quelque part en sa confidence. Il me fit voir les premieres Lettres qu'il avoit receuës de cette femme d'une de ses terres où son mari l'avoit amenée. Toutes les personnes interessées sont mortes, & les Lettres sont trop jolies pour les supprimer. Voici la premiere :

Billet de Madame d.... au Marquis de.....

De vous dire que je suis ici, il est inutile, & vous le voyez bien, mais de vous dire que j'ay eu du chagrin de partir sans vous voir, cela est à propos, car aprés avoir negligé de me dire adieu, vous oublieriez encore que je vous regrette, & je veux mettre tout à profit auprés de vous. Serieusement vous êtes celuy que j'aime le plus, & je ne sçay pourquoy; car je vous ay toûjours trouvé insupportable, mais puisque j'ay commencé j'iray jusqu'au bout en dépit de vos défauts. Ie retourneray à Montpellier dans un mois, si j'en suis bien aise, je m'en rapporte à vous, j'ay pris pour cela mes mesures auprés de la complaisance de mon mari. En verité, j'ay tant de sujet de me loüer de luy, que j'en suis faschée, parce que cela engage

une bonne personne comme moy, à une trop exacte reconnoissance. Ie ne sçay pourtant ce qui en sera, c'est un étrange combat que celuy de l'amour & de la raison.

Deux ou trois jours aprés pour avoir prétexte de luy écrire encore, elle se fit un affaire à Montpellier, & chargea Monsieur de V . . . . . de la terminer ; aprés la luy avoir expliquée, voici comme elle continuë.

Billet au même.

Ie voudrois bien être née pour vous donner de la peine, on dit que vous êtes né pour obliger les belles, & on est assez fou pour dire que je la suis, cependant vous ne vous en êtes pas encore apperçû. Au moins il ne me l'a point paru, je sens que ma vanité s'irrite contre cette pensée, & vous devriez me demander pardon d'avoir eu jusqu'à cette

heure des yeux si mauvais pour moy. La premiere fois que vous me verrez, je vous veux faire remarquer dans ma physionomie un certain air nouveau qui me sied bien, & que je vous prieray de m'expliquer ; vous me direz s'il vient de tendresse : pour peu que vous ayez d'esprit, vous n'aurez pas de peine à le deviner, il me vient aussi, de je ne sçay quel train de vie familier qui me rend plus gaye. Avant que de vous voir, j'étois Philosophe par l'austerité de mes mœurs, mais presentement je me dispose à la devenir par des endroits plus naturels, il ne tiendra qu'à vous d'en être persuadé. Enfin je retourne incessamment à Montpellier; je vous ordonne de deviner le moment de mon arrivée, & d'être le premier objet qui se presentera à mes yeux.

Dans ce temps-là Monsieur de V . . . . . aimoit ailleurs, & malgré ces agaceries, il conservoit pour-

sa Maîtresse secrete une fidelité qui jusqu'alors ne lui avoit pas été naturelle, il gardoit pourtant un dehors tout gracieux pour Madame..... qui se vouloit faire aimer de lui à toute force,& il voyoit en même-temps sa cousine, qui avoit l'humeur tres-agréable ; cependant peu de jours aprés il cessa de la voir pour quelque rien qui étoit arrivé. Madame...... fut fâchée de cet éloignement, & pour le faire revenir, elle luy écrivit le billet suivant.

Billet au même.

Ma Cousine que je vois tous les jours, me prie de vous dire qu'elle est faschée que vous ne la voyez plus, elle dit que le sujet n'en vaut pas la peine, & qu'elle ne vous veut point de mal. Ie fais ce qu'elle souhaite, & j'ajoûte que je trouve les femmes qui vous recherchent bien fol-

les, & moy par consequent, car vous n'êtes bon à rien, vous êtes un mou, un tiede, un cent fois pis que je ne sçaurois dire. Cependant quoy que je ne vous souhaitte pour rien de particulier, j'aime à babiller avec vous & à vous dire vos veritez; je voudrois bien que vous vinssiez les entendre aujourd'huy sur les six heures, bon jour, Monsieur, malgré vos défauts, je ne laisse pas de vous aimer, Coussi, Coussi, pourtant,

Voilà les trois billets que Monsieur de V...., me donna, ils s'expliquent assez pour se faire entendre, aussi il les entendit, & les a entendu pendant quelques années, jusqu'à ce qu'nue nouvelle Maîtresse se saisit de son cœur. On me dit que Madame D..... fit l'enragée, & que sa passion l'emporta à des choses qui ne luy firêt pas beaucoup d'honneur, mais à la fin ce grand bruit cessa, elle se jetta dans la représaille, & un

autre luy aida à se consoler de sa perte.

Au sortir de Montpellier, je fus à Avignon, par une pure curiosité; je trouvay sa situation charmante, & ses murailles faites seulement pour être regardées, mais ce qui me charma le plus ce fut une plate-forme au haut d'une roche. D'un côté on voit venir à perte de veuë le Rhône, dont les eaux forment des Isles abondantes en toutes sortes de fruits, & de l'autre on découvre non seulement toute la Ville, mais des Campagnes fertiles, qui s'étendent dant tout le Comtat Venaissin, qui est une petite Province, Terre de repos & de tranquillité, où le nom de *guerre* & de *soldat* est entierement inconnu. Mais ce qui est admirable, c'est que du haut de cette Roche on découvre aussi une partie du Dauphiné & de la Provence,

avec une infinité de plaines & de côteaux chargez de toutes les choſes neceſſaires à la vie. Quand la nuit eſt venuë on voit le long des montagnes les feux que font les bergers. Un jour j'y rencontray un homme qui voyageoit depuis pluſieurs années, il deſſignoit la vûë de cette roche ; & luy demandant ce qu'il en penſoit, il me dit qu'il n'en avoit jamais trouvé une pareille, excepté celle de Conſtantinople, qu'il m'aſſura être la plus belle vûë qui fût au monde.

Vous me paroiſſez, me dit Arlequin, bien touché du païs dont vous me parlez ; je vous l'avouë, luy dis-je, c'eſt qu'outre ce que je viens de vous dire, le peuple y eſt honnête, les Dames belles & polies, & la Ville pleine d'agremens, & cela comme je vous ay dit, avec une paix & une tranquillité ferme & aſſurée, que

l'ambition

l'ambition ne peut alterer. N'est-ce pas dans ce païs-là, reprit Arlequin, que s'est passé l'histoire de Madame de Ganges? Non, lui répondis-je, c'est au bourg de Ganges dans le Languedòc; on me l'a apprise dans le païs, ajoutay-je, & je vais vous la raconter en peu de mots. Son mary picqué d'une jalousie mal fondée, la mena à Ganges, où il la laissa avec ses deux freres pout aller à Montpellier, sous pretexte de terminer une affaire considerable. Madame de Ganges étant un aprés-dîné dans son lit, pour une legere indisposition, un de ses beau-freres entra dans sa chambre, un verre de poison d'une main, & un pistolet de l'autre. Tres-surprise de cet appareil aprés plusieurs larmes, elle fut contrainte de prendre le poison; mais son beau-frere étant sorti, elle se leva, & courut à de l'orvietan,

aprés quoy elle descendit par une fenêtre avec une simple juppe de tafetas, & se sauva par une petite porte dans la maison du Ministre du lieu: L'autre beau-frere le sçachant, il y alla aussi-tôt; & lui voulut parler en particulier; comme pour la consoler. Comme il n'avoit point paru avec l'autre lorsqu'il lui presenta le poison, elle ne se défia pas de lui; mais quand il fût seul avec elle, il lui donna cinq coups d'épée, & son épée lui demeura dans l'épaule du dernier coup. Se jettant à ses genoux. elle implora sa misericorde. Les personnes qui l'avoient reçûë dans la maison accoururent à ses cris, & la trouverent étenduë à terre, toute noyée dans son sang. Quelques soins qu'elles eussent à la secourir, leur secours fut inutile, & elle mourut peu de jours aprés dans des douleurs violentes que luy donna le poi-

son. Le Parlement de Toulouse vangea ce parricide.

Vous sçavez, continuay-je, que Madame de Ganges étoit la plus belle femme de son temps ; elle n'avoit, dit-on, que trente ans quand ce malheur lui arriva. Un homme d'esprit de ce païs-là fit le Sonnet suivant sur le genre de sa mort, qui, comme je viens de vous dire, fut par l'épée & par le poison. Le voici.

SONNET.

Deux fameux Conquerans qu'on a vûs autrefois
Tenir toute la Terre à leur joug asservie,
Prononçans du destin, decidant de la vie,
Des Peuples & des Grands, des Sujets & des Rois,

D'une mort violente ils ont subi les Loix.
Et comme leur grandeur parut digne d'envie ;
La malheureuse fin dont elle fut suivie ;
Fut pour la balancer un trop grand contrepoids.

De Cesar par le fer, par poison d'Alexandre
On vit la gloire éteinte, & l'éclat sous la [illegible],
Pourquoy donc s'étonner que la [illegible]

Seule ait subi le sort de ces deux grandes têtes ;
Jamais Jules Cesar ne fit tant de Caprifs,
Alexandre jamais ne fit tant de Conquêtes.

Cette piece n'est pas la seule que je sçache de cet Abbé ; il fit un Sonnet sur l'élection de Rospigliosi, qui prit le nom d'Innocent IX.

Je crois connoître cet Abbé, me dit Arlequin ; & si je ne me trompe, je l'ay vû avec vous à la Comedie Italienne, même il nous lût une fois quelques remarques qu'il avoit faites sur la Hierusalem & sur la vie du Tasse ; & il me souvient qu'il nous dit des choses curieuses de sa prison. Tout cela est vray, repris-je ; mais pour revenir au Sonnet dont je vous parlois tout à l'heure, vous sçavez que dans le Conclave de Rospigliosi, tout rouloit sur quatre têtes, Barberin, Farnese, Bonvisi, & Rospigliosi. Les Cardinaux avoient de la peine à convenir

d'un choix, le Conclave sembloit être pour Barberin ; les Couronnes demandoient Farnese ; Bonvisi avoit ses amis, & le peuple souhaitoit Rospigliosi : dans ce temps-là le Cardinal Sforse, & le Cardinal Albici, se rencontrant dans le Conclave, parlerent long-temps de l'incertitude de leur choix, aprés quoi nous voilà bien embarrassez, lui dit Sforse : Faisons-nous choisir vous ou moi ; on assure répondit Albici, que Dieu fait le Pape ; mais si le demon s'en mêle ce sera vôtre Eminence ou mois. *Ma s'el diavolo si mette alla coda, sará V. E. o io.* Ces dernieres paroles donnerent occasion au Sonnet suivant.

SONNET.

Monsieur Sforse disoit à Monsieur Albici,
Quel pape pourrions - nous sur le Saint Siege mettre :
He, répond Albici, Bonvisi pourroit l'être

Si de Dieu l'Esprit Saint en disposoit ainsi.

Que si l'on suit des Rois les volontez icy,
Parnese le sera, si le College est maître :
Sans doute Barberin peut beaucoup se promettre ;
Et si le Peuple l'est, il fait Rospigliosi.

Vous allez droit au but, luy dit alors Sforse ;
Mais si des pretendans chacun si bien s'éforce,
Que de pas un des quatre on ne tombe d'accord.

Pourrions-nous, vous ou moy terminer la querelle ;
C'est bien dit Albici, luy repliqua d'abord,
Ce sera l'un de nous, si le diable s'en mêle.

Arlequin me demanda si cet Abbé écrivoit aussi bien en Prose qu'en Vers: Oüi, lui répondis je, & pour vous le faire voir je me trouve sur moi par hazard son portrait qu'il envoya à Furetiere, qui le voulut connoître. Je le tiray de ma poche & je lûs ces paroles.

„ Je suis un grand jeune hom-
„ me, basané, barbu plus que
„ mon âge ne le semble permet-
„ tre ; j'ai les cheveux noirs, tom-
„ bant sur mes épaules en ligne

perpendiculaire, & qui seroient "
fort longs, si l'état de vie que "
j'ai choisi ne m'obligeoit à n'en "
laisser qu'autant qu'il en faut "
pour mettre à couvert deux oreil- "
les mediocres; j'ai le front assez "
grand, pour denoter un homme "
de jugement, si nature l'avoit "
mis en quelque autre tête; "
deux sourcils noirs & épais "
qu'on prendroit pour deux arcs "
qui le soûtiennent, se joignent "
fort avant sur un nez de belle "
prise, qui leur sert comme d'une "
forte colomne, & qui étant assez "
pointu, me fait dire que j'ai la "
phisionomie de Renard, ou je "
me connois mal en bête; j'ai "
les yeux noirs & la bouche pe- "
tite pour un grand mangeur, le "
menton fourchu, & les jouës un "
peu creuses; je suis pesant, quoi "
que maigre, ce qu'on ne diroit "
pas à voir ma démarche, qui est "
avec si peu d'ordre & tant de "

„ precipitation , que ma tête a
„ toûjours fait deux pas avant que
„ mes pieds ayent eu la pensée de
„ se remüer. Voilà pour le corps.
„ Je suis au reste , d'une humeur
„ à ne flater pour rien du monde,
„ mélancolique naturellement, &c.

Quand j'eus achevé de lire, ce portrait ,, me dit Arlequin, est tres-agreable ; je le lui donnay ; aprés l'avoir mis dans sa poche il voulut sçavoir d'où étoit cet Abbé ; du Languedoc , lui répondis-je ; il a été autrefois Secretaire d'un Vice-Legat , & de deux Archevêques Italiens ; & il seroit dans des emplois considerables , s'il avoit aimé la fortune , mais la vie privée fait son plaisir , & il vit au milieu d'une Biblioteque , composée de cinq à six mille volumes , où il passe agreablement les plus tranquilles momens de sa vie. Il a aussi une maison sur les bords du Rhosne , où en rega-

lant quelquefois ses amis, il se fait d'agreables conversations, il m'y a parlé de certaines gens que je voyois à Paris, & que je ne connoissois pas par les endroits par où il me les faisoit connoître. Par exemple, je ne sçavois point que..... qui se fait d'une maison illustre, tirât son origine d'un fou: c'est pour cela qu'autrefois Langeli, ajoûta-t-il, le trouvant dans la chambre du Roi, aprés lui avoir parlé débout quelque tems, *asseyons-nous, Monsieur*, lui dit-il, *on ne prendra pas garde à nous, & vous sçavez que nous ne tirons pas à consequence*. Arlequin me demanda si cet Abbé étoit voisin d'un Gentilhomme qui a au bord du Rhosne un bien sur lequel on avoit mis quelques imposts. Je sçay, repris-je, ce que vous voulez dire: Oüi ils sont voisins; c'est ce Gentilhomme qui presenta au Roi un Placet, pour faire

décharger son bien des droits que les Partisans lui demandoient. On m'a parlé plusieurs fois de ce Placet, ajoûtay-je, mais on n'a jamais pû m'en dire les Vers; il est aisé de vous contenter, reprit-il, je les sçay parfaitement pour les avoir recitez à tous ceux qui ont voulu les entendre. Les voici.

PLACET AU ROY.

Favorable autrefois, aux chansons de ma Muse,
Grand Roy tu daignas l'écoûter,
Et le doux souvenir dont mon ame est confuse,
L'enhardit encore à chanter.
Tu sçais que par mes soins, & mes ardentes veilles,
Cet Obelisque si vanté,
De ton regne fameux, consacra les merveilles
A toute la posterité,
Quand je gravay ton nom au Temple de memoire,
Tu tiras le mien de l'oubly,
Tu versas dans mon sein un rayon de ta gloire,
Dont tout mon sang fut annobly.
Mais que j'ay bien payé l'excez de cette grace;
Je n'en suis que plus malheureux;
Se piquer d'être noble, & porter la besace;
Est-il rien de plus douloureux.
Le vain titre d'honneur que j'eus tort de poursuivre,

Ne garantit pas de la faim ;
Je sçay qu'aprés la mort la gloire nous fait vivre ,
Mais en ce monde il faut du pain ;
Je n'avois qu'un Domaine au rivage du Rhosne ,
Qui m'en donnoit pour subsister :
On veut m'en dépoüiller, & me mettre à l'aumône ,
Si je n'ay dequoy l'acheter.
J'ay donc tout mon recours à ta bonté suprême.
Et si l'on nous met en procez ,
Pourvû que ton grand cœur le decide luy-même ,
J'en dois peu craindre le succez.
Qu'est-ce, en effet, pour toy grand Monarque des Gaules ,
Que des Sables , & des Graviers.
Que faire de mon Isle , il n'y croît que des Saules ,
Et tu n'aimes que les Lauriers.
Egalement puissant dans la paix, dans la guerre,
Comblé de gloire & de bonheur ,
Maître d'un grand Etat , quelques arpens de Terre,
Te rendront-ils plus grand Seigneur ?
Laisse m'en donc joüir , la faveur n'est pas grande ;
Ne me refuses pas ce bien ,
C'est tout ce qu'aujourd'huy ce Placet te demande ,
Grand Roy , ne me demandes rien.

Je lui demanday si le Placet avoit fait son effet ? Je le crois ,

me dit Arlequin; c'eſt, repris-je, que les Financiers n'ont pas une grande conſideration pour les beaux eſprits : En verité, reprit-il, les autres ne les eſtiment gueres davantage. Auſſi la pluſpart d'eux s'attirent cela par le peu d'égard qu'ils ont pour eux-mêmes, & on voit bien que la politeſſe de leurs ouvrages ne paſſe gueres à leurs ſentimens : de plus, combien voit-on parmi eux de lâches flateurs, qui excitent l'indignation des gens ſenſez.

Quand ils loüent quelqu'un, fût-il ſorti de la bouë, ils lui trouvent une naiſſance Royale; & paſſa-t-il pour le plus ſcelerat de ſon ſiecle, ils font de ſa vie un tiſſu d'actions heroïques.

Vous avez quelquefois raiſon, lui dis-je, & même ce mal devient aſſez commun; mais ils ſont punis de leur beaux diſcours, & il eſt rare que leurs heros payent leur

éloquence. Ne vous ſouvenez-vous point, repris-je, du Panegyriſte de Cromvvel; il harangua cet Uſurpateur lorſqu'il devint protecteur d'Angleterre; & dans la ſuite il fit un diſcours à Charles II. quand il fut rétabli ſur le Trône; le Panegyrique de Cromvvel fut trouvé plus beau que celui du Roi: & comme on lui en demanda la raiſon; *on réüſſit toûjours mieux*, répondit-il, *dans les fictions que dans la verité.* Ce ſont pourtant ces fictions qui rendent pluſieurs beaux eſprits mépriſables.

Un moment aprés nous vîmes paſſer Madame de..... avec ſes deux niéces; elles alloient joindre la Cour qui ſe promenoit autour du Canal. Les voyez-vous bien toutes deux, me demanda Arlequin; tres-bien, lui répondis-je: à qui donneriez-vous plus d'eſprit, reprit-il? l'aurois de la

peine à me déterminer, luy dis-je ; elles me paroissent toutes deux bien éveillées, & je croy qu'on ne s'endort gueres en leur compagnie : leur tante, reprit-il, les garde à vûë, & les instruit de parole & d'exemple; mais ses instructions sont tres-souvent inutiles : ces jours passez cette blonde qui semble avoir l'air un peu plus moderé que l'autre, aprés avoir écouté les belles & longues exhortations de sa tante, dit à sa cousine en particulier, que quand elle lui parloit, elle faisoit des Vers pour répondre à sa Morale.

> La vieillesse à beau nous prêcher,
> On n'en croit point à sa science ;
> Rien du tout ne peut nous toucher,
> Que nôtre propre experience.

Cette blonde n'a-t-elle pas eu quelque intrigue, luy demanday-je, il me semble avoir oüi dire que Monsieur de.... il est vray, inter-

rompit-il, mais la tante a tout rompu. L'amant étoit d'autant plus dangereux qu'il a naturellement un secret impenétrable : ce fut lui qui fit taire Monsieur..... quand il voulut raconter la plaisanterie de ce bon vieux amant qui alla voir Madame de.... Je ne sçay rien de cela, luy dis-je, la Dame, dit-il, prit la chose en femme sensée, & avec une plaisanterie ; elle se défit de l'importunité du barbon. Je vous prie, lui dis-je, racontez-moi l'histoire ; la voici en deux mots, me dit-il. Cet amant ébloüi de Madame de..... lui ayant parlé mille fois de sa passion, dont elle se moquoit fut chez elle un aprés diné pour lui bien étaler toute l'étenduë de son mal ; c'étoit au cœur de l'Eté ; il faisoit une chaleur extrême, & il la trouva endormie sur un canapé, belle comme le Soleil ; pour le coup, l'ame du bon homme se ramassa toute en-

tiere *dans la glande pineale*, pour la regarder. Peu de temps aprés, remarquant qu'elle entre-ouvroit les yeux, il prit ce moment pour se faire voir à elle dans l'état de pure nature. Elle se mettant à éclater de rire, prit sa mule & fit un étéignoir à la *chandelle venerable*, pour me servir des termes de la chanson. Est-ce, lui demanday-je, qu'on fit une chanson de cette avanture ? très plaisante, me répondit-il, & je vais vous la dire. Aprés avoir raconté l'histoire en cinq ou six couplets que j'ay oubliez, voici par où l'on finit.

> C tte Histoire est trop ridicule,
> Pour ne pas la faire sçavoir ;
> Il offroit à Dame incredule,
> Sa chandelle & la faisoit voir
> Sans s'émouvoir,
> Sans s'émouvoir.
> La follette tira sa mule,
> Et la fit servir d'éteignoir.
>
> Au lieu de vanger cette injure,

Les amours à malice enclins,
Rioient entre eux de l'avanture
Du Doyen des Amans blondins,
Ces Dieux badins,
Ces Dieux badins,
Se disoient, vois-tu la coëffure
Qu'on a mise au Dieu des Jardins.

Rien n'est si joli que ces Vers, lui dis-je ; mais ce que j'estime le plus dans cette avanture, c'est la maniere de Madame de..... une autre femme auroit fait la diablesse ; & auroit bien exalté sa vertu aux dépens d'un homme dont elle ne se seroit pas souciée. Les plus retenuës, reprit Arlequin, ne font point de bruit ; elles ne se donnent pas la peine de relever la sottise d'un homme, elles se contentent de la negliger. Mais l'Amant étoit excusable, ajoûta-t-il ; il y a des femmes si belles, & si touchantes, qu'elles semblent être nées pour faire enrager tous les hommes, de quelque âge qu'il soient. Madame

de..... est de celles-là : je ne sçay si elle veut qu'on l'aime ; mais bien des gens m'ont dit qu'il n'étoit pas possible de la voir sans cela. Il y a quelques années qu'elle eut envie de se retirer du monde, dont elle paroissoit fort dégoûtée ; & il me souvient qu'alors un homme de qualité qui l'aimoit fit les Vers que je vais vous dire.

> Comme un enfant malheureux,
> Que sa mere abandonne,
> L'amour les larmes aux yeux,
> S'en va criant en tous lieux,
> Oenone, Oenone.

Elle est en effet, la mere de l'amour, lui dis-je, & elle le fait naître dans le cœur de tout le monde. Pourquoi faut-il que cela soit vray ? Il semble, me dit Arlequin, que vous parlez par quelque fâcheuse experience qui trouble vôtre cœur. Je voudrois bien vous voir amoureux, & voir comment vous vous y prendriez : Je

m'y prendrois bien, lui dis-je; l'amour donnne tout l'esprit qu'il faut pour réüssir. Quoi, reprit-il, vous seriez fou, resveur, entêté, mélancolique, je serois tout cela, lui dis-je, ne sçavez vous pas ce que dit un de nos amis Italien, qu'un amant se met sous tant de figures differentes, que lui seul peut faire tous les personnages d'une Comedie : Mais quoi qu'il en soit de moi, ce n'est pas pour mon interest que je parle, c'est pour celuy d'un ami Philosophe dont elle trouble le repos. Un Philosophe, s'écria Arlequin : oüi un Philosophe, repris-je, qui malgré cela est tres-galant homme, & vous l'allez juger par un petit trait que je vous vais raconter. Ce Philosophe donc aime Madame de..... il lui écrivit ces jours passez par une jeune confidente fort agreable, qui a aussi ses petites affaires. Il la pria d'aller

rendre le billet à main propre, & d'en retirer la réponse, qu'il attendoit aux Tuilleries. Comme la Confidente fut long-temps à revenir, il se persuada qu'elle s'étoit amusée en chemin avec son Amant, & cette pensée lui donna occasion d'écrire dans ses tablettes les vers suivans.

Elle est auprés de son Amant,
Pourquoi blâmer sa negligence,
L'amour nous traite également,
L'amour fait mon impatience,
L'amour fait son retardement.

Il est à souhaitter, me dit Arlequin, que vôtre ami ne soit jamais heureux dans ses amours, ses vers sont si jolis, qu'il seroit dommage qu'il n'eût aucune plainte à faire de sa Maîtresse. Cependant, luy dis-je, il n'est pas trop patient, il veut bien souffrir, mais aussi il veut être récompensé dans le temps; autrement sa Philosophie s'irrite. Il est donc

autant à craindre, reprit Arlequin, que s'il étoit Poëte. Il est à craindre, repliquay-je, comme Philosophe, & comme Poëte, car il est l'un & l'autre, & vous l'allez voir. Il a aimé autrefois une féme d'âge raisonnable, mais belle encore à quarante-cinq ans, elle fut d'abord orgüeilleuse de sa conquête, & n'oublia rien pour la conserver. Dans la suite elle en perdit le goût, & fit tout son possible pour toucher le cœur d'un nouvel Amant; mon Philosophe sçachant son infidelité, & que cet Amant se mocquoit d'elle, lui écrivit un billet sanglant, & mit dans le paquet les vers que vous allez lire.

* Lice, mes vœux sont exaucez,
Vos jeunes ans se sont passez,
Cependant vous faites la belle,
Par mille petits jeux sottement affectez,
Dont vos Amans sont rebutez,
Vous en poursuivez un qui soit toûjours fidele.
On n'en voit plus à vos genoux,
L'amour s'endort auprés de vous,

* C'est l'imitation d'une Ode d'Horace.

çonna pas un moment la galanterie. Dites-moy franchement, reprit Arlequin, si elle avoit l'esprit aussi vif & aussi agréable qu'on dit, je ne l'ay jamais aimée, luy dis-je, & ainsi mon témoignage ne doit pas être suspect. De ma vie je n'ay veu une personne plus aimable ; elle écrivoit agréablement en vers & en prose, & quelques jours avant sa mort elle fit son Portrait elle-même sur un air qui couroit alors. Je me souvien des paroles, & je vais vous les dire.

J'ay les yeux vifs, le tein charmant,
Et la bouche vermeille,
Je sçais éveiller un Amant,
Quand je vois qu'il sommeille,
J'ay l'embonpoint & l'air mignon,
Je suis bien faite & blonde,
Et quand je parle, j'ay le ton
Le plus joli du monde.

Par mon Theorbe & par ma voix,
Je chasse la tristesse,
Je suis adroite de mes doigts,
J'ay beaucoup de jeunesse,

On

On me trouve sur helicon,
Où je vole sans peine,
Et dans l'Empire d'Apollon
On parle de ma veine.

J'ay du bien, de la qualité,
J'ayme l'humeur gaillarde,
Je donne dans la vanité.
Quand je n'y prens pas garde,
J'ay le cœur neuf, mais ma raison,
Qui n'est point trop farouche,
En éloignera le poison,
De peur qu'il ne la touche.

Arlequin me fit recommencer deux ou trois fois les mêmes vers, aprés quoy il me demanda si elle n'étoit pas morte par un hazard extraordinaire ; Il n'y a rien de plus surprenant, lui répondis-je, elle étoit aux champs avec sa tante & sa cousine à se divertir, c'étoit au temps des Roses, sa tante lui en fit porter sept ou huit Corbeilles pour éfeüiller, ces Roses lui émurent si fort le cerveau, que dés le soir même elle sentit la fiévre, & le surlendemain la petite verole la prit,

dont elle mourut peu de jours aprés. Juſqu'à cette heure, reprit-il, je n'avois pas crû que la mort ſe fuſt jamais aviſée de ſe cacher dans des feüilles de Roſes.

Dans ce temps-là nous vîmes entrer dans le Parc Ferdinand avec ſon ami Ricqui, tous deux Peintres. Vous connoiſſez Ferdinand, me dit Arlequin, & ſa Maîtreſſe auſſi, lui dis-je, c'eſt une bonne groſſe fille aſſez bien étoffée, & tirant à peu prés ſur la Taille de Dulcinée de Toboſo; elle ne laiſſe pas, reprit-il, d'être jolie & bien éveillée: elle eſt blanche, repliquay-je, mais avec tout cela...., he bien, dit-il, avec tout cela...., Je veux dire, repris-je, que chacun a ſon goût. Je vous entends, me dit Arlequin. Parlons un peu de Ricqui, le connoiſſez-vous. Tres-bien, lui répondis-je; Sçavez-vous, reprit-il, la plaiſanterie qu'il répondit il y

à cinq ou six mois à Rome à un Gentilhomme qu'il peignoit, qui se faisoit de la Maison Boromée. Ce Gentilhomme avoit le nez grand, mais pas excessivement, cependant Ricqui le lui allongeoit toûjours dans son Portrait, *Segnor Ricqui*, lui dit le Gentil-homme, *quel naso è troppo grande*. Ricqui pour se mocquer de sa vanité de prétendre sortir de la Maison Boromée, *Quanto piu naso*, lui répondit-il, *tanto piu Borromeo*. La réponse valoit mieux que le Portrait car il ne passe pas pour un Peintre excellent.

Nôtre conversation fut interrompuë par deux Abbez & deux Gentilshommes du Duc de Pastrano, que ces Abbez avoient connus à Madrit; à peine virent-ils Arlequin, qu'ils le voulurent faire connoître à ces Gentils-hommes, ils causerent long-temps & lui donnerent toutes les loüanges

que meritoit ſa reputation. Je ne diſois mot, aprés qu'ils nous eurent quittez, connoiſſez-vous ces deux Eſpagnols, me demanda Arlequin ? oüi, lui répondis-je, je les ay veu trois ou quatre fois chez Madame de B . . . . . avec le Duc de Paſtrano, & Monſieur de los Balbazes ; & les deux Abbez, reprit-il, les connoiſſez-vous auſſi ? on ne peut pas mieux, repliquay-je, ils ont l'eſprit autant rempli d'idées de grandeur que les Eſpagnols veritables. Je ne vous entends pas bien, reprit-il, je veux dire, lui dis-je, que jamais Eſpagnol n'a été plus entêté de Nobleſſe. Il me ſouvient que l'un d'eux venant de la Prédication de Monſieur. . . . . ſe tua de dire, parlant du Prédicateur, que jamais Gentilhomme n'avoit mieux prêché. Cependant, repris-je, les Eſpagnols ſont là-deſſus beaucoup plus fous que les Fran-

çois. Nous avons fait des conversations entieres de leurs imaginations extravagantes; mais il me souvient d'un trait qui passe peut-être tout ce que nous en avons dit. Vous avez oüi parler du fameux Don Antonio de Guevarra, Maître de Musique du Roi d'Espagne, aprés qu'il fut mort, celui qui fit son Oraison Funebre, dit que le Pere Eternel vint au devant de lui, & qu'entendant chanter les Anges, il les fit taire, disant qu'ils laissassent chanter Don Antonio, qui chantoit mieux qu'eux : *Pués avia sido el musico major d'el Re nuestro Señor.* Au sentiment du Panegyriste, Don Antonio chantoit mieux que les Anges, & le Roy d'Espagne étoit le Seigneur du Pere Eternel. Je vous défie d'avoir une imagination plus extravagante.

Aprés avoir fait encore quelques tours dans le Parc, nous al-

lâmes joindre un de nos amis qui nous ramena à Paris dans ſon Carroſſe. C'eſtoit un Gentil-homme de Monſieur le Prince, homme d'eſprit, & d'une converſation tres-agréable, aprés nous avoir raconté pluſieurs hiſtoriettes du monde, il nous convia à Chantilly pour un certain jour, auquel ſon Alteſſe regaloit un Prince Etranger. Comme je n'avois jamais veu joüer les eaux de Chantilly, je lui promis, & j'obligeay Arlequin d'y venir auſſi, ce qu'il m'accorda d'autant plus facilement, que la Troupe Italienne devoit étre huit jours ſans joüer. pour ſe préparer à une Piece nouvelle.

Le jour marqué nous fûmes tous deux à Chantilly, où nôtre ami nous receut bien, aprés quoy nous le priâmes de ne plus penſer à nous, & de nous laiſſer en liberté. Le lendemain nous vî-

mes joüer les eaux, & la fête étant achevée, nous demeurâmes encore deux ou trois jours pour nous promener à loisir dans le Parc, & pour joüir du beau temps que la saison nous offroit. Je luy demanday s'il sçavoit que cette Maison avoit été autrefois au Connestable de Montmorency, & que le Roy Louis XIII. l'avoit donnée à Monsieur le Prince. Je le sçay, me dit-il, ensuite venant à parler du Duc de Montmorency, qui eut la tête tranchée, je lui dis les circonstances de sa mort, aprés quoi vous ne sçavez peut-être pas, ajoûtay-je, les vers que l'on fit pour lui. Je m'en souviens encore : Les voici.

Mars est mort, il n'est plus que poudre,
Et ce grand Phœnix des guerrriers,
Sous une forest de lauriers,
N'a pu se garentir du foudre.
Sa tête vient d'être coupée,
Au regret de tout l'Univers,
Il ne vit plus que dans mes vers.

Et dans ce qu'a fait son espée,
Toy qui lis & ne sçais pas,
De quelle façon le trépas
Attaqua cette ame guerriere ;
Ces deux vers t'en feront sçavant,
La Parque le prit par derriere
Ne l'osant prendre par devant.

La Statuë equestre que nous venons de voir, me demanda Arlequin, n'est-elle pas celle d'Anne Connestable de Montmorency, ayeul du Duc de Montmorency, dont vous venez de me parler. Je crois que oüi, luy répondis-je, n'est-cè pas ce Connestable, reprit-il, qui fut défait en la bataille de saint Denis par le Prince de Condé Chef des Huguenots. Je leus ces jours passez que la Reine Catherine de Medicis n'eut aucune douleur de sa mort, qu'au contraire elle dit à ses confidens que dans ce jour elle avoit beaucoup d'obligation à Dieu, de ce que le Connestable avoit vangé le Roy de ses Ennemis, & que

les Huguenots l'avoient défait du Conneſtable. Il receut ſix bleſſures dangereuſes, & ſe trouvant tout couvert de ſang, comme un Prêtre le voulut diſpoſer à la mort, le regardant d'un air dédaigneux : *Peux-tu croire*, luy dit-il, *qu'un homme qui a ſceu vivre quatre-vingt ans avec honneur, ne ſçache pas mourir un quart-d'heure.* Je ſuis ravi, luy dis-je, que vous liſiez nôtre Hiſtoire, vous y trouverez des actions auſſi belles que dans l'Hiſtoire Romaine, & puiſque nous ſommes là-deſſus, ſçavez-vous les traits qu'on raconte de Monſieur de Montmorency. J'en ay lû autrefois, répondit-il, mais je ne m'en ſouviens plus; je vais vous en dire quelques uns, repris-je, non pas de ceux qui regardent ſon courage, ſa vie en eſt toute pleine, & perſonne n'ignore ſes victoires qui ont été honnorées, non ſeule-

ment par des reconnoiſſances publiques de Louis XIII. mais encore par des Brefs d'un Pape.

Mais en voici d'autres qui marquent ſa liberalité. Un jour étant allé voir un jeune Prince, il lui donna cent piſtoles pour ſe divertir, & peu de temps aprés il lui demanda s'il en avoit quelque choſe de reſte ; comme il ſceut qu'il n'avoit preſque rien dépenſé, il le pria d'aller querir ce qu'il avoit, & quand il l'eut, Monſieur, lui dit-il, en répandant les piſtoles, à tous ceux qui étoient preſens, Voilà de quelle maniere un Prince, comme vous, doit uſer de l'argent, & en même temps il lui en donna cent autres pour imiter ſa magnificence.

Vous ſçavez, continuay-je, la dépenſe prodigieuſe qu'il faiſoit dans ſon Gouvernement de Languedoc, comme un jour dans ſes comptes on lui en fit voir un ar-

ticle qui étoit excessif, apré s'avoir écouté tranquillement tout ce qu'on luy dit là-dessus, il prit une plume, & écrivit au bas de l'article, *Que ne suis-je Roy pour en faire davantage.*

N'est-ce pas de luy, me demanda Arlequin, qu'on raconte une liberalité qu'il fit à un Gentilhomme en joüant à Montpellier, il me semble avoir oüi dire qu'il y avoit trois mille pistoles sur le jeu, que ce Gentilhomme étoit derriere sa chaise qui le voyoit joüer, & qu'il dit tout bas à une autre personne, qu'il ne faudroit que cela pour faire sa fortune, qu'un moment aprés Monsieur de Montmorency ayant gagné le coup & se tournant vers lui, le pria de recevoir cette somme, lui disant qu'il voudroit que sa fortune fust plus grande.

Oüi, repris-je, cette action est de lui. Il ne se passoit gueres de

jours qui ne fust marqué par quelque trait de magnificence, aussi il étoit aimé, presque jusqu'à l'adoration, & on parle encore de lui avec une estime & une tendresse extraordinaire.

Un jour, continuay-je, voyageant dans le Languedoc, suivi de quelques-uns de ses Gentilshommes, il apperçut de loin quatre Laboureurs assis sur l'herbe, qui dînoient à l'ombre d'un buisson, la curiosité le prit de les approcher. Aprés quelques questions il leur demanda s'ils se trouvoient heureux dans leur état; il y en eut trois qui lui dirent qu'ils ne souhaittoient rien davantage; le quatriéme répondit qu'il seroit parfaitement content s'il avoit dequoy racheter un heritage qu'il avoit vendu mille écus. Monsieur de Montmorency lui fit donner cette somme, afin qu'il pust dire qu'il avoit rendu un homme heu-

reux une fois en sa vie.

Mais, ajoûtay-je, voici un trait qui fait plaisir à entendre, je vous ay dit qu'il étoit fort aimé. Un jour à Montpellier pour éviter une troupe de soldats qui l'attendoient tous les matins au sortir de chez lui pour l'acompagner avec leurs acclamations ordinaires, il leur jetta des poignées d'argent pour les amuser, mais ces soldats le suivirent toûjours sans que pas un s'arrêtât un moment pour en amasser.

Le lendemain nous fûmes éveillez à la pointe du jour par une infinité d'oiseaux qui faisoient leur ramage sur un arbre tout contre les fenestres de nôtre chambre. Jamais l'Aurore ne parut plus belle, & jamais le Soleil ne se leva plus brillant & plus pur. Comme le jour suivant nous devions revenir à Paris, & que nous avions souhaitté d'avoir un

beau matin pour prendre le frais, nous fûmes encore dans le Parc, où nous fiſmes une promenade délicieuſe. Je vous prie, dis-je à Arlequin, de me dire pourquoy vous fuſtes ſi long-temps à lire hier au ſoir. Vous me prévenez, me répondit-il, dans une lecture que je vous allois faire, elle vous paroîtra d'autant plus agréable qu'elle vient tres à propos. C'eſt la copie d'un Voyage d'un de mes amis, ce Voyage contient pluſieurs choſes; voici un endroit qui regarde l'Aurore. Aprés que cet ami a parlé des lieux où il a paſſé, & des aventures qui lui ſont arrivées, il continuë ſa Relation de la maniere ſuivante.

„ La nuit étoit parfaitement bel-„le, & nous en voulûmes profi-„ter, nous partîmes deux heures „avant le jour, par un beau clair „de Lune, & nous n'avions autre

incommodité à craindre que la " rosée, ou pour parler plus ma- " gnifiquement que *les pleurs de* " *l'Aurore,* Je le trouvay au bout " de la Forest d'Orleans belle à " son ordinaire; & avec le ver- " meil que vous aimez sur le vi- " sage des femmes. Elle pleuroit " sur des violettes & comme il y " avoit long-temps que je ne l'a- " vois veuë, je fus ravi de re- " nouveller avec elle mon ancien- " ne connoissance. Vous jugez " bien que la conversation d'une " affligée n'est pas trop gaye; auf- " si ne veux-je pas vous l'écrire, " mais je ne sçaurois m'empêcher " de vous apprendre la cause " de ses pleurs. Depuis quelque " temps, me dit-elle, tu te mêles " de faire des vers, les Poëtes " parlent souvent de mes larmes " qu'ils attribuent à des motifs " bien éloignez. Tu ne manque- " rois pas de tomber dans la mê- "

„ me erreur, & je veux t'en em-
„ pêcher. Sçaches donc, ajoûta-
„ t'elle, que la froideur de mon
„ vieux mari me tient toûjours
„ dans la douleur où tu me vois.

Je suis jeune, fraiche & vermeille,
Et le matin quand je l'éveille,
Au lieu de faire quelque effort
Pour moy son cœur est tout de glace,
Et quelque chose que je fasse;
Sans me répondre il se rendort.
Pour une femme, helas! quel destin plus contraire?
Mais ce qui plus me desespere,
Mon malheur ne sçauroit finir,
Par arrest de la destinée,
Tithon ne peut jamais mourir,
A ce supplice condamnée,
Qui me déchire tous les jours,
Languissante & desesperée,
Je soûpire & je pleure toûjours,
Dans ce lieu secret & sauvage,
Je viens soulager mes douleurs,
Et sur ces differentes fleurs
Qu'on voit briller dans ce bocage,
Je répands un torrent de pleurs.
Tout à coup l'Orient s'ouvrit,
Et le grand Dieu de la Lumiere
Venant pour fournir sa carriere
Devant luy tout le Ciel pâlit;
Au moment cette desolée,
Ne pouvant être consolée,
Disparut, & s'évanoüit.

Ce fut prés de la Ferté que finit cette apparition, &c. C'est un point different, me dit Arlequin, je ne vous le lis pas, car il nous meneroit trop loin. De sorte, lui dis-je, qu'un vieux mari est un grand desastre pour une jeune femme. J'ay bien cru, reprit-il, que vous ne laisseriez pas tomber cet article; Si vôtre ami, lui dis-je, qui la trouva au bout de la Forest d'Orleans, eust été Cephale, peut-être qu'elle ne se seroit pas amusée à pleurer, ou au moins il eust eu soin d'appaiser ses larmes. Point du tout, me dit-il: Est-ce, repris-je, que l'Aurore ne vaut pas bien la peine qu'on la console. Vous n'y étes point encore, reprit-il, Cephale ne l'auroit point consolée, car il ne l'aimoit pas, Cephale n'aimoit que Procris sa femme, & il n'auroit pas voulu lui faire une infidelité. Ma foy, luy dis-je, voilà un mari de

bon exemple, il seroit à souhaitter qu'il vinst instruire ses confreres d'aujourdh'uy ; qui n'ont pas la conscience si delicate. Je n'en connois pas un qui, outre sa femme, n'aime fidelement en cinq ou six endroits, & je ne crois pas que les femmes manquent au droit de représailles. Madame de...... me disoit ces jours passez que cette methode étoit charmante, on ne se contraint point, disoit-elle, on contente bien des gens & on n'y pert rien soy-même. Je sçay bien, reprit Arlequin. que Madame de...... n'est pas fort scrupuleuse ; sçavez-vous la chanson qu'à fait son premier Amant, ils s'armoient tous deux assez pour étonner le public, qui jusqu'alors n'avoit cru ny l'on ny l'autre capable de tendresse. Elle est devenuë infidelle pour un nouveau venu, qui tout au plus ne luy donne que la Comedie. Son

premier Amant n'a pas couru aprés pour la retenir, & il s'est contenté de faire ce couplet de chanson.

> Croyez-vous qu'amour m'attrape,
> De m'avoir osté Catin.
> Qu'ay-je affaire de la grappe
> Quand j'ay succé le raisin.

Cette chanson, repris-je, n'a pas raison de décrier une Maîtresse pour une infidelité. Il n'y a ny mortelle ny Deesse qui n'en fasse autant : & c'est principalement aujourd'huy leur occupation ordinaire, témoin l'Aurore dont nous parlions tout à l'heure ; qui ne se contenta pas de suborner le pauvre Cephale, mais qui l'enleva pour arracher de lui ce qu'il ne voulut jamais lui donner. Cependant, reprit Arlequin, son mari Tithon ne croyoit pas que Cephale fust si froid pour elle, & il me souvient d'avoir lû quelque part des vers où il lui parle de

cette maniere.

Va, ne t'en défends point, l'Aurore est jeune & belle,
Quelque pitié pour moy t'oblige à me cacher
Les faveurs que tu reçois d'elle ;
Mais en vain tu crois m'abuser.
Je ne le vois que trop, mon âge, & ma foiblesse
Ne peuvent plus inspirer de tendresse,
Mes beaux jours sont passez, Cephale il faut finir ;
Joüis en paix de ma disgrace,
Heureux Amant je te laisse une place,
Que je ne puis encore m'empêcher de cherir.
Mais songe en la prenant au malheur qui m'accable,
Songe bien qu'autrefois aimable,
Indigne du bonheur où l'on te voit courir,
Tu me vois triste & miserable,
Demander par pitié la grace de mourir.

Quand Arlequin eut achevé, il fut un peu de temps sans rien dire ; à quoy pensez-vous, lui demanday-je. Je pense, me répondit-il, à des vers tres-jolis, dont je viens tout à l'heure de me souvenir. La Piece est intitulée le Songe d'Iris, vous croyez bien qu'elle songeoit à quelque chose d'agréable, puisqu'elle gronde :

l'Aurore d'être venuë si-tôt l'interrompre. Voyons ce songe, lui dis-je, le voici, reprit-il.

SONGE D'IRIS.

Que tu reviens diligemment,
Ne cesseras-tu point impatiente Aurore,
De courir aprés un Amant,
Non ; je te parle vainement,
Demain tu reviendras encore.
Lasse de ton vieillard, tu cherches tous les jours
Ce chasseur, qui fait moins de compte.
De la folle ardeur qui te dompte,
Que de la dépoüille d'un Ours.

Tu n'es pas la seule Deesse,
Que l'amour a forcée à recevoir sa Loy,
Diane & Venus comme toy
Pour de simples mortels ont eu de la tendresse,
Mais enfin si leurs cœurs se sont laissé charmer ;
Leurs Amans ont brûlé pour elles,
Toy seule entre les immortelles.
N'as jamais pû te faire aimer.

Pour sauver l'honneur de tes charmes,
Les Muses, ces sçavantes sœurs,
Nous ont imposé sur les larmes,
Qu'au sortir de ton lit, tu répans sur les fleurs,
Mais leur bonté pour toy ne m'a point abusée,
Ce n'est point ton fils mort qui fait couler tes pleurs,
Un trait plus cuisant t'a blessée,

La mépris que Cephale a fait de tes faveurs ;
Eſt la ſource de tes douleurs.

Elle fait plus encor, cette troupe qui t'aime,
Elle dit que l'éclat vermeil,
Dont on voit l'Orient ſe peindre à ton réveil,
Vient des Roſes que ta main ſeme,
Dans la carriere du Soleil.
Mais plûtôt ſi le Ciel préd la couleur des Roſes,
Lorſque tu viens ouvrir la barriere du jour.
C'eſt que le Ciel qui voit la honte où tu t'expo-
ſes,
Rougit pour toy de ton amour.

Dans quelqu'autre mortel plus galant que Ce-
phale,
Que n'as-tu trouvé des appas ;
Il eut moins reflechi ſur la foy conjugale,
(Ordinairement ici bas,
La plus belle épouſe n'eſt pas
Une dangereuſe rivale.)
Contente entre ſes bras de ton heureux deſtin,
Tu n'aurois pas des mets où le Soleil ſe plonge,
Fait ſortir ton Char ſi matin,
Et j'aurois achevé mon ſonge.
Tu l'as interrompu par ton cruel retour
Dans l'endroit le plus agréable ;
Je croyois être helas ! dans un charmant ſejour,
Ou ſur un vert gazon de cent larcins coupa-
ble,
Je voyois à mes pieds l'Amant le plus aimable,
Le plus plein de reſpect, & le plus plein d'a-
mour.
Le ſommeil me rendoit ce me ſemble moins
fiere,
Et quand ton éclat a frappé ma paupiere,

Il juroit de m'aimer jusqu'à son dernier jour.

Pour la perte d'une chimere,
Ne me reproche point que je fais trop de bruit,
Je sçay que la raison conduit;
A ne regretter point, on ne regretter guère,
Un faux bien qui passe avec la nuit.
Mais reflexion importune,
Où trouve-t'on des biens certains,
Que rien n'arrache de nos mains?
Et ceux de la nature, & ceux de la fortune,
Que sont-ils, que des songes vains?

Tout le temps qu'un beau songe dure,
Si nous sommes aussi contens
Des biens que nous devons à sa douce imposture,
Que s'ils étoient vrais & constans.
Peut-on les perdre sans murmure?
Helas! n'est-ce donc point une heureuse avanture,
Pour qui laisse au devoir conduire tous ses pas
De pouvoir, sans blesser la vertu la plus pure,
Ecouter sur un lit de fleurs & de verdure,
Un Amant qui ne déplaît pas

A ces mots son dépit cessant d'être le maître,
La jeune Iris se teut, poussa de longs soûpirs,
Rougit & se livra peut-être,
A de dangereux souvenirs.

Songe pour Songe, lui dis-je, en voici un qui est assez agréable, il s'explique un peu plus vi-

vement que le vôtre, vous l'allez voir.

SONGE.

Je révois l'autre jour qu'un Amant en secret
Me pressoit d'accorder à sa perseverance,
Ce que mon cœur malgré sa resistance,
Ne luy refusoit qu'à regret.
Quel Amant juste Ciel, c'étoit le beau Lisandre,
Luy, de qui mon devoir me fait craindre l'ardeur,
Et le seul Amant dont mon cœur
En secret ne peut se défendre.
Nous étions seuls, son feu ne m'étoit pas suspect,
Il s'expliquoit sans se contraindre,
Aprés il perdoit le respect,
Je m'en appercevois, mais c'étoit sans me plaindre,
Et je touchois le doux moment
Qui faisoit heureux mon Amant;
Quand le triste retour d'une vertu severe,
Qui reprima tous mes desirs,
Me fit envisager Lisandre, temeraire,
Et vint troubler tous mes plaisirs.
Si-tôt que la cruelle Aurore,
Me rendit l'usage des sens,
Qu'elle me déroba cet Amant que j'adore,
Ha! dis-je, mes plaisirs se trouvent innocens.
O barbare vertu, fatale à ma tendresse,
Que ne me laissois-tu joüir de ce faux bien,
Je me trouvois heureuse, il ne m'en coûtoit rien.

Qu'elle

Quelle fausse delicatesse
T'oblige à me tirer de ma flateuse erreur ;
Et quel mal te faisoit une douce vapeur ?
Va, de quelque plaisir que ton regne nous flate,
Ie vois qu'en te servant ; on ne sert qu'une ingratte :
Tu me promets en vain mille felicitez,
Mais peux-tu me payer les biens que j'ay quittez ?
Viens, Lisandre, viens voir jusqu'où va ma tendresse,
Attends tous des transports de ta chere Maîtresse.
Mais quoy, mon cœur plein de soûpirs,
Ie contenteray ses desirs.,
Sans par quelques sermens que Lisandre s'engage,
Il est homme, il suffit pour devenir volage.
Que deviendroit helas ! un cœur comme le mien,
Si Lisandre, cruel, me reprenoit le sien.
Non, je ne sçay que trop aux dépens de mille autres,
Infideles Amans, quels sermens sont les vôtres ?
En vain par cent faveurs on croit vous arrêter,
C'est sur le plus heureux qu'on doit le moins compter,
Enfin, soit vertu, soit étude,
Soit même une simple habitude ?
Je ne puis me resoudre à couronner ses feux ?
Et malgré les chagrins, où cette erreur me plonge,
Si Lisandre avec moy quelque jour est heureux,
Ce ne sera jamais qu'en songe.

A peine eus-je finy ces Vers,

que nous apperçûmes auprés de la maiſon de Sylvie ; Madame de . . . . . vieille & laide. Ha que nous ſerons malheureux aujourd'huy, luy dis-je ; voila une apparition diabolique. Arlequin me regardant, vous haïſſez terriblement cette femme, me dit-il : je ne la hais pas, repris-je, mais je la mépriſe ; c'eſt la fourbe la plus complette que vous puiſſiez imaginer ; & le manege qu'elle a fait pluſieurs années auprés des.... du Cardinal.... .... n'a été qu'un tiſſu de forfanterie ; elle n'a ny foy ny honneur ; ſon eſprit eſt plein d'artifices ; jamais elle n'a fait un pas qu'en vûë de ſes interêts ; & il y a trente ans qu'elle rampe devant les moindres faquins, de qui elle peut attendre quelque ſorte de protection. Hardie, & entreprenante juſqu'à la temerité, ſe jettant aveuglement au travers des affaires les plus dif-

ficiles, ſans avoir la moindre vûë pour en ſortir, promettant toûjours tout, & ne venant à bout de rien qu'à force de perfidie, & de malignité. Elle reçoit tout le monde avec un viſage riant, & avec un air de confiance & de ſincerité, mais elle abandonne lâchement ſes meilleurs amis, pour peu qu'ils ſoient touchez de la mauvaiſe fortune.

Puiſque vous étes en train, me dit Arlequin, il ne vous coûtera pas plus de me dire ſon hiſtoire entiere; vous me l'avez racontée autrefois, mais je ne m'en ſouviens plus: Avoüez-moy, ajoûta-t-il, que je vous fais grand plaiſir, de vous donner occaſion d'exercer la bile de vôtre éloquence. Vous ſçavez pourtant bien, lui répondis-je, que je cache aſſez les défauts d'autruy, mais je ne ſçaurois avoir du ménagement pour cette femme. Elle fait tant

de mauvais tours; elle a le cœur ſi remply de venin, que je ne croirois pas bleſſer la charité, de faire connoître ſa conduite à toute la terre, afin qu'une infinité de gens qu'elle trompe, ſous des prétextes, ou d'amitié ou de religion, penétraſſent bien toute la malignité de ſes ſentimens. Vous en allez voir un échantillon dans l'hiſtoire que vous me demandez.

Elle ſe dit Demoiſelle, ce que je veux croire, ne prétendant nullement conteſter ſa genealogie. jeune; elle étoit d'une vivacité extrême, bien faite, & aſſez bon air, mais fort laide, le viſage plat, & tout propre à prendre des mouches contre la muraille. Elle m'a dit pluſieurs fois qu'elle avoit le corps beau, & que ſa mere lui conſeilloit toûjours de ſe mettre ſa chemiſe ſur la tête: Jamais fille n'a ſuivy un conſeil plus e-

xactement, & elle avoit trop d'amour propre pour le negliger. Ses Amans, & je crois pour la recompenser de ses services, enrôlerent parmy eux une maniere de Gentilhomme assez sot, mais d'un bien au de-là de ce qu'elle pouvoit attendre ; elle n'eut pas de peine à s'en faire aimer ; trois ou quatre souris, & autant de douceurs firent les frais de la conquête, Elle n'avoit garde de le traiter comme elle traitoit ses favoris ; qu'elle regaloit dans l'occasion, de choses solides. Celuy-là n'avoit que les miettes qui tomboient de leur table. Cependant comme elle vouloit l'engager à l'épouser, elle trouva moyen de l'enyvrer, & de se faire faire une promesse de mariage, qui fit grand bruit au Parlement de Dijon, où le jeune homme fut condamné envers elle à une somme considerable : ç'a été

le premier bien que la fortune lui a donné, & le seul qui lui servir pour se marier à un Gentilhomme Picard, qui l'a tenuë plusieurs années dans sa Province, menant une vie triste, qui la faisoit mourir de chagrin.

Un jour son mary reçût chez lui deux de ses parens, Officiers dans l'Armée de Flandres; ils la trouverent si laide, que l'un d'eux la voyant paroître dans le Jardin, au bout d'une allée, fit ces Vers.

Amy, fuyons cette maison
Plus affreuse qu'une prison;
J'y sens une frayeur mortelle,
Et je viens de m'appercevoir
Que le maître de ce manoir
Y met le diable en sentinelle.

Ne fût-ce pas un de ses amans, reprit Arlequin, qui la tira de la campagne, & qui lui donna le moyen de venir à Paris. Ouy, lui dis-je, ce fût le Comte de..... mais cela eut des suites fâcheu-

ſes. Voicy comme la choſe ſe paſſa.

Un ſoir à l'entrée de la nuit elle ſe promenoit à l'entour d'une Prairie, où l'on alloit par la porte de derriere du Jardin : Cette Prairie étoit environnée de grands arbres, & de haïes, qui faiſoient une maniere de Parc. Elle vit venir un Cavalier à travers un chãp, qui s'étoit égaré, & qui lui demanda par deſſus la haïe le chemin d'un bourg voiſin: Elle le reconnut ſans en faire ſemblant, & luy dit que pour s'y remettre il falloit traverſer la Prairie où elle étoit : Le Cavalier bien monté force un endroit de la haïe, & il fût dans uné ſurpriſe extrême, de trouver ſon ancienne maîtreſſe, qui ſe jetta à ſon col avec une joïe qu'elle ne pouvoit exprimer. Un moment aprés elle luy fit un triſte détail de ſa vie, & des manieres de ſon mary qu'elle ne pouvoit ſuppor-

ter , ajoûtant qu'elle étoit prête à tout pour changer d'état. Le Comte de..... luy offrit de l'argent pour se sauver, & un homme de confiance pour la conduire ; ils convinrent du jour, & la chose fut executée. Elle se refugia premierement dans un petit Couvent de campagne, où il n'y avoit que trois Religieuses, d'où elle passa successivement dans deux ou trois autres, aprés quoy elle alla joindre son amant.

Quoy que son mary loüât le Ciel en luy-même de sa fuite, il ne laissa pas, par honneur, de faire des procedures, dont je sçay qu'il craignoit extrêmément le succez : Elle pour s'en mettre à couvert, passa en Angleterre. Dans ce temps-là son mary mourut : à cette nouvelle elle revint à Paris, où elle affecta une douleur, suivie de cent extravagances ; elle fit tendre de noir la

maison où elle demeuroit, & où elle avoit soin de se consoler avec son amant. Quand on la venoit voir, elle se jettoit à genoux devant une image, se desesperant comme une femme qui vouloit mourir. La Matrône d'Ephese ne fit jamais si bien son personnage, car elle ne donna son mary à pendre que quand il fut mort, & celle-cy auroit donné le sien à pendre quand il vivoit. Cette Comedie dura quelques jours avec la même vivacité, pendant lesquels elle trouva le secret de se marier à un jeune homme d'assez bonne maison, riche, & bien fait; & toute hideuse qu'elle est, non seulement elle s'en fait aimer, mais encore elle le mene comme elle veut, & luy inspire tous ses sentimens.

Arlequin me demanda si elle n'avoit pas autrefois une niêce; elle l'a bien encore, luy répon-

dis-je, elle est jolie & bien faite, & on dit qu'elle a une sorte de veritable merite. Dhercy, que nous connoissons, avoit autrefois beaucoup d'inclination pour elle, & il me souvient qu'un jour il luy envoya une espece de Dialogue en Vers, où se parlant à luy-même, & s'instruisant de ce qu'il faut faire pour se faire aimer; il instruit en quelque façon sa Maitresse, au moins indirectement, de ce qu'elle devoit contribuer pour retenir le cœur de son Amant. La piece est d'un genre nouveau. La voicy.

En amour que faut-il faire ?
Se taire.
Et de quoy vient-on à bout ?
De tout.
Qui peut fléchir la rigueur ?
La douceur.
Par ce discours je puis croire
De remporter la victoire,
Car je suis doux & discret,
Constant, fidele & secret.

De quoy se nourrit le cœur?

De faveur.
Qui fait changer de dessein ?
Le dedain,
Que faire au lieu de mourir?
Souffrir.
Souffrons donc, car on peut dire
Sans blesser la verité ,
Qu'aprés bien de cruauté
L'on obtient ce qu'on desire.

Qui découvre la passion ?
L'occasion.
Et de qui vient l'heureux jour ?
De l'amour.
S'il faut aimer ardemment
Pour trouver ce doux moment ,
La belle qui fait ma peine ,
La sçaura dans peu de jours ,
Et si ma poursuite est vaine ,
Malgré sa fuite , & sa haine ,
Je l'adoreray toûjours.

Dhercy est tres-honnête homme , me dit Arlequin , & merite bien d'être aimé. Il a mille bonnes qualitez, repris-je, & sans son entêtement de noblesse , il seroit parfait , mais cet entêtement gâte tout ; il étourdit de sa Genealogie , & quelque chose qu'on lui dise en conversation , il trouve

toûjours le moyen de revenir à ſes ayeuls. Auſſi ces jours paſſez parlant de luy avec Broce, *je ne connois pas*, me dit-il, *un plus honnête homme, mais c'eſt dommage qu'il ſoit Gentilhomme.*

Je finis icy d'écrire les choſes que je me ſouviens avoir ouy dire autrefois à Arlequin, dans les converſations que j'ay euës avec luy pendant pluſieurs années. J'y en pourrois ajoûter beaucoup d'autres, ſi ma memoire étoit plus fidele. Je diray ſeulement qu'une nuit reliſant ces Dialogues, il vint ſur les deux heures dans mon cabinet, où il s'aſſit doucement à côté de moy. J'eus une peur qui le fit rire, aprés quoy il me parla de la maniere qu'on va voir dans le Dialogue ſuivant.

DESCENTE AUX ENFERS.

DIALOGUE CINQUIEME.

IL me ſemble, me dit-il, que je t'ay rendu aſſez de viſites pour que tu m'en rendes au moins une dans ma demeure ordinaire : Quoy, luy dis-je, t'aller voir dans les Enfers, le voyage eſt trop dangereux, & puis je n'ay nulle curioſité pour les pays étrangers. Je vois bien, reprit-il, que l'idée que tu as de ce lieu te fait peur : Dis-moy, je te prie, comment tu te l'imagines. Je me l'imagine, luy dis-je, comme un lieu vaſte & ſous-terrain, habité par des furies, des parques, & des harpies qui pouſſent toûjours des cris épouvantables. Tu ne parles, reprit Arlequin, que du quartier des Prati-

ciens : mais ne connois-tu point les champs Elisées ; les habitans sont d'une societé fort-agreable, & on ne s'ennuye jamais en leur compagnie ? tu y verras tous les Heros dont tu lis les Histoires depuis tant d'années, & tu auras le plaisir de sçavoir d'eux-mêmes à quoi tu dois t'en tenir sur les choses qui les regardent : Par exemple, lui dis-je, qui y verray je ? Cesar, répondit-il, Pompée, Alexandre, & autres gens de ce caractere ; tu y trouveras Didon, ton ancienne amie, la Matrone d'Ephese, Lucrece, Artemise, Cleopatre. Ouy, Lucresse, Artemise, repris-je ; l'une me viendra étourdir de sa vertu, & l'autre de ses larmes pour son cher Mausole. Rien moins que cela, reprit Arlequin, elles sont revenuës de leur folie : En un mot, ajoûta-t-il, le voyage t'est necessaire, & tu me sçauras gré de te l'avoir

fait entreprendre. Ne viens-tu pas de ma dire, repris-je, que je verrois Cesar, Alexandre : ouy, me répondit-il. Comment oseray-je paroître devant eux. Je crains furieusement la contrainte & la ceremonie. Va, va, me répondit-il, tu n'auras aucune peine à les approcher. Quoy, repris-je, icy pour parler un moment à un faquin, ou à un échappé de la mandille, je gele trois heures dans son anti-chambre, & pour..... C'est que icy, interrompit-il, tout roule sur les apparences ; mais, lui demanday-je, qui me conduira dans les champs Elisées : J'y ay pourvû, me répondit-il ; je te donneray à une personne de qui je te reponds, & tu seras ravy de sa compagnie. Je pensay un peu de temps, aprés quoy, à te dire le vray, repris-je, je crains les dangers. Il fait noir dans le Globe de la Terre, le chemin y est

mauvais, & je n'ay pas la vûë bonne, & d'ailleurs, ma foy, ce voyage est un peu scabreux; & si pendant ta vie on te l'eût proposé, je doute que tu eusses accepté le party. Cependant, comme tu es mon amy, je veux bien m'abandonner à toy, & descendre dans les champs Elisées, bien entendu que j'en reviendray quand il me plaira. Arlequin me le jura par le Stix : Me voila content, repris-je, & aprés ton jurement, fusses-tu Jupiter même, tu serois obligé à me tenir ta parole.

A l'instant Arlequin m'ayant mené à mon balcon, qui donne sur plusieurs Jardins, m'enleva tout à coup il faisoit un tres-beau clair de Lune. Je vis voler sur Paris, & sur les Maisons de campagne qui sont aux environs, une infinité de petits amours qui venoient de faire bien des galanteries. Ils faisoient entre-eux un ramage re-

jöüiſſant, Enfin, diſoit l'un, la belle s'eſt renduë, & le myſtere eſt conclu. Je ſuis bien plus habile que toy, diſoit l'autre ; j'ay conduit heûreuſement juſqu'au bout, le deſſein qu'on m'avoit confié : Il y avoit neuf mois que ma pupille étoit malade du mal d'amant, & cette nuit elle s'eſt heureuſement délivrée. J'avois gagné le Medecin, qui faiſoit entendre au bon homme que ſa femme étoit indiſpoſée ; il luy rendoit viſite à tout moment, & il pleuroit quelquefois de douleur au chevet de ſon lit. L'affaire a été ſi bien menée, qu'il ne s'eſt apperçû de rien ; & quand elle faiſoit ſemblant de dormir, c'étoit pour le renvoyer dans ſon appartement, afin de faire venir ſon Amant avec qui elle rioit de ſa ſimplicité. Avec toute ta prudence, luy diſoit un autre amour, le Comte de..... penſa bien une

nuit rompre tes meſures, quand il vint avec ſes mules & ſon bonnet, & qu'il voulut forcer le Suiſſe, Il eſt vray, dit le premier, mais il n'entra point ; & de plus, le Comte de..... eſt un étourdy, & & juſqu'icy pas-un de nous n'a pû prendre des meſures contre ſes caprices. Enfin me voilà au bout de mon intrigue ; la derniere Scene ſe paſſa au Jardin, où l'on ouvrit la petite porte, & le ſpectacle diſparut.

Nous nous arrêtâmes un moment, Arlequin & moi, pour apprendre cette hiſtoire ; elle eſt, me dit il, de..... Si jamais homme a merité d'être heureux, ç'a été celuy-là ; il avoit un merite infiny, & la moindre de ſes qualitez étoit ſa naiſſance illuſtre. Jamais François n'a été plus diſcret pour ſa Maîtreſſe, plus ſincere pour ſes amis, plus fidele à ſon Roy, plus brave dans les oc-

casions, & plus moderé dans ses Conquêtes.

Il cessoit de parler quand nous arrivâmes dans une grande forest prés d'un Rocher, où je fus un moment à me reposer, charmé du clair de Lune, & du silence qui regnoit dans cette solitude. J'entendis tout à coup une belle voix d'une femme, & un Theorbe qui l'accompagnoit; Arlequin qui sçavoit la chose, fit l'étonné, pour me faire goûter le plaisir de la surprise; il me dit de m'approcher doucement pour entendre les paroles qu'elle chantoit, qui étoient celles-cy.

Amans connoissez les belles,
Si vous voulez être heureux;
Elles ne font les cruelles,
Que pour allumer vos feux.

Si vôtre fiere Maîtresse
Fait voir un petit couroux,
Profitez de sa foiblesse,
Elle souffre plus que vous.

Quand tout bas elle soûpire,
Ne soyez pas interdit,

Ecoûtez ce qu'on veut dire,
Et non pas ce qu'on vous dit.

Quand elle eut cessé. Cette avanture, me dit Arlequin, est assez extraordinaire. Je m'imagine, luy répondis-je, que cette femme a quelque amant qu'elle veut instruire. Ce n'est pas tout, reprit-il, nous l'avons entenduë, tâchons de la voir : Il me plaça en un endroit commode, & je vis une personne jeune, d'une taille & d'un port admirable, qui en se promenant se baissoit quelquefois pour amasser des fleurs, dont elle me paroissoit faire un bouquet, que je crus qu'elle destinoit à son amant. Que penses-tu de cette personne, ne dit-il ; sa compagnie te seroit-elle incommode ? Non, luy dis-je : puisque cela est, reprit-il, voilà la Conductrice que je te donne, qui s'amuse en nous attendant. Là-dessus il fit un petit bruit ; elle

nous apperçût ; & étant auprés de moy elle me pria de recevoir le bouquet qu'elle me presentoit. Arlequin nous quitta, & me dit qu'il descendoit le premier aux Enfers, pour des raisons, & qu'il viendroit m'attendre à la porte.

Quand nous fûmes seuls elle me dit tant d'honnêtetez, que d'abord je ne pûs assez remercier le Ciel de ma bonne fortune. Il y a long-temps, me dit-elle, qu'Arlequin m'a parlé de toy, & il m'en a parlé de maniere que j'ay eu quelque curiosité de te voir. Je sçais que tu as du secret, & c'est pour cela que je te veux témoigner dans les conversations que nous aurons ensemble, combien j'ay de confiance en ta discretion. Mais que vois-je ; que veulent dire tes yeux abatus, il me paroît que tu tombes dans la resverie. Je t'avouë, lui dis-je, que la reflexion vient de dimi-

nüer ma joye. Je me vois au milieu de la nuit, dans une forest que je ne connois point, avec une femme belle, à la verité, mais qui peut-être n'est pas mortelle, & dont la beauté n'est qu'une illusion. Que sçay-je s'il ne m'arrivera point quelque chose dans la suite qui gâte les agrémens que j'ay d'abord trouvez dans cette avanture. La Gnome souriant tu meriterois bien, me dit-elle, que je te laissasse dans ton inquietude; mais non, je vais t'éclaircir. Tu es dans la forest noire, au haut de ce rocher, est ma grotte, d'où descend cette eau que tu vois. Je suis Gnome, c'est à dire une intelligence de celles qui dominent dans le Globe de la Terre; c'est moy qui fais conduire aux Enfers ceux qui vivent encore, mais pour toy, j'ay voulu t'y mener moy-même, pour te connoître plus particulierement, rassu-

res toy, jamais rien ne te ſera ſi utile que ce voyage. Ayant tout à coup pris mon party, & m'étant entierement raſſuré, commençons, lui dis-je, par les couplets de chanſon que je t'ay entendu chanter; ils ſont pleins de bonnes maximes: Il vaut mieux, répondit-elle, que je te diſe les ſuivans, qui ne valent pas moins; je vais les accompagner de mon Theorbe. Ecoûte-les.

Par nos yeux & nos manieres,
Jugez de nos ſentimens,
Ce ſont les ſeules lumieres.
Qui conduiſent les Amans.

Si vous avez bien envie.
De vous conſerver nos vœux.
Par un peu de jalouſie,
Il faut r'allumer nos feux.

De tout faites un myſtere;
Soyez toûjours plein d'ardeur,
A la fin la plus ſevere,
Se laiſſe toucher le cœur.

Voilà, luy dis-je, de bonnes in-

ſtructions ; Oüi, reprit-elle, pour autrefois, mais aujourd'huy les femmes ſeveres ſont en ſi petit nombre, que les hommes ne doivent point perdre de temps à ſuivre des leçons qui ne ſeroient peut-être pas à leur goût. Il y a quelques jours, ajoûta-t'elle, que me promenant prés d'ici, j'entendis deux Amans accoûtumez l'un à l'autre, qui parloient du commencement de leurs amouurs, & quand l'amant reprochoit à ſa Maîtreſſe la cruauté qu'elle avoit euë pour luy ; mon cœur, luy répondoit-elle, reclamoit contre ma ſeverité, j'étois folle de vous, & je deſeſperois contre ma vertu d'être ſi long-temps farouche, & de ne trouver pas quelque moyen de s'apprivoiſer. Crois-tu, lui demanday-je, que les femmes ſoient capables d'un amour ſincere ; elles diſent qu'oüi, me répondit-elle ; Cependant, repris-Je, leur amour, s'il

s'il n'est soûtenu par des presens, ne va gueres loin, & il me souvient de quatre vers d'une femme à un Cavalier aimable, mais pauvre, qui fut long-temps à l'aimer inutilement. Elle les luy écrivit un jour sur ses Tablettes, les voici.

Pourquoy si long-temps me parler de tes feux,
L'amour ne veut point de misere,
Et le sort d'un Amant est toûjours de se taire,
Quand il est pauvre & malheureux.

Ne m'as-tu pas dit, continuay-je, que tu ne conduis aux Enfers que les vivans, est-ce que les morts ont un autre guide? Oüi, me répondit-elle, c'est leur genie, chaque mortel à le sien qui ne le quitte jamais, il concerte avec luy tous ses desseins, & il luy obeït exactement dans toutes les actions de sa vie, aussi ils vont ensemble aux Enfers, où il conservent toûjours les mêmes sentimens & presque les mêmes pa-

roles. Par exemple, il paſſa ici dernierement un mort fort devot, qui ne voulut jamais nommer *l'amour* par ſon nom ; il l'appelloit *une vilaine bête*, ce qui fut pour moy d'une grande édification.

Je vis auſſi trois ou quatre femmes qui ſe culbutoient avec la même fureur qu'elles avoient toûjours euë pendant leur vie, elles ſe faiſoient mille reproches, d'avoir trompé au jeu, de s'être volé leur Amant, d'avoir ſuppoſé des Lettres pour ruïner leur reputation, d'avoir découvert leurs intrigues, qu'elles cachoient par une apparence de vertu, tu verras tout cela dans les Champs Eliſées, & voici le temps d'y deſcendre. En diſant cela elle me mena dans ſa grotte qui n'a rien d'affreux, & je me ſentis tout à coup enfoncer dans le globe de la terre, où elle me fit voir une infinité de choſes merveilleuſes, dont j'eſpere

parler quelque jour. Enfin aprés avoir passé des Mers & des Espaces d'une étenduë immense, nous arrivâmes à la porte de l'Enfer, où Cerbere me pensa devorer ; ne crains rien, me dit-elle, jette-luy le bouquet que je t'ay donné. A peine Cerbere eut senti les fleurs, qu'aprés avoir chancelé quelques momens, il tomba comme mort; pendant ce temps-là nous entrâmes sans peine, je trouvay Arlequin, & la Gnome disparut, ce qui me surprit un peu. Comme je n'étois accoûtumé qu'à des gens que je voyois toûjours, ces apparitions & ces disparitions ne me faisoient pas plaisir & je craignois que me trouvant entre Arlequin & la Gnome, je ne parvinsse à la fin à demeurer seul en Enfer, où comme plusieurs autres, je n'étois descendu que par complaisance.

Arlequin me raillant de ma

peur, me raſſura aprés quoy il me demanda des nouvelles de la Gnome; je luy dis qu'elle étoit tres-agréable, & que j'étois content de ſon entretien. J'en ſuis ravi, me dit-il, ce ſera elle qui te reconduira ſur la terre par un chemin different; mais, lui dis-je, quelle proprieté ont les fleurs en ce païs-cy, pour endormir Cerbere? la même proprieté, me répondit-il, qu'elles ont ſur la terre, elles donnent des vapeurs. Quoy, repris-je, Cerbere eſt ſujet aux vapeurs? Pourquoy non, me dit-il? je ne l'aurois jamais cru, repris-je.

Dans ce moment nous entendîmes pluſieurs femmes qui s'empreſſoient pour en ſoulager une qui faiſoit de temps en temps des cris épouvantables. Voici, reprit Arlequin, qui vient bien à propos, c'eſt la voix de Lucrece, les vapeurs la prennent, courons,

c'eſt une choſe à voir, il me mit en un endroit caché, où pendant que les vapeurs la tenoient le plus fortement, elle diſoit, ô mon cher Collatinus, mon cher époux, tu es Cocu, je t'en demande pardon, mais ta pauvre *Tricipitone* va mourir, adieu mon cher, en diſant cela, elle levoit le bras comme pour ſe poignarder; un moment aprés elle le laiſſoit tomber, les larmes la prenoient, & tout à coup elle rioit à gorge déployée. Cette Comedie me paparoiſſoit aſſez bizarre, & je ne pouvois comprendre ſes differens perſonnages de pleurer & de rire ſur un article auſſi ſerieux que le cocuage de Collatinus, qui, dit-on, étoit un honnête homme, & qui n'avoit pris ſa femme que pour luy ſeul.

Alors Arlequin me montrant une perſonne, vois-tu, me demanda-t'il cette femme aſſiſe ſur l'her-

be, à l'entrée de cette Forest de Mirthe ? Oüi, lui dis-je, c'est ta bonne amie Didon, qui t'a fait pleurer tant d'années, elle eut des vapeurs aussi tôt qu'elle vit Enée, & si Jupiter n'eust eu pitié d'elle, & que pendant la chasse il ne l'eust conduite avec le Prince Troyen dans l'antre mysterieux, c'étoit fait de la pauvre Princesse, les vapeurs l'eussent étouffée. Quel dommage, luy dis-je ce seroit un crime bien noir de laisser mourir des femmes si fidelles à leurs maris, faute d'un remede si aisé, pendant ce temps-là Lucrece revint de son mal. Un moment aprés toutes ce femmes appercevans Arlequin, coururent à luy, parce qu'il est fort aimé dans les Champs Elisées. La Matrone d'Ephese me fit mille amitiez pour me remercier de l'avoir autrefois représentée sur le Theatre Italien : alors me tournant vers

Arlequin, à ce que je vois, luy dis-je, je suis connu en ce païs-ci, & je puis parler franchement : toutes ces femmes m'assurent qu'oüi, & que la seule felicité des Champs Elisèes étoit de dire la verité, & de voir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Il n'y a pas une de nous, reprit la Matrone, qui ne te dise son humeur, & si tu veux je commenceray par moi-même, je te raconteray ce que je faisois à Ephese, moy qui passois pour une Diane, & que tous les maris proposoient à leurs femmes comme un modele de vertu. Profites de l'occasion, pour sçavoir à ton retour à quoy tu dois t'en tenir sur tout ce que tu verras dans la suite. Mais, lui dis-je, Cesar, Pompée, Alexandre, Tibere, Sejan, me parleront-ils avec la même sincerité ? Sans doute, me répondit-elle, ose-t'on les approcher, luy demanday-je ? à cette

demande ſe mettant toutes à rire elles me jetterent dans une confuſion d'où je ne pouvois revenir. Tu les crois donc ici, me dirent-elles, comme ils étoient autrefois ſur la terre, tous boufis d'orgüeil & de fierté. Ces Heros ſont dans des Etats bien differens de celuy où tu te les imagine. L'un vend de l'eau de vie, l'autre des ſifflets, celuy-ci des chifons, & celuy-là des andoüilles; & moy qui te parles, Lucrece aux vapeurs, Artemiſe, Cleopatre que tu vois là, nous ne vendons toute la journée que des peaux de conins.

Dans ce moment nous entendîmes un grand bruit de deux faquins qui ſe battoient, l'un avoit jetté une pierre à la tête de ſon compagnon, qui le pourſuivoit à coups de bâton, celui qui fuyoit courut à nous le bonnet à la main pour ſe juſtifier; l'autre

vint aussi qui faisoit un vacarme épouvantable. La Matrone s'approchant de moy ; voici Cesar, me dit-elle, en prenant par le bras celui qui avoit le bâton, & l'autre est Pompée. Moy terrassé par ces grands noms, je me jettay à genoux pour les adorer, elles recommencerent à rire plus fort qu'auparavant. Ces deux hommes me prierent de ne point me mocquer d'eux, qu'ils étoient à la verité pauvres gens, mais qu'ils avoient de l'honneur, & qu'ils ne me faisoient point de tort de me venir demander ma protection, & une audiance pour entendre la cause de leur querelle. Je ne sçavois où me fourrer de confusion, & je ne pouvois rien comprendre dans la protection qu'ils me demandoient. Je les écoutois en tremblant ; ce faquin, disoit Pompée, qui fait encore l'entendu, il ne se contente pas

d'avoir troublé le monde, & d'avoir accablé sa Patrie de son ambition, il faut encore qu'il me vienne tourmenter, moy qui ne luy demande rien. N'ay-je pas droit de le faire, répondoit Cesar, premierement je suis ton beaupere, & de plus je t'ay battu aux Champs de Pharsale ; & ainsi par le droit de la nature, & par celuy des armes tu me dois ceder en tout. Mes enfans, leur dit la Matrone, dequoy s'agit-il, quel est le sujet de vôtre contestation ? Je joüois au Mail, reprit Pompée, & il est venu fierement me prendre ma boule, j'ay fort affaire que ce Maraut vienne troubler mes plaisirs. Tu as grand tort, dit la Matroné à Cesar. Il te fait beau voir, répondit Cesar, prendre le party de ce fanfaron ; fanfaron toy-même, reprit Pompée, tu l'es mille fois plus que moi, n'as-tu pas subjugué les Gaules

& les Belges, & ta temerité ne t'a-t'elle pas emporté le premier au delà de l'Ocean pour envahir l'Angleterre ? De plus tu as pris l'Egypte, la Syrie, le Royaume de Pont, tu as battu Pharnaces & Juba : hé les huit cent Villes que tu as prises, avec les trois cens Nations que tu as subjuguées ; je te demande est-ce là être fanfaron, tu ne pouvois demeurer en repos, n'est-ce point la raison qui t'a fait opprimer ta Patrie ? Je voudrois bien t'entendre parler là-dessus, & voir jusqu'où pourroit aller ton effronterie ; Au moins, luy dit Cesar tu devrois te souvenir de l'honneur que je t'ay fait de te donner ma fille en mariage. Tu ne fis pas ce mariage, reprit Pompée, pour mes beaux yeux, mais pour trouver en moy un gendre qui t'aidast à ruïner ceux qui pouvoient abbattre ton ambition. Va, va, on te connoît

bien. Ma foy, reprit Cesar, on te connoît bien aussi. Tu as été fanfaron toute ta vie, dés tes plus jeunes années tu chassas Perpennas de la Sicile, tu battis Domitius dans l'Afrique, & tu soûmis toute la Numidie, aprés quoy tu vins faire une mascarade à Rome; à la verité je te la pardonne, tu n'avois alors que vingt-quatre ans, & tu étois encore mineur. Je ne puis penser sans rire à ton triomphe, il te faisoit beau voir sur ton Char tiré par quatre Elephans, où tu tenois admirablement ta gravité. Quelles autres Comedies ne joüas tu pas dans la suite? tu défis Mitridates, tu pris l'Armenie, la Cappadoce, la Medie, que sçais-je, la Cholcide, la Cilicie, la Phenicie, la Judée, l'Arabie; courage, luy dit Pompée, continuë, crois-tu, reprit Cesar, que je remplisse ma memoire de tes sottises

passées, ce seroit un beau sujet de reflexion ; mais au moins je n'oublie pas tes Mascarades, tu en fis trois qui étoient magnifiques. Tu te trompes, luy dit Pompée, je ne me trompe point, repliqua l'autre ; car ce sont les endroits de ta vie qui me réjoüissent le plus. Pourrois-tu disconvenir que tu triomphas trois fois des trois Parties du monde, même avant l'âge de trente-quatre ans. Vraiment, reprit Pompée, si tu le prens par là, hé toy, car tes folies ont commmencé de bonne heure, quand tu eus subjugué les Gaules, l'Egypte, le Pont & l'Afrique, ne fis-tu pas une Mascarade, puisque Mascarade y a, plus ridicule que la mienne & plus longue, puisqu'elle dura quatre jours. Mais ce qui me rejouit davantage, ce fut l'envie qui te prit de faire le bel esprit, & d'écrire tes Commentaires, où tu fais un grand

détail de tes conquêtes, ou plûtost une fidelle peinture de tes extravagances. Il faut voir ton application à parler du Pont que tu bâtis sur le Rhein : ce Pont t'a plus coûté à décrire qu'à faire : mais ta vision à reformer le Calendrier, & à regler le Cours du Soleil & de la Lune, qu'en dis-tu : il auroit bien mieux valu laisser courir les Planettes, & te regler toy-même, que d'aller t'embarrasser des conjonctions & des oppositions du Soleil & de la Lune, les peuples t'auroient bien eu plus d'obligation de leur donner la paix & l'abondance, que d'aller regler leurs jours & leus années, que ton orgüeil remplissoit de miseres, de larmes & de desespoir. Pourveu que tu dises, *Je suis venu j'ay veu, j'ay vaincu*, tu croyois avoir donné une belle idée de ton merite ; & ce n'étoit que le langage d'un enragé, qui

accabloit les peuples de sa tyrannie : mais le comble de ta folie a été de recevoir les honneurs divins que le Senat te décerna, en te nommant *Dictateur perpetuel*, au lieu de te punir comme un scelerat usurpateur de l'Empire. Tu me fais pitié, luy dit Cesar, & je ne daigne pas te répondre, je suis fâché d'avoir regretté ta mort en Egypte, & d'avoir pleuré quand on me présenta ta téte ; Tu ne me pleuras, luy dit Pompée, que pour donner de toy une idée de clemence que tu ne pouvois avoir. Dans le fond tu fus ravy que Ptolomée t'eût délivré d'un Ennemy tel que moy, qui me fusse toûjours opposé à ta tyrannie : & puis que sçais-je, peut-être voulois-tu avoir le plaisir de me voir ton prisonnier, & de me faire sentir tout le poids de ta victoire. Enfin tu n'as jamais eu une vertu veritable, tu étois tout, dissimula-

tion & perfidie ; au moins ſçay-je bien que tu manquois ſouvent de parole , & que tes promeſſes ſe changeoient par rapport à tes intereſts. As-tu tout dit, reprit Ceſar ; Je ne finiray pas , répondit Pompée, que tu ne m'ayes rendu ma boule. Alors la Matrone s'approchant de Ceſar, voilà aſſez conteſté, luy dit-elle , & luy tirant la boule des mains ? Tiens Pompée, ajoûta-t'elle , va joüer tout ton ſaoul. Là-deſſus Ceſar en tira une autre de ſa poche , qu'il fit voir à Pompée, pour luy montrer qu'il n'avoit que faire de la ſienne.

Je ne puis expliquer les divers ſentimens que me donna cette conteſtation , pendant que la Matrone couſoit des Juppes avec ſes Compagnes, tirant Arlequin à l'écart : Quoy , luy dis je , eſt-ce là la converſation des Heros , & les Eloges qu'ils font de leurs conquêtes ?

Je suis ravi, me dit-il, que tu tombes dans ces reflexions, les plus grands Conquerans n'ont été que des hommes pleins de fureur & d'ambition : voilà au fond leur vray caractere, ne t'y trompes pas. Ils le colorent de raison & de justice : mais encore une fois ne t'y trompes pas, regardes-les toûjours comme des hommes entêtez de leur fausse valeur, fideles à leur parole, pas rapport à leur interest, moderez en apparence, & tous remplis de dissimulation & de perfidie, prenant pour leur Dieu une mauvaise gloire, croyant avoir l'esprit assez étendu pour gouverner le monde, & manquant dans les occasions des lumieres les plus communes, donnant à leurs passions tout ce qu'elles demandent : En un mot, soûmettant tout, & étant eux-mêmes soûmis à des choses qui malgré leurs mesures, terniront éternellement leur

memoïre. Ils regardent le monde comme une balle qu'ils se poussent l'un à l'autre, chacun le reçoit & chacun le perd, c'est leur seule occupation, sans jamais prendre un moment pour se connoître eux-mêmes.

Vraiment, dit la Matrone en nous voyant éloignez, voilà qui est bien honnête de nous quitter; Est-ce, ajoûta-t'elle en s'adressant à moy, que nôtre conversation ne vaut pas bien la Comedie que ces deux fous viennent de te donner? Nous avons à te parler de choses plus agréables & plus naturelles, arrivées à des personnes de ta connoissance; Non, luy dit Arlequin, nous aimons mieux sçavoir presentement ce qui te regarde; ton histoire vaut toutes celles que tu nous pourrois raconter: Oüi, dit la Matrone, pourveu que je vous la dise toute entiere, sans oublier une partie dés

choſes qui marquent mon carac-ctere. J'étois diſſimulée autant que femme l'ait jamais été, & le voi-le de la vertu cachoit en moy des plaiſirs qu'il n'eſt pas au pou-voir des mortels d'exprimer. Ma confidente ſçavoit ſon métier au moins autant que je ſçavois le mien, & elle n'y perdoit rien, or, argent, pierreries, tout pleuvoit chez elle, ſon ſecret étoit impé-netrable, elle avoit les yeux baiſ-ſez, un air mortifié, & ſes bras toûjours chargez du portrait de quelqu'un de nos Dieux. Avec ces manieres, qui luy donnoient un grand pouvoir dans ma famil-le, elle faiſoit tous mes meſſages, ſans que perſonne la ſoupçonnât de favoriſer ma fragilité. Dans ce temps-là il me vint un domeſti-que pour me ſervir, c'étoit un jeune grec, vif, de l'eſprit, & qui ſe faiſoit un plaiſir d'être toûjours auprés de moy, comme il voyoit

que ses services ne métoient pas desagréables, il affectoit de me les rendre avec beaucoup de zele & d'empressement. Nous nous expliquions tous deux sans oser parler, & nous nous entendions assez bien, à la fin fatiguée de ma retenuë, je fis les premiers pas. Le matin à peine étois-je éveillée que je le faisois venir au chevet de mon lit pour lire quelque avanture amoureuse, aux endroits les plus tendres, j'observois ses yeux pour connoître s'il avoit le cœur bien sensible, & je le trouvois tel que je le souhaittois, aprés cela je luy fis de petits presens, comme il avoit la tête belle, j'en prenois soin moy-même, & le faisant mettre à genoux devant moy, Je parfumois ses cheveux. Je fis faire son Portrait en diverses manieres avec les habits de quelques unes de nos Divinitez, & quand nous étions tous deux seuls,

je me faiſois un plaiſir extrême de me mirer avec luy dans le même miroir, pour ſentir mon viſage auprés du ſien ; je luy donnois ma main & je prenois la ſienne ſous prétexte de nous faire des prédictions, en luy donnant des commiſſions j'affectois de luy parler à l'oreille, & je voulois qu'il en fiſt de même, en me rendant compte de ce qu'il avoit fait ; voilà bien des badineries : mais ſoit que je ne fuſſe pas encore bien paſſionnée pour luy, ou que je craigniſſe de me confier à ſa jeuneſſe, & peut-être à ſa vanité & à ſon indiſcretion. Je fus du temps à ces badineries ſans aller plus avant.

Comme preſque toutes nos folies ſe paſſoient devant ma confidente, elle me grondoit quelquefois bien fort, & elle avoit raiſon ; car malgré le ſoin que j'avois à cacher mon panchant pour luy, ſes camarades entrevirent

nité pour immortaliſer ma fideli-
té conjugale. Enfin on m'arracha
le corps de mon mari, que je te-
nois toûjours embraſſé, & on me
mena comme par force dans ma
chambre, pour m'ôter la veuë d'un
objet, qui paroiſſoit la cauſe de
mon deſeſpoir. A peine fus-je
ſeule avec ma confidente, que je
ſongeay auſſi-tôt à mon aimable
Grec, de qui il m'avoit éte impoſ-
ſible d'avoir aucune nouvelle de-
puis nôtre ſeparation. Elle me dit
qu'elle venoit d'apprendre par ha-
zard d'une perſonne de ſa connoiſ-
ſance, qu'au ſortir de chez moy, il
avoit pris parti dans une Compa-
gnie de Soldats, d'où ſon Officier
l'avoit tiré comme un homme de
cœur & de confiance, pour luy faire
garder le corps d'un pendu de qua-
lité que ſes parẽs vouloient enlever.

Heureuſement pour moy le tom-
beau où l'on devoit enterrer mon
mari ſe trouva prés de là, on l'y
porta,

porta ; &, comme a dit Petrone, je voulus y être enfermée.

Le soir j'y vis mon Grec avec des transports que je ne puis expliquer ; je l'embrassay un million de fois, nous continuâmes les nuits suivantes, & pendant le jour je me desesperois, faisant des cris ; d'autant plus que je sçavois que le Peuple d'Ephese, venoit en foule à ce tombeau pour y adorer ma vertu. Avec tout cela je n'étois pas entierement contente, & j'avois toûjours dans la tête de me vanger de mon mari d'une maniere qui tombast sur lui. Comme une nuit j'en parlois à ma confidente, mon cher Grec arriva tout desolé, les larmes aux yeux, & voulant prendre congé de moy, aprés m'avoir dit la cause de sa desolation ; je remerciay le Ciel de la double grace qu'il me faisoit, non seulement d'avoir un moyen si naturel, de con-

tenter ma vengeance,mais en même temps de ſauver la vie à mon Amant ; je luy dis de prendre le corps de mon mari, & de l'aller pendre en la place de celuy qu'on avoit dérobé, ce qu'il fit, aprés quoy je fus pleinement ſatisfaite.

Quand elle eut ceſſé de parler, Arlequin luy dit qu'elle avoit fait en cela *une action heroïque*, c'eſt ce que tu diſois, reprit-elle, en repréſentant mon Amant autrefois à l'Hôtel de Bourgogne, mais ce que te repliquoit celle qui me repréſentoit moy-même, n'eſt pas moins bon, *Attache-le bien*, te diſoit-elle, *car ſi on le dérobe, je n'ay plus de mari à donner à pendre*, qu'il y a des femmes, ajoûta la Matrone, qui voudroient faire ce que j'ay fait. Ma foy, luy dis-je, & d'hommes auſſi qui donneroient volontiers leurs femmes à pendre.

Artemiſe, qui juſqu'alors nous avoit écouté, pourquoy, dit-elle,

blâmer les femmes de cesser d'aimer leurs maris quand ils sont morts, & c'est assez que nous les aimions quand ils vivent, & qu'ils nous donnent toutes les marques de tendresse que nous souhaittons, & encore avec tout cela, nous avons bien de la peine à ne pas broncher quelquefois, quand ce ne seroit que pour le plaisir de changer. Quoy, luy dit Arlequin, tu trouves difficile d'aimer son mari, toy qui as aimé le tien jusqu'à boire ses cendres; il est vray, reprit-elle, je les ay toutes beuës, parce que j'avois commencé, & que je voulus soûtenir la gageure. Quand les Veuves s'embarquent dans la douleur...... mais n'en parlons pas davantage. Si j'avois pû effacer des yeux du monde mon appareil de dueil je l'aurois fait, & j'ay cent fois maudit le jour que mes parens m'avoient laissé prendre un

train de larmes que je ne pouvois arrêter ſans bleſſer ma gloire.

Tout le monde ſçait mes extravagances publiques; ajoûta-t'elle, j'étois toûjours habillée à faire peur, mon viſage paroiſſoit maceré, & le reſte; mais je vais te dire mes folies particulieres, qui ſe paſſoient dans ma maiſon, & qui n'étoient veuës que de mes domeſtiques. Depuis la mort de Mauſole, ma chambre fut en dueil toute ma vie, je me broüillay ſi fort avec la propreté, que ie ne changeois d'habits, ny même de chemiſe, que quand elle étoit en lambeaux, je fuyois toutes les perſonnes ſociables, les divertiſſemens les plus indifferens, & les réjoüiſſances publiques m'étoient inſupportables, & ſi par hazard allant en quelque lieu je trouvois des gens qui joüaſſent, ie ſortois d'abord, & i'allois en un coin pleurer le malheur que

j'avois de rencontrer des personnes qui ne fondissent pas en larmes pour la mort de mon cher Mausole : Je portois toûjours son portrait attaché à mon col ; je le cachois dans mon sein, & il étoit colé sur mon cœur : & quand il arrivoit qu'en me deshabillant, il se tournoit par hazard de mon côté, je le prenois & le noyois de mes larmes. J'avois une parente aimable qui étoit mariée, quand son mary étoit absent, je la gardois, & je la faisois coucher au pié de mon lit en travers, & non pas au chevet auprés de moy pour ne pas profaner une place que Mausole avoit occupée : Je ne te dis pas, ajoûta-t-ellle, mille autres sottises, qui au commencement de mon veuvage, me parurent bien justes, & qui n'allerent pas loin sans me devenir incommodes, mais j'y étois, & il falloit aller jusqu'au bout.

Tu donnois en tout cela, luy dit Arlequin, de belles marques d'amour à ton cher Mausole, & il en devoit être bien content : Mais au fond, dis moy la verité ; l'aimois-tu si passionnément que tu voulois nous le faire accroire : Il me semble avoir ouy dire que quand tu secourus Xerxés contre les Grecs, certain jeune Officier de son Armée t'àvoit un peu égratigné le cœur, & que tu fus sur le point de te radoucir pour luy un peu plus que de raison. De quoy t'avises-tu, reprit Artemise, de me venir parler de cet Officier : Voilà un beau discours à faire à une femme qui a immortalisé sa fidelité par un Mausolée qui est une des merveilles du monde. A te parler franchement ajoûta-t-elle, cet Officier étoit joly ; mais avec tout cela, j'aimois toûjours mon mary. Hé comment, repartit Arlequin, pouvois-

tu joindre deux inclinations si éloignées. Je faisois, reprit-elle, comme une femme de ta connoissance, dont tu m'as parlé plusieurs fois : Quand son mary est auprés d'elle, ils s'aiment passionnement, & ils ne se quittent jamais ; & quand il est éloigné, elle court nuit & jour aprés de jeunes amans pour se consoler de son absence. Je te veux dire d'elle par occasion, une chose que j'appris hier d'un de ses amis ; il m'assura qu'elle ne vouloit plus aimer d'honnêtes gens, mais des grisons, parce qu'on les aime tant & si peu que l'on veut, & qu'avec les autres elle n'est pas maîtresse de son cœur ; son goût se rafine tous les jours, comme tu vois. Mais voilà la chaste Lucrece, & Cleopatre qui s'impatientent, nous allons vous quitter, adieu. Au moment ces trois femmes avec leurs *cottes écourtées*, se mirent

à crier des peaux de conins.

Voicy un païs bien different de l'autre, dis-je à Arlequin : Tres-different, me répondit-il. Est-ce-là, repris-je, cette Cleopatre, Reine d'Egypte, qui a tant fait de bruit pendant sa vie, & que Marc-Antoine cita devant luy comme une criminelle, pour se venir justifier : C'est elle-même, me répondit-il ; elle se mit sur le fleuve Cydnus, dans un superbe Vaisseau remply de parfums, dont la poupe étoit d'or, les voiles de pourpre, & les rames d'argent, maniées au son de plusieurs instrumens, qui répondoient au battement de ces rames. Telle que tu viens de la voir, avec un morceau de Juppe, vilaine, & déchirée : Elle étoit dans ce Vaisseau couchée sous un Pavillon tissu d'or, habillée comme Venus, plusieurs beaux enfans à ses pieds en forme d'amours, & autour

d'elle quantité de filles qui paroissoient des Nereides: Son équipage, luy dis-je, n'est pas si magnifique; il est vray, reprit-il, mais ce qui te va le plus étonner, c'est ce quand elle arriva en Cilicie, Antoine donnoit audience, & rendoit la justice; & malgré cela son arrivée fit un si grand bruit, que tout le monde courut au Port; & Antoine ne pût s'empêcher d'y courir luy-même: Voilà: dis-je, une étrange criminelle, & une maniere bien extraordinaire, de se venir justifier.

Dans ce moment nous entendîmes la voix d'une femme qui crioit tant qu'elle pouvoit aprés sa fille de Chambre: *On est bien malheureuse*, disoit-elle, *d'avoir des gens, & de n'être point servie. Apportez-moy donc toutes mes têtes; viste, ma tête de Venise, ma tête d'Angleterre, ma tête à Languette; allons donc, ma tête unie.*

C'eſt une vieille folle, me dit tout bas Arlequin : Mais que veut-elle dire avec toutes ſes têtes, luy demanday-je ? Quoy, me répondit-il, tu ne ſçais pas que preſentement les femmes paſſent leur vie à ſe faire des têtes ; elles en ont une pour le jour, une pour la nuit, une pour l'amant, ajoûtay-je, & une pour le mary, une pour commencer une intrigue, & une pour l'achever. Ho point, reprit-il, tu te trompes pour la derniere. La concluſion ſuit le commencement de ſi prés, qu'une ſeule tête ſuffit pour l'hiſtoire entiere.

Quoy qu'elle ſoit vieille & laide, continua-t-il ; vois cependant ſon occupation. Je luy vis à la main un miroir de poche qu'elle porta pendant plus de trois heures à tous les endroits de ſon viſage, pour ſe l'unir doucement avec le doigt ; elle s'appliquoit du blanc, ſe mettoit du rouge, s'aplaniſſoit

le front, s'unissoit les sourcils, & quelquefois elle rioit dans ce miroir, pour y arranger de nouvelles minauderies. Je m'ennuie, luy dis-je, je te prie allons-nous-en; je le veux, me dit-il, allons: mais tout chemin faisant, je vais te raconter son histoire. Ses premieres années se passerent aux champs, où peut-être Jupiter & Mars luy firent sentir qu'ils n'avoient point vieilly: Ensuite elle fut transplantée dans le beau monde, & elle sçût se servir du temps. Et pour dernier métier elle se mit à écrire des Histoires amoureuses. Vous avez le plus grand tort du monde, repris-je, vous autres habitans des champs Elisées, d'y laisser entrer des folles de ce caractere. Point du tout, reprit-il, nous n'avons point tort: Je t'ay dit plusieurs fois qu'icy on se fait un plaisir de voir les choses & les personnes comme elles sont.

Je t'entends, repliquay-Je ; mais au moins fais luy cesser ses Romans, & qu'à son âge elle ne se remplisse pas d'imaginations ridicules : Pour moy je luy ferois boire tant d'eau du fleuve Lethé, qu'à la fin ..... Crois-tu qu'elle n'en ait pas bû ; interrompit Arlequin ? elle s'en est enyvrée quatre ou cinq fois : & avec cela, lui dis-je, elle est encore folle ? Est-ce, repliqua-t-il, que quand les folies sont inveterées, on les guerit si-tôt ?

Pendant que nous continuiyons de parler sur les differentes personnes que nous rencontrions, la nuit nous prit prés d'un bocage, à demie lieuë de la forest de Mirthe, où se promene Didon, & toutes les femmes qui se sont tuées pour leurs amans Nous entre-vîmes au clair de la Lune, deux hommes qui parloient d'action. Arlequin ayant écouté quelques

momens, c'est, me dit-il tout bas, Tibere & son favory Sejan. Nous entendîmes Tibere qui luy reprochoit son ambition, & la grande puissance qu'il avoit à Rome : Elle m'effraya, luy disoit-il, & je ne fis point mal de la renverser. Tu aurois encore bien mieux fait, luy répondoit Sejan, de ne me l'avoir jamais donnée ; ton abandon à moy me faisoit peur pour ta gloire ; j'étois ravy de te voir dans ton Isle de Caprée, occupé de tes plaisirs ; j'y contribuois autant que je pouvois, pour te laisser faire l'amour pendant que je songeois à gouverner l'Empire. Cependant, luy dit Tibere, tu ne le gouvernois pas. J'en étois si bien le maître, repliqua Sejan, que parmy mes amis je t'appellois en raillant, *le Gouverneur de l'Isle de Caprée*, laissant imaginer que j'étois maître de Rome : Et ne l'étois-je pas,

en effet ? Tu étois l'homme du monde qui croyois être le moins gouverné ; & avec cela je te conduisois selon mes caprices, & je t'avois si bien mis sur ce pied, que jusques au Portrait d'Auguste, tu n'osas le faire remettre en sa place, quand on te dit qu'on l'en avoit ôté par mon ordre : J'en conviens, luy dit Tibere, j'eus tort, & ma complaisance ne devoit pas aller jusques-là ; mais tout cela n'étoient que de petites choses : C'étoient pourtant ces petites choses, reprit le favory, qui marquoient au Public combien tu craignois de blesser mon pouvoir : N'étoit-ce point ce pouvoir, repliqua Tibere, qui te faisoit traiter avec mépris tous les illustres Romains de ma Cour ? Sans doute, répondit Sejan, & de plus, qui me fit aspirer à ton alliance, dans le mariage que ie voulois faire de moy avec la veuve de

Drusus. Je ne sçais qui t'empêcha d'y consentir ; car avec tout ton esprit, & toute ta politique, tu étois quelquefois bien aveugle sur les choses qui me regardoient. Te souviens-tu bien quand tu m'appellois *ton amy, ton Sejan, & le compagnon de tes soins, & de tes inquietudes ?* Il te faisoit beau voir avec ces paroles dans ta bouche. Je sçais bien qu'aprés tu t'en servis pour me perdre, mais tu les avois déja dites plusieurs fois, comme venant du cœur, & comme une marque de la confiance excessive que tu avois en ma fidelité : Cependant si j'avois pû te détrôner, je l'aurois fait, n'en doutes pas ; je m'y prenois assez bien ; tes Senateurs qui étoient tous des lâches, n'entroient pas mal dans mes interests : & toy encore plus impertinent, tu donnois tête baissée dans leur complaisance. Tu te trompes, luy dit Ty-

bere ; je me trompe si peu, reprit Sejan , que ton Senat auguste ordonna qu'on celebreroit à Rome le jour de ma naissance. Tu sçais qu'on m'a dressé plus de statuës qu'à toy ; & même on m'a fait des Sacrifices comme à un Dieu; Mais les Romains ne nous mettoient-ils pas tous deux ensemble dans les prieres publiques, & ne juroient-ils pas par nôtre fortune, & pour confondre ta bêtise ; Quand les Rois t'envoyoient des Ambassadeurs, ne souffrois-tu pas qu'on m'en envoyât à moy, qui me demandoient ma protection plus ardemment que les autres ne venoient chercher la tienne ? En effet , ils avoient raison ; tu n'osois rien faire sans me consulter ; & quand mon caprice ou mon interest me prenoit, je me faisois un plaisir de traiter tous ces Souverains comme des Rois imaginaires. Il faut avoüer , reprit

Tibere, que tu étois bien insolent : Avouë-moy aussi, luy dit Sejan, que tu étois bien foible : Aussi, dit Tibere, ta puissance me fit peur, je te l'ay déja dit, & je fis prudemment de te perdre. Il étoit temps, dit Sejan; si j'avois vêcu davantage, je ne sçay ce que tu serois devenu. Que m'aurois-tu fait, luy demanda Tibere? J'aurois achevé, répondit Sejan, de te faire l'ombre d'un Empereur, & d'accabler les Romains par ma tyrannie. Aussi à te dire le vray, je ne te gardois que pour te faire signer mes Ordonnances. Crois-tu, reprit Tibere, que je ne connoissois pas tes desseins? Tu voyois donc bien, repliqua Sejan, qu'ils alloient à diminuer ton autorité, & à me rendre maître de ta fortune. Si cela est, tu étois bien stupide, de me souffrir : mais aussi les connoissois-tu bien? Peut-être n'é-

tois-tu pas si politique qu'on ne l'a crû, à la faveur de quelques maximes que des Historiens te font suivre, & que tu n'as peut-être pas trop connuës; Le monde t'a crû un politique achevé. Tu disois des paroles ordinaires qu'on ramassoit avec soin; & tes amis qui vouloient trouver des mysteres dans ces paroles, t'érigeoient en grand personnage. J'ay lieu de croire ce que je dis. Que veux-tu, en effet, que je pense d'un homme que j'ay mené toute ma vie comme il m'a plû, & à qui, tout petit compagnon que j'étois, je me suis fait craindre, jusques à troubler son repos & ses plaisirs. Tu fus bien surpris, luy dit Tibere; quand j'envoyay ta condamnation de l'Isle de Caprée: C'est, luy dit Sejan, la seule bonne resolution que tu ayes prise. Pour le coup, tes femmes te conseillerent bien; elles t'avoient

fait envoyer au Senat tant d'ordres cruels ou impertinens, qu'il étoit bien juste qu'au moins elles t'inspirassent un bon dessein une fois en leur vie.

En disant ces dernieres paroles, ils entrerent dans une allée détournée, & nous les perdîmes de vûë. Alors je demanday à Arlequin si nous entendrions souvent de pareilles conversations : Es-tu fâché, me répondit-il, d'avoir entendu celle-là : Au contraire, luy dis-je, elle me fait un plaisir extrême, mais je voudrois bien que Tibere & Sejan en eussent fait de semblables sur la Terre : Là elles leur auroient été utiles, au lieu qu'icy tout leur discours est perdu ; il seroit à souhaiter que les hommes envoyassent de temps en temps dans les champs Elisées des espions qui leur vinsent redire ce qu'ils auroient entendu ; car personne n'ose leur parler sincere-

ment : Où est l'homme, reprit Arlequin, qui aime la verité ?

Une pensée qui me vient, repris-je : Ne ne m'as-tu pas dit que les habitans des champs Elisées boivent de l'eau du fleuve Lethé, pour oublier tout ce qu'ils ont fait ? Ouy, me répondit-il, ils en boivent, mais en des temps differens, suivant l'Ordonnance de Radamante. Je ne comprens rien à cela, luy dis-je : Ecoutes-moy, reprit-il, & je vais te le faire comprendre. De tous ceux qui vieunent ici, il n'y en a presque point, qui n'ait quelquefois mal usé de ses richesses, & de son autorité, & Radamante luy en laisse le souvenir pour le tourmenter ; & aprês un certain temps il ordonne qu'on leur fasse boire de l'eau de Lethé. Mercure a cette fonction ; aprés quoy perdant le souvenir fatal qui leur rappelloit les choses passées, ils entrent dans

une paix profonde, & commencent à goûter la felicité des champs Elisées.

A peine Arlequin eut cessé de parler, que nous apperçûmes à la pointe du jour Mercure qui venoit suivy de plusieurs ombres, & qui aprés avoir marché un peu de temps, tourna vers le fleuve. Arlequin me dit qu'il les menoit boire de l'eau, & il me plaça en un endroit commode pour voir la ceremonie. Il en donnoit une tasse aux uns, deux aux autres, & jusques à six à quelques-uns, qui avec cela avoient encore bien de la peine à parvenir à cet état d'oubly, qui devoit commencer leur bonheur. Cette difference que tu vois, me dit Arlequin, vient du plus ou du moins d'attachement que nous avons eu aux biens de la Terre. Une tasse suffit pour qui ne les a aimez qu'en passant; mais pour ceux qui y on-

été fortement attachez, c'eſt une peine extrême que de les leur faire oublier : Ils ont beau s'enyvrer de l'eau du fleuve, ils ne goûtent jamais un bonheur parfait, & toûjours quelque fâcheux ſouvenir vient troubler leur repos. Ce mort que tu vois, ajoûta-t'il, à qui Mercure a fait boire ſix taſſes d'eau, eſt un Financier d'un état tres-bas, élevé à une grande fortune, qui par des concuſſions de trente & quarente années, a amaſſé des biens immenſes, il s'étoit accumulé des dignitez, qui luy donnoient un pouvoir redoutable : ſon cœur eſt encore plein de tout cela, & apparemment qu'il ne s'en détachera jamais.

Dis moy, je te prie, repris-je, qui eſt celuy qui ſe tourmente tant, & que Mercure tient pas le bras, de peur qu'il ne luy échappe? C'eſt un jeune fou, amoureux, mort depuis peu de jours, qui fait

icy un bruit épouvantable ; il crie; il se desespere, & rien ne le peut consoler : Mais pour ne pas troubler plus long-temps la tranquilité de ces lieux, Radamante a ordonné que Mercure le fist boire malgré qu'il en eust, afin de luy faire oublier les folies qui causent ses emportemens. Vois-tu comme il se tourmente, comme il jette la tasse dans le fleuve : Approchons un peu plus, pour écouter ses plaintes : Là dessus nous allâmes doucement nous cacher derriere quelques arbres, qui donnoient jusques sur le bord du fleuve. Et comme Mercure le vouloit contraindre à boire : Mercure, luy disoit-il, pourquoy me faire oublier la seule personne dont le souvenir peut faire ma felicité, Je ne veux point du repos que l'oubly me presente : par pitié, laisse moy ma douleur, & mon desespoir.

Aprés cela il élevoit ſes yeux vers le monde , & juroit à ſa Maîtreſſe par tout ce qu'il y a de plus ſacré , de ne jamais tomber dans un oubly ſi cruel : mais, luy diſoit Mercure , as-tu raiſon de conſerver ſi ardemment le ſouvenir de cette Maîtreſſe : Qu'a-t-elle fait pour toy ? Tout, luy repondit-il : Elle a renoncé à tous les hommes pour me plaire , & elle a hazardé ſa vie pour venir recevoir mes derniers ſoûpirs. Tu es bien facile à perſuader , luy diſoit Mercure ; ſon voyage n'a été que pour ton confident , qui eſt ſon Amant ſecret , & ton mal en a donné le pretexte : Elle fit ſemblant de n'oſer aller au lieu où tu étois, pour t'obliger à luy envoyer de tes nouvelles par ce confident , avec qui elle ſe conſola de ta perte. Elle ſe ſervit de toy pour te faire une infidelité,& elle te joüa dans le

temps

temps où elle feignoit une douleur plus ſenſible. Comme chaque parole de Mercure déchiroit le cœur de ce jeune homme, qui continuoit ſes extravagances, Circé paſſa avec ſa baguette magique: Mercure l'ayant appellé, luy dit ce que je viens de raconter. Circé faiſant un ſouris de pitié, voulut le deſabuſer ſur le champ; & aprés avoir fait quelques cercles, & articulé quelques paroles, elle luy demanda ce qu'il voyoit: Je vois ma chere Maîtreſſe, luy répondit-il. Circé luy dit de voir bien diſtinctement, ce qu'elle avoit devant elle, & ce qu'elle faiſoit: Elle a, répondit le mort, une table pleine de Lettres; mon Portrait & quelques diamans: Elle ouvre une de mes Lettres, & la lit; elle rit à gorge déployée avec ſa confidente, & brûle cette Lettre, & toutes les autres, avec un air de plaiſanterie; elle ôte mon

Portrait de sa boëte, & y place celuy du confident ; elle embellit cette boëte des diamans que je luy ay donnez. Tout cela surprit fort ce jeune fou, qui commença à moderer ses emportemens ; mais Circé luy dit de voir encore. Ha, dit-il ! voilà ce perfide confident qui entre dans sa chambre, avec un air gay ; je le vois à ses genoux ; il a la bouche colée sur ses bras ; elle luy arrange les boucles de ses cheveux ; elle luy attache un nœud d'épée. Ha Ciel, continua-t il ! pourroit-on imaginer tant de perfidie dans une femme : Puis se tournant vers Mercure, donne, luy dit-il, que je boive. Non, luy dit Mercure, tu n'en as plus besoin ; tout le Lethé ne vaut pas ce que tu viens de voir. Mais seulement pour la ceremonie Mercure ayant mis le bout du doigt dans le fleuve, luy jetta une goutte d'eau qui acheva de

luy donner un repos parfait.

Quand tout cela fut achevé, je te prie, dis-je à Arlequin, qui est cet homme un peu éloigné, qui se promene sur le bord du fleuve avec un visage si paisible? C'est, me répondit-il, un pauvre Berger, qui vivoit du temps d'Hesiode; il étoit même son amy, & ils prenoient souvent plaisir de s'augmenter l'inclination qu'ils avoient tous deux pour la vie champêtre. Ce Berger a toûjours mené la même vie dans l'éloignement des biens; la moderation a commencé son bonheur pendant qu'il vivoit, & il le continuë icy, comme tu vois, dans une parfaite tranquillité. Quoy, repris-je, n'a-t-il pas bû de l'eau de Lethé, pour oublier?..... Que pourroit-il oublier, interrompit Arlequin: Voudrois-tu qu'il oubliât sa vertu? quand on a vécu dans la moderation, on n'a pas

besoin de l'eau de ce Fleuve , au contraire le souvenir en est si doux qu'il fait la felicité la plus solide qu'on puisse avoir dans les Champs Elisées.

A peine Arlequin eut achevé de me répondre, que Mercure fatigué de la peine qu'il avoit euë aprés le jeune fou dont j'ay parlé , voulut aller boire de l'eau de vie. Le jour commençoit à paroître, & il sçavoir qu'Alexandre, autrefois grand yvrogne, en vendoit d'excellente. Il le trouva faisant un bruit diabolique contre Darius , qui en allant vendre ses sifflets, lui donna le bon jour sous le nom d'Alexandre. Comme il voulut sçavoir la cause de leur contestation , Alexandre se plaignit à luy que Darius luy avoit dit une injure atroce, & qu'il s'en vengeroit , quand il devroit être pendu ; Mercure l'entendant parler de cette manie-

re, & prenant occasion de se divertir, luy demanda qu'elle injure ? Je ne puis y penser sans horreur, luy rèpondit. Alexandre; il a tort, repliqua Mercure, mais dis-moy ce que c'est. Il m'a appellé *Alexandre*, repondit-il; il faut avoir bien envie de te deshonorer, luy dit Mercure, pour t'appeller de ce nom, mais ne luy as-tu pas fait quelque chose auparavant qui l'ait mis de mauvaise humeur ? moy, répondis-il, je n'y ay pas pensé, il m'a appellé *Alexandre* de sang froid & de guet à pans. Mercure luy dit que cet affront devoit être puny, & que l'on ne donnoit pas à un honnête homme comme luy, un nom si abominable.

En effet, reprit Alexandre, vouloir me faire passer pour un furieux & un échappé des Petites Maisons de la Macedoine, qui a couru toute l'Asie sans sçavoir pour-

quoy, & ſeulement pour inſulter le monde. Tu parles bien, luy dit Mercure; pour un yvrogne, reprit Alexandre, qui tuoit ſes meilleurs amis, & qui dans ſon yvrognerie faiſoit brûler des Villes entieres. Cela eſt vray, repliqua Mercure, & ce qui m'offenſe le plus, ajoûta-t'il, pour un bâtard; ho, pour cet article, repliqua Mercure, ne t'en fâches pas, il eſt trop commun pour s'en plaindre, & je connois bien des Heros qui ne ſont pas ſi delicats ſur le point d'honneur. Me donner, continua-t'il, le nom d'un infame, qui mit dans ſon Palais une troupe de femmes & de jeunes Eunuques pour immortaliſer ſes dereglemens. Et pardeſſus cela, un inſolent qui ſe diſoit fils de Jupiter pour être adoré de toute l'Aſie. Mercure qui avoit envie de ſe donner la Comedie entiere; Cependant, luy dit-il, cet Alexandre que tu mé-

prises si fort, a fait des choses admirables; Oüi, répondit-il, à commencer par la premiere qui fit pleurer de joie son pere Philippe, quand il le vit monté sur Bucephale; ne trouves-tu pas, repartit Mercure, cette action bien hardie? Tout à fait, repliqua-t'il, en se mocquant, empêcher qu'un cheval ombrageux ne voye son ombre, c'est avoir une grande hardiesse, & là dessus fonder le courage & la valeur d'Alexandre, on ne peut faire une prédiction plus juste, ny luy donner un fondement plus solide. Mais le bruit de ses Conquêtes, repartit Mercure, attira à luy jusqu'aux Amazones; il est vray, répondit-il, entr'autres Talestris, qui le vint voir, & qui a force d'admirer son courage, s'en fit communiquer un échantillon, qu'elle mit au jour neuf mois aprés; tu es bien malin, luy dit Mercure, si le Con-

querant, reprit Alexandre, eût été un vieux barbon, eût-il eu dix fois plus de courage, l'Amazone n'eût pas eu la moindre curiosité de le voir ; mais il étoit jeune, étourdi, yvrogne, en falloit-il davantage pour la faire courir ; si avec cela il eût eu le nez plein de tabac, il eust encore fait courir aprés lui toutes les Princesses du monde. Il étoit pourtant tres-honnête aux Dame, reprit Mercure. On ne peut pas plus, repliqua-t'il, témoins Cleophas dans l'Inde, qui fut remise dans son Royaume, où elle rapporta encore une honnêteté naturelle de cet étourdi ; ho il avoit beaucoup de respect pour les Dames, peu manquoient d'en recevoir des marques, il ne s'en donnoit pas mal, & il avoit fait un joli Serail de l'Asie. Mais Porus, repliqua Mercure, il n'étoit pas femme ; cependant pouvoit-il le traiter plus genereusement : Par

orgüeil, répondit-il, fausse generosité, il lui rendit son Royaume; croyant être plus grand à faire des Rois qu'à les soûmettre. Et puis ayant cette Cleophas pour témoin de ses actions, il se fit plus de plaisir de paroître Amant genereux, que de récompenser la vertu de ce Prince.

Quelle aigreur; repliqua Mercure; à ton compte Alexandre n'a jamais rien faire de loüable; rien du tout, répondit-il, si ce n'est qu'il a été furieux avec succés, que sa frenesie a été heureusement conduite par la fortune, & que ses fureurs ont eu des suites, qu'on abpelle encore aujourd'huy des conquêtes. Au lieu de *fureur* & de *phrenesie*, ses Historiens ont écrit *valeur* & *courage*; & à l'abri de ces deux noms; ils font passer pour merveilleuse sa vie, qui dans le fond n'est pleine que d'emportemens; c'est-à-dire, reprit Mercu-

re,que.... c'est à dire;repliqua-t'il,
que le plus fort est le plus grand ;
si Alexandre eût été bien étrillé
en Asie,il seroit rentré petit Compagnon dans la Macedoine , &
pour le coup il auroit profité de
l'avis que luy donnerent les Bragmanes , de n'aller pas troubler les
Peuples qui ne luy avoient rien
fait. Il n'avoit garde, dit Mercure, de suivre leur avis, vraiment non , répondit-il : car pour
cela il faloit de la moderation.
Mercure, qui prenoit plaisir à le
faire parler, luy dit qu'il ne faisoit pas grand honneur à Aristote qui..... Voilà encore un plaisant homme, interrompit-il ; quoy,
reprit Mercure , tu traites ainsi un
Philosophe, qui luy a donné de
si belles instructions?il auroit bien
mieux fait, repliqua Alexandre ,
de luy apprendre à les pratiquer ;
il ne faut que de la vanité pour
connoître la vertu , & pour en fai-

re de beaux discours, mais pour la suivre, il faut autre chose. Le Maître & le disciple ont été deux fous; j'aimerois bien mieux être grand par ma raison, que par mes armes: je tuërois moins d'hommes, mais je serois plus moderé, & si la posterité ne me connoissoit pas par mes trophées, elle me connoîtroit par ma vertu.

Alors Mercure prenant un ton plus serieux; si aprés tout ce que tu viens de dire, luy dit-il, tu te trouvois par hazard Alexandre? Je t'en prie, reprit il, ne me donne pas de moy une idée si detestable, dans ce moment Mercure le toucha de sa baguette, & le fit évanoüir. Je fus fort surpris de cela, Arlequin me dit tout bas que depuis quelque tems Pluton avoit permis à Mercure de rendre ainsi aux morts le souvenir des choses passées, afin qu'ils sentissent encore plus dans la suite leur

bonheur present. Alexandre s'éveillant tout à coup, & connoissant qu'il étoit veritablement Alexandre, eut une si grande confusion de toutes ses actions passées, qu'il alla se précipiter dans le Lethé, pour en perdre encore le souvenir.

A peine cette conversation fut achevêe que nous vîmes courir à nous un fou en chemise, qui apparemment, me dit Arlequin, étoit échappé des Petites Maisons des Champs Elisées. Plusieurs personnes couroient aprés luy éclatant de rire, Arlequin fut ravi de cette avanture, & il me dit que nous allions entendre bien des choses. Comme je parus surpris, il me demanda la cause de mon étonnement, des foux dans les Champs Elisées, lui dis-je? c'est vous autres, me répondit-il, qui nous les envoyez, & la raison une fois perduë ne revient jamais.

Celuy que tu viens de voir, eſt devenu fou en meſurant ſi le Diſque de la Lune eſt plus grand quand elle ſe leve que quand elle eſt au deſſus de nôtre tête, & ſi l'ame eſt ſeulement dans la *glande pineale*, ou répanduë dans tout le corps. Je luy demanday s'il alloit parler de cela ; pourquoy me demanda t'il ? c'eſt que je ſuis ſi rebatu de ces diſcours, que je n'ay plus le moindre plaiſir à les entendre Ha, ha, reprit Arlequin, depuis quand ce dégoût ? veux-tu, luy dis-je, que je te parle franchement, il ſeroit bien plus à propos de faire faire à l'ame de bonnes operations que de chercher l'endroit du corps où la nature l'a placée. Chacun a ſon goût, repartit Arlequin, les uns font des écrits ſignez par les ſçavans pour ſe quereller ſur leurs conteſtations ; & les autres, continuay-je, s'occupent à des choſes plus ne-

cessaires, Allons vîte, reprit Arlequin, nous aurons du plaisir, quand il est en train il raconte des histoires plaisantes, & les dit comme s'il les voyoit arriver.

Là dessus nous le vîmes à cent pas de nous qui montoit sur une petite éminence pour se faire entendre à tout le monde, & commençant à rire à gorge déployée. Voyez, voyez, disoit-il, cette Prude avec ses yeux humiliez, qui reçoit la nuit chez elle son Amant; regardez-là, avec quel plaisir elle se promene en Esté sur le bord de l'eau pour admirer la structure du corps de ces jeunes Dieux marins.

Voyez cette autre devote, qui entre la coeffe abbaissée dans son Oratoire, où elle écrit à son favori un billet qu'elle remet au grison sous la figure de pauvre, à qui elle fait semblant de donner en cachette une grosse aumône.

La plaisante chose ! ce vieux

barbon si grave, le voilà aux genoux de cette jeune folle, qui se mocque de luy; dieux! comme il pleure, & comme il déconcerte sa gravité. Cet homme d'affaire qui donne à cette jeune femme une Commission pour son mari; le drole, comme il sçait retirer par avance son revenant bon.

Ha, par ma foy qui ne riroit de ce faquin échappé de la bouë & éleve à une grande fortune. Ciel comme il se tourmente pour se faire une illustre Genealogie, au lieu d'aller consulter les Sabots de son Pere, que le bon homme conserve encore dans son cabinet.

Mais voici l'homme d'importance..... là dessus le Concierge dès Petites Maisons, suivi de six Archers qui le cherchoient, le galoperent si vigoureusement, qu'il ne put échapper, ils se sai-

ſirent de luy, & le remenerent dans ſa Loge. Ce Concierge, me dit Arlequin, eſt bien venu à contre-temps, le fou n'avoit pas mal commencé, & nous aurions bien eu du plaiſir à l'entendre.

Parmi tous ceux qui étoient accourus, & qui ſe retiroient par pelotons, je fus dans le dernier étonnement d'y trouver Homere, Heſiode, Virgile, Horace, Seneque, & tous les autres illuſtres anciens, dont nous adorons les ouvrages, ils ſe mocquerent tous de ma ſurpriſe; quoy, leur dis-je, vous autres, non je ne puis le croire. Un fou.....oüi, me dit Seneque, un fou nous réjoüit plus que tout ce que tu vois là haut dans le monde. Avec tout vôtre eſprit, repris-je, vôtre bon ſens, vôtre delicateſſe...... pouvons-nous, interrompit Seneque, mieux employer tous ces avantages; qu'à entendre la verité. Là haut par-

mi vous, le faquin dont il vient de parler, eſt deſcendu des premieres Maiſons de l'Europe; ſes flatteurs l'entêtent d'une illuſtre origine, & ici ce n'eſt qu'un faquin, & ce fou nous fait connoître l'ordure de ſa naiſſance. Là haut cet homme d'affaire avec la Commiſſion qu'il donne, paſſe pour charitable, qui ſoûtient une famille honnéte, & ici on voit qu'il la deshonore. Parmi vous le barbon ſi grave reçoit des loüanges exceſſives de ſon integrité, & ici il n'eſt qu'un ſcelerat, preſt à vendre la juſtice pour les bonnes graces d'une coquette, & qui dans un corps caſſé, & preſque pulveriſé de vieilleſſe, n'a pas la force d'éteindre un reſte de concupiſcence. Ainſi de la prude & de la devote, vous les honorez comme des exemples de vertu, & ici nous les regardons comme des ſcelerates, qui rendent

les Divinitez mêmes complices de leur dereglement ; trouves-tu, ajoûta-t'il, que tout cela soit indigne de nos reflexions, ce fou nous en fournit le sujet, sommes-nous bien méprisables de le venir entendre ?

Ce que Seneque me dit me parut si pressant & si veritable, que je demeuray muet. Changeons de discours, ajoûta-il, apprens-nous quelque nouvelle, quelles nouvelles, demanday-je, si les armées ?.... Fy, fy dit Horace : ce mot là me fait trembler. Comme je connoissois assez cette bande, & sur tout Horace, avec qui j'avois eu une infinité de conversations. Pour toy, luy dis-je, tu crains generalement tous les dangers, tant ceux de la Mer que ceux de la terre ; ne m'insultes point, reprit-il, donne-moy un homme qui se soit aussi bien trouvé de son courage, que moy de ma poltronerie ; nous te

demandons des nouvelles de ce qui se passe là haut sur ce qui nous regarde. Je ne sçai rien de cela, luy répondis-je ; Un mot, reprit-il, nous t'en prions tous, nous serons secrets Si j'avois, repris-je, à demeurer ici pour toûjours, je vous dirois bien des choses, mais je m'en retourne, & je ne veux pas me broüiller avec personne. Tes paroles, reprit Horace, n'iront pas plus loin ; assurément, lui dis-je, que quelqu'une s'échapperoit par la porte cornée, s'il faloit que le moindre de vos sectateurs vint à rêver sur nôtre conversation, je serois perdu, & à te dire le vray, je crains ces Messieurs là jusques dans leurs songes.

Là dessus, Mercure paroissant tout à coup ; La Paix est faite, dit-il. Un moment aprés nous entendimes cinq ou six trompettes envoyées par Apollon, qui vinrent publier cette Paix dans tous les

Champs Elisées, & en même temps ordre de la celebrer trois jours durant par des feux d'artifice, des Comedies, & d'autres réjoüissances Radamante voulut aussi donner une Scene de sa Profession, & ce fut l'adjudication de l'ame d'un Procureur que l'on tenoit saisie depuis longtemps, faute d'encherisseurs assez riches pour l'acheter. Tout le monde courut aussi-tôt, Arlequin me donna une place commode, & on y proceda de la maniere suivante,

Radamante, Eaque, & Minos étant arrivez avec toutes les Chambres assemblées, on vit venir l'ame du Procureur entourée d'Huissiers, qui la placerent seule au milieu de l'Audience, afin que tout le monde la vist telle qu'elle étoit. On commença l'enchere ; on l'augmenta ; un troisiéme dit plus, & ainsi de plu-

ſieurs autres , juſqu'à ce que le dernier en mis une ſi conſiderable que les Juges furent ſur le point de faire l'adjudication. Comme Radamante l'alloit prononcer, Mercure ſe leva & proteſta de nullité : diſant que l'ame de ce Procureur étoit d'un prix beaucoup plut grand ; & là deſſus étallant toutes ſes bonnes qualitez jamais Procureur, dit-il, n'a été ſi habile que luy.

Il a trompé ſes Parties , & les a ruïnées par ſes mauvais conſeils ; c'eſt luy qui a fait ſaiſir tous leurs biens, & qui ſous des noms empruntez, en a tenu les baux à vil prix pendant un grand nombre d'années. C'eſt luy qui pour de l'argent a remis aux Parties adverſes les Pieces principales de ſes Cliens pour leur faire perdre leurs prétentions legitimes. Il eſt de notorieté publique qu'il a deſavoüé ſon ſeing ; qu'il abregeoit

ou multiplioit les Procedures ſui-
vant le plus ou le moins que luy
donnoient ceux contre qui il agiſ-
ſoit , ne ſe ſouciant pas de con-
ſommer en frais ſes Parties , pour-
veu qu'il trouvaſt du gain à êloi-
gner la fin des conteſtations. N'a-
t'il pas fait faire mille fauſſetez
aux Huiſſiers par des ſignifications
ſuppoſées , & n'en a-t'il pas fait
luy-même en apoſtant des faux
têmoins qu'il tenoit à gages , &
qu'il a fait acheter cherement
pour êlever le crime & pour ac-
cabler l'innocence ; n'a - t'il pas
conſenti à une infinité de Senten-
ces au préjudice de ſes Parties ,
quand il a trouvé lieu de vendre
ſon conſentement ? Combien de
fois en plaidant a-t'il lû en plei-
ne Audiance dans les Contrats
qu'il tenoit à la main des clau-
ſes qui n'y étoient pas pour ſur-
prendre les Juges , & pour établir
une injuſte conteſtation ?

Comme Mercure alloit continuer ; en voilà assez , dit Radamante, l'adjudication est de consequence , remise à quinzaine ; Mercure requit l'ame de ce Procureur pour Jupiter , demandant qu'elle luy fust livré pour être mise en bonne & seure garde, jusqu'à ce qu'autrement en fut ordonné. Dans ce temps un plaisant dit que Jupiter sans doute la vouloit metre au nombre des Dieux, ce qui fit éclater de rire toute l'assemblée. Quand le bruit fut passé, Radamante demanda à Mercure à quel usage Jupiter pourroit mettre une ame de ce caractere ? c'est, répondit Mercure, que quand les hommes auront aîgri sa colere , il prétend la faire rentrer dans le corps d'un Procureur pour se vanger d'eux plus cruellement qu'il ne feroit par la guere , la peste & la famine. Tout le monde applaudît en battant des mains.

L'Audience levée, Mercure se saisit de cette ame, & ce qui fut trouvé assez plaisant, c'est qu'en passant au travers de la foule qui la regardoit, elle coupa la bourse à un filoux, qui tout habile qu'il étoit, ne put se garantir de sa patte : aprés cela tout le monde se retira pour aller voir les autres divertissemens qu'on avoit préparez dans les Champs Elisées.

Comme j'avois veu assez de choses, je jugeay à propos de revenir. Arlequin eut de la peine à me quitter : mais de bonnes raisons le firent consentir à mon retour. Je ne regrette pas, luy dis-je, le temps que j'ay mis en mon voyage ; je m'en retourne l'esprit plein de beaucoup de choses que je ne sçavois pas. Au moins, me dit-il, fais que ces choses ne te soient pas inutiles. En causant nous nous approchâmes de l'endroit ou la Gnome m'attendoit

pour

pour me remener ſur la terre. Avant que de prendre congé d'Arlequin, il me promit de me venir voir au plûtoſt, nous nous ſeparâmes, & je m'abandonnay à la conduite de ma belle Gnome.

Il me ſemble, me dit-elle, que tu as l'air bien ſerieux, as-tu veu quelque choſe qui te chagrine? Point du tout, luy répondis-je; au contraire, je ſuis fâché de n'avoir pas ſçû plûtoſt ce que je viens d'apprendre, pour ne pas me laiſſer ébloüir à l'apparence. Je viens de vois traitter de crime, de fureur & d'hypocriſie tout ce que nous eſtimons de grand & de venerable ſur la terre. Je te prie, ajoûtay-je, apprens-moy pourquoy nous naiſſons avec tant de vices; je ſuis ravie de ta curioſité, me dit-elle, elle eſt trop juſte, je vais te ſatisfaire, non pas par des paroles, mais en te faiſant voir ce qui ſe paſſe dans les ames

quand elles sont à la porte du monde. Je la regarday comme ne comprenant rien à ce que je venois d'entendre. Que se peut-il passer dans les ames, luy demanday-je, quand elles sont à la porte du monde ; hé ! où est cette porte? Garde le secret, reprit-elle, je vais te reveler le mystere de la naissance des hommes, peut-être n'as-tu rien appris de plus certain, ny rien qui, bien pesé, puisse te faire une vie plus douce & plus heureuse.

Alors m'ayant mis la main sur la bouche, pour marquer le secret qu'elle me demandoit, elle me transporta en un moment dans un lieu le plus beau, & le plus charmant qu'on puisse imaginer, tout couvert de fleurs, une lumiere pure, & un air tranquille. Au milieu de ce lieu charmant s'élevoit une porte extrêmement haute, bâtie avec une magnificence inoüie.

toute brillante de diamans & de pierreries. La Gnome m'ayant fait monter sur une petite eminence un peu éloignée ; la Porte que tu vois, me dit-elle, est *la Porte du monde*. Rien de plus aimable que la vie ; que si tous les hommes pleurent en naissant, ce n'est pas pour la vie qu'ils reçoivent, mais pour les maux qui dés leur premier moment commencent à les affliger par un présentiment de la nature. Voilà donc, reprit-elle, la Porte du monde par où passent toutes les ames ; dis-moy presentement ce que tu y vois ; j'y vois, répondis-je, une femme d'une beauté parfaite, assise sur un trône de diamant, qui tient une coupe d'or toute couverte de pierteries. Cette femme, me dit-elle, est la volupté : & les autres si laides & si affreuses, qui viennent à elle avec de petites fioles à la main ; ce sont l'ambition, la

vengeance, la calomnie, & leurs compagnes, qui versent dans sa coupe leurs liqueurs empoisonnées : sois attentif au reste. J'apperçois, luy dis-je, une foule d'ames qui passent par cette Porte, & qui en passant boivent toutes dans cette coupe. Quelques-unes y retournent plusieurs fois, & d'autres y boivent plus long-temps, & il me semble qu'elles prennent des chemins differens. Toutes les ames, me dit-elle, entrent dans le monde infectées de venin, & pleine de tous les vices qu'elles ont bû dans cette coupe. Pourquoy dans cette coupe, demanday-je ? Il est aisé, me dit-elle, de te répondre ; si l'ambition & ses compagnes se presentoient telles qu'elles sont, rongées d'inquietudes & avec tous les perils qui les suivent, pas une ame ne voudroit les approcher, mais elles mettent leur poison dans la cou-

pe de la volupté, qui cache toutes ces inquietudes, & qui sous l'apparence du plaisir les fait boire avec ardeur.

Vois-tu, ajoûta-t'elle, celle qui boit si long-temps? elle va tomber dans le corps d'un furieux qui accablera le monde de son orgüeil & de ses emportemens. Celle qui entre doit un jour ruïner les peuples de ses concussions; cette autre qui marche avec un air si sombre est déja rongée d'une ambition si démesurée, qu'elle fera couler des fleuves de sang pour se faire élever des trophées, qui au lieu d'immortaliser son courage, rendront son nom affreux à la posterité. Celle qui s'approche & qui s'ajuste avec tant de soin, va dans le corps d'une coquette. Elle doit passer sa vie à découvrir les intrigues de ses compagnes, & à leur dérober leurs Amans: mais dieux, vois-tu celle

qui vient avec tant de gravité, fuyons sa rencontre, elle est destinée à animer le corps d'une devote, qui sous apparence de vertu déchirera la reputation de ses meilleures amies, & menera une vie pleine de secretes abominations, regarde bien celle qui passe vers ces arbres ; elle va dans le corps d'un faquin, qui un jour donnera des Comedies bien extraordinaires.

Là dessus la Gnome pensant un moment sans parler, il me prend envie, reprit-elle, de te faire voir tout ce qu'il luy doit arriver. J'ay prés d'ici un cabinet secret, où aprés avoir fait plusieurs tours dans la terre, je me viens quelquefois délasser à voir la destinée des hommes ; elle m'y mena : je vis un Globe d'or parfaitement beau, autour duquel étoient attachées quantité de petites boules de crystal ; la Gnome me dit

que c'étoit un ouvrage de la Fortune ; elle tourna le Globe, & me dit de voir à mon aiſe dans ces boules l'hiſtoire de cette ame. Je la vis premierement dans les haillons, , puis parvenir à la mandille, enſuite employée dans les affaires du cœur, puis commis ; aprés je l'apperçeus en grand équipage, traitant avec mépris tous ceux qui l'approchoient ; je lui vis acheter des Charges qu'on luy vendit pour récompenſe de ſes concuſſions ; je la vois, dis-je à la Gnome, qui maltraite ſecrettement un de ſes parens pour avoir revélé ſon origine. Il offre de grandes ſommes à un homme de condition pour le laiſſer greffer ſur ſa famille par la reſſemblance du nom ; il épouſe une fille de Qualité qui ne luy apporte en dot qu'un fond de mépris & l'orgüeil de ſa naiſſance. Je le vois tomber, on l'arrête, tout le monde l'a-

bandonne, il revient en liberté, il se retire dans un Païs inconnu, il cache son nom, il meurt dans la misere.

La Gnome m'offrit de me faire voir la destinée de quelques autres ames, mais je l'en remerciay, & Je la priay de remettre nôtre conversation dans un autre tems. Aprés m'avoir dit plusieurs autres choses, elle me fit trouver tout à coup dans un beau Jardin, que je vois de mon cabinet, & avant que de me quitter. Si jamais, me dit-elle, l'envie te prend de me revoir, voilà une bague que je te donne, tu y verras des mots écrits, prononces-les cinq fois sur le minuit; alors tu appercevras au milieu de ce Jardin une lumiere qui voltigera autour de ta chambre, suis-là, & elle te conduira dans ma grotte, où je t'apprendray des mysteres que personne ne t'a jamais dit. Là dessus elle disparut

& moy tout réveur, j'entray dans mon cabinet, où je passay le reste de la nuit à penser aux choses que la Gnome m'avoit dites, & à toutes celles que j'avois veuës dans les Champs Elisées.

ADDITION.

J'Ajoûte ici deux Odes, l'une en Vers François, & l'autre en Vers Italiens, on jugera aisément qu'elles viennent toutes deux de bonne main.

L'Ode Françoise est écrite à un Amant, pour le consoler de l'infidelité de sa Maîtresse. Apparemment c'étoit un Amant de la vieille Cour, peu accoûtumé aux manieres des femmes du temps. Cette consolation est tres-jolie, & toute pleine de pensées agréables, mais elle ne peut servir qu'à cet Amant, les

autres dés le moment de leur amour, comptant sur l'infidelité de leurs Maîtresses, Aprés tout la mode est raisonnable, on ne voit point d'éternelles amours, & l'on n'en a jamais veu, & ainsi peut-on ne pas changer? Le changement est dans la nature; trop de constance est souvent la source de beaucoup d'ennuis; & une infidelité qui vient à propos est un grand remede. Voici l'Ode.

ODE.

L'Inconstance d'Iris vous cause trop d'ennuy,
Est-ce une chose fort étrange,
De l'air dont on vit aujourd'huy,
De voir une femme qui change?

Vous avez tort de la blâmer,
Rien n'est plus naturel que ce qu'on luy voit faire,
Vous avez cessé de luy plaire,
Elle a cessé de vous aimer,

Pourquoy tant de discours, de plaintes, de vacarmes,
Vous l'accusez injustement;

On luy verroit pour vous le même empressement,
Si vous aviez pour elle encor les mêmes charmes.

Vous l'aimez ardemment, on le sçait, on le voit,
De ses moindres faveurs vôtre ame étoit ravie,
Mais enfin cet amour vous donne-t'il le droit
De l'ennuyer toute sa vie?

Ha! que vôtre malheur devroit vous être cher,
Plus heureux de pouvoir la traiter de Volage,
Que mille & mille Amans qui luy rendent hommage,
Et n'ont rien à luy reprocher.

Rendez graces à cette belle,
Dont l'humeur inégale a sçû vous dégager,
Quel bonheur sans être infidele,
De pouvoir se donner le plaisir de changer.

Vous ne valez pas mieux qu'un autre;
Croyez-moy ne criez pas tant,
Son inconstance en vous quittant,
Ne fait que prévenir la vôtre.

L'Ode Italienne est écrite par l'Auteur à son esprit. Il n'y a rien de si sublime; J'avertis ici par avance que pour bien l'entendre, il faut penetrer toutes les delicatesses de la langue & de la poë-

ſie Italienne ; & j'oſe dire que cette penetration n'eſt pas bien commune, celuy qui me l'a donnée m'a aſſuré qu'elle venoit du Signor Cinthio. Je ne ſçay s'il trouvera bon que je le nomme, mais il ſeroit injuſte de le priver de la gloire qu'il merite.

Il a fait un Volume de Poëſies imprimées à Paris en l'année 1673. qu'il a diviſées en Poëſies *Heroïques*, *Amoureuſes*, *Sacrées*, & *Morales*, & il a ſi fort excellé en tout cela, qu'il s'eſt non ſeulement attiré les applaudiſſemens de toute la France, mais encore des plus grands Poëtes d'Italie de ce ſiecle Antonio Abbati dans ſon Livre *d elle Fraſcherie*, *Meloſi*, *Artali*, & *Bentivogli*, tous Poëtes excellens ont admiré ſa delicateſſe dans la langue Italienne, la ſublimité de ſes penſées, & la douceur extrême des vers.

Ce qui eſt extraordinaire, c'eſt qu'il n'écrit pas moins bien en Proſe, comme on voit dans la Lettre Dedicatoire au Roy, que ſa Majeſté lut elle-même avec tout le plaiſir & toute l'eſtime imaginable. Ce n'eſt pas ſeulement dans cette Lettre où il a loüé ce grand Prince, mais dans pluſieurs Poëſies, où il s'eſt rendu inimitable; entr'autres dans la deſcription qu'il fait du Louvre, où il dit du Roy.

> è gionto à ſegno,
> Che piu mondi al ſuo cor formano un regno.

Ces vers me font ſouvenir de l'Ode qu'il fit pour feu Monſieur le Prince, où parlant de ſes grands exploits, il ajoûte:

> Ove il bellico ardir minaccia, e fiede
> Sorgon aſte d'allori al gran ſoccorſo,
> Dove drizza lo ſguardo, o volge il piede,
> Cadon le mura, a laſtricarli il corſo.

Voilà des vers ſublimes, mais voici comme il ſçait deſcendre à une Poëſie agréable & enjoüée. Il a une maiſon à Mantouë, que M. le Duc de Mantouë avoit fait insinuer en la Chambre Ducale, ce qui s'appelle en Italien, *Investire una caſa allu camera ducale.* Il preſenta un Sonnet à ſon Alteſſe en forme de Placet, qui finit par ces trois vers.

Ma ſe.à la voſtra camera e rimaſa,
Date ordin che mi ſia reſtituita,
Che non può entrar in camera una caſa.

Je pourrois citer encore pluſieurs autres endroits auſſi agréables, mais je n'apprendrois rien de nouveau aux gens d'eſprit, qui ſe font un plaiſir de lire tous les iours ſes Poëſies. Je ne veux pas oublier une remarque pour ceux qui ne le connoiſſent pas, c'eſt qu'au commencement du Volu-

me il a mis ſon veritable nom, qui eſt *Marco Antonio Romagneſi*, nom de ſa Famille, qui eſt Noble & diſtinguée ; celuy de Cinthio n'eſtant que pour le Theatre ; qu'il ſoûtient depuis un tres-grand nombre d'années avec une approbation generale.

Ses amis ſçavent qu'il eſt tres-bon Philoſophe, ſçavant dans les belles Lettres, d'une converſation douce, qu'il a les manieres polies, & les ſentimens pleins d'honnêteté. Sa vivacité & ſon éloquence brillent dans ſes Poëſies, dont il prépare le ſecond Volume, qui ſans doute ne luy attirera pas moins de gloire que le premier.

Je viens de m'appercevoir que quelques-uns prendront tout ce que je viens de dire pour une flatterie, & ces quelques-uns ſeront bien aſſurément des Au-

teurs, mais qu'ils soient persuadez qu'il n'y a Livre au monde qui puisse mieux se passer de mes loüanges que les Poësies du Signor Cinthio; tant d'excellens Poëtes Italiens les ont admirées, que sans blesser les Auteurs, je puis bien suivre leurs sentimens. Voici l'Ode.

AL PROPRIO GENIO.

ODE.

Fiamma de l'intelletto,
Mobil del mio voler, moto del' alma,
Colmo d'astio, e dispetto,
A te perturbator de la mia calma,
Parlo o mio Genio insano; a te che sei,
Forsenata Cagion de torti miei.

D'Entusiasmi canori,
Tu demone di Cirra il cor m'accendi;
Tu sublimi furori,
Di crescenti misure a l'alma apprendi,
E mal mio grado Armonioso fabro,
Desinenze Fébée stilli su l' labro,

Numeri d'Armonia,

Mi ſprigioni dalpetto a ſciolti carmi ;
De la proſa natia ,
Natura è Madre , e che ſia l'Arte parmi ,
Se contro il poetar vien chiò m'eſprima.
Eco del mio parlar faſſi la rima.

Parmaſo è l'Orizonte
De miei penſieri o ſia ch'io veglia , o dorma ?
Da l'Apollimeo Monte ,
Muſico ſpirto il mio Mortale informa ?
Cio che ſoſtengo m'è di certa incarco ,
Cio che prende la man l'adatta in arco .

Flagello pertinace
Dimmi che vuoi da me ? Che t'ho fatt io ;
Onde turbi la pace ,
Reo fantaſma de Sogni al mondo mio ?
Perche d'applauſi a mendicar mercede ,
Spingi contro mia voglia in Pindo il piede ?

Hoſpite ingrato , & empio ,
Dhe mi ſgombra dal ſangue , e ſe pur vuoi
Scorgermi al Chiaro Tempio ,
De le ſuore d'Apollo , entro gli Heroi ,
Dhe non aſperga nò , d'alloro inculto ,
Nettare Hippocreneo Spurio virgulto.

Di lodi ambitioſo ,
Non mi latrano in ſen cure mordaci ,
Ne pretendo faſtoſo ,
Arreſtar con la cetra anni fugaci ?
Poca ſpeme preſcrive , e parca brama ,
Moderate carriere à la mia fama.

Pur ſe ne Cieli è fiſſo ,
Che per erto ſentier vada ſi lungi ,

Il consortio prolisso,
D'Embrioni dircei da me disgiungi:
Di quei fruti precoci, e senza Speme,
Spenga flutto d'Oblio l'infesto Seme.

Per toccar l'alta meta,
Dourò con fredda fibra, e fermo ciglio,
Mi rar turba indiscreta,
Poggiar Permesso, e non curar periglio,
Pergir dei Testi, e dei Torquati in Traccia?
E sia ch'il veda, e sia ch'il sofra, e taccia;

Vedrò stillarsi in pianti,
L'Epitalamio in sui guanciali assiso?
L'Epicedio tra canti,
Soura i tumuli suoi scherzar col riso?
L'ode senza splendor radere il suolo?
Coturnato l'Idilio egersi al Polo?

Gonfia di pregio vasto,
L'Egloga da le selve ire a le Corti?
Il Madrigal con fasto,
D'heroico fregio immortalare i morti?
Il Sonnetto lascivo a Fille in braccio,
Entro le fiamme sue morir nel ghiaccio?

Vedrò nausea del senso,
Insipido concetto irne disperso?
Fuor di materia estenso,
Addiettivo infelice empire il verso?
Ebaccante Armonia d'Estro plebeo.
Correr zoppa d'un piè stadio Pimpleo:

Strider tal hor cantando,
Balba Cacofonia fulmin de plettri?
Entro le ambagi errando,

Metafora incivil priva d'elettri ?
E dove nel cader balzano argute ,
Precipitii saran le altrui cadute ?

Spesso barbaro motto ,
Di secco stil ripara a l'indigenza ,
Il favellar corrotto ,
Sento chiamar Poetica licenza ?
Che piu ! Quel vacuo , che Natura aborre ,
Arte con la Parentesi soccorre .

Vedrò d'un Caos rimato ,
Cinica poverta cercare un huomo ?
Là dicadenze ornato ,
Lo sguardo , affaticar prolisso tomo ?
Oh vanità ! Quanto han di vario in loro ,
Uno stil ch'è dorato , e stil ch'è d'oro.

D'un torchio a la tortura.
Spesso il canto divien gemito e pena :
Sento fremer Natura ,
Gelar il sangue , & impetrir la vena ,
All' hor ch'un Ladro in Campidoglio hà tratto ,
In trionfo di rime anche il misfatto.

Se tra corui s'arresta ,
Sovente impara a crocitare il Cigno :
Il grege intero in festa ,
D'un Arriete atro vapor maligno ;
Fosca nube tal volta il sole opprime ,
Di chi non nacque a Febo il verso è crime.

Convinto , e che rispondi ,
Genio ostinato ? Il tuo silentio é colpa :
Spira dunque facondi,

Veleni al cor, e i sdegni miei discolpa,
Che se inesperta man virtute impiaga,
Chiede caustico sal corrotta piaga.

De la mia penna al moto,
Ogni linea sia Stral contro gl'indegni,
Ma se per colpo a vuoto
Mal avezzo a ferir non giungo a i segni,
Da stige invoca a saettare arguto,
D'Horatio, e Giuvenal lo stile accuto,

Contro quei rei Titani,
Di Poetico ardor spegni la sete;
Mordi lacera a brani,
E se piu vuoi porta quei Nomi a lete;
Copri d'infamia in tenebrosi oltraggi,
Chi d'alieno splendor si veste a i raggi

Stanne meco à ragione,
D'Attica fola al mistico raconto,
Dal letto di Giunone,
(Il Senato brutal qui basso in gionto)
Scese il Tonante, e degno premio espresse,
A Chi parto piu bel prodotto havesse,

Ecco da gli Antri ciechi
Pardi, Pantere, Orsi, e Leoni Usciti;
Da cavernosi spechi,
Correan lupi ululanti, a gli alti inviti;
La col sangue facean pompa nocente,
L'unghia del Tigre, e del Cignale il dente.

L'striona de bruti
Bestia, che imita l'huom snella, e giocosa,
Fè scena a i figli astuti,
De salti e scherzi lor fatta orgogliosa,

Quando il dio degli dei) ſoſpeſi i venti)
Squarcio l'Etra d'intorno in queſti accenti.

Mal habai , e peran teco
Le sfingi del Caſtalio in eguel ſorte ;
Tu con afferto cieco ,
Stringendo i figli al ſen lor darai morte ,
Rio Poeta ami il parto , e figlicida ,
Moſtri al mondo produca , e moſtri ancida ,

FIN.

TABLE DES MATIERES.

DIALOGUE I.

DIALOGUE II.

même

DIALOGUE III.

DIALOGUE.

DESCENTE AUX ENFERS.

DIALOGUE V.

ADDITION.

Fin de la Table des Matieres.